D. Nemilly 2 w 7

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. of Fic

FABLES
DE
MONSIEUR
LE BRUN.

DIVISE'ES

EN CINQ LIVRES.

A PARIS,

Chez GUILLAUME SAUGRAIN,
Grand'Salle du Palais, vis-à-vis la Grande
Chambre, à l'Ange Gardien.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1993
.L7A67
1722
Coll. of Fr

EXPLICATION
DE
L'ESTAMPE.

LA Muſe de la Fable à ſes jeux vous invite,
Mortels ; ſur ſes leçons réglez votre conduite ;
Vous pouvez aiſément en recüeillir le fruit.
Sa morale n'eſt point rebutante, ſévere ;
Mais allégorique & ſincere,
C'eſt en badinant qu'elle inſtruit.
Quoique des animaux elle emprunte l'organe,
Ne la traitez point de profane.
Sa naïve ſimplicité
Perſuade la verité.
D'un aigre Cenſeur qui nous gêne
Elle ne prend jamais le ton ;

Et des Acteurs qu'Esope introduit sur la scene.
Souvent l'instinct voit clair plus que notre raison.
Ne dédaignez pas leur langage :
Qu'importe pourvû qu'on soit sage,
En quelle école on ait appris
De l'aimable sagesse à connoître le prix.
Toûjours sous le Portique elle n'est point assise
Entre Chrisipe, & le grave Zénon,
Ni prés de l'austere Caton :
Quelquefois elle s'humanise.
Les salutaires fictions
Qu'à nos yeux l'Apologue expose,
Sont d'utiles instructions
Que pour former nos mœurs Socrate nous propose.
Tâchez de corriger les vices, les défauts
Qui regnent en tirans dans le siécle où nous sommes ;
Et d'apprendre des animaux
L'art de bien vivre avec les hommes.
Le chien, de la docilité,

Et de la vigilance eſt le parfait modele ;
Celui de la fidelité
Se trouve dans la Tourterelle.
Par ſon travail, par ſon activité
L'Abeille vous apprend à fuir l'oiſiveté :
Rarement l'animal meurt par l'intempérance :
De l'Aigle, & du Lion imitez la valeur ;
Du Serpent, dit le Sage, imitez la prudence,
De la Colombe la douceur,
De la Fourmi la prévoïance.

LETTRE
A
MADEMOISELLE DE P...

VOUS souhaiteriez, Mademoiselle, que l'on ornât d'Estampes le Livre que vous m'avez conseillé de donner au Public; mais le Libraire, timide, ou prudent, n'est point d'avis de faire des avances considerables, dans un tems où il n'est pas sûr de les retirer. Vous me dites obligeamment, que mon ouvrage n'a pas besoin de cet ornement étranger pour plaire; & vous me faites esperer que mes Lecteurs seront dédommagez par

d'autres endroits. Dois-je me flatter juſqu'au point de vous croire, toute ſincere que vous vous piquez d'être, & toute éclairée que vous êtes?

Mes Fables, ajoutez-vous, reſſembleront à ces mets frians & délicats, apprêtez par une excellente main, que les convives connoiſſeurs & de bon goût ne trouvent pas moins exquis, quoiqu'ils ne ſoient pas ſervis ſur une table ſplendide & opulente, ni dans des plats fabriquez d'un riche métal, couronnez de fleurs, & artiſtement travaillez.

Une Perdrix de bon fumet
N'a pas beſoin quand on la mange,
Qu'on l'aſſaiſonne d'une Orange:
Et pour un habile Gourmet,

Le jus dont la Champagne en nectar si fertile
Compose un vin charmant qui n'eut jamais d'é-
gal,
N'est pas moins bon, versé dans un vase d'argi-
le,
Que dans un verre de Cristal.

Je crois comme vous, Mademoiselle, qu'une noble & agreable simplicité peut suppléer à une fastueuse & vaine magnificence. Une Bergere sage & modeste, qui n'est parée que de ses graces naturelles, ne plaît pas moins, qu'une coquette dont la beauté artificielle doit paroître suspecte. Les charmes empruntez n'imposent qu'aux yeux du vulgaire ignorant, qu'un éclat trompeur enchante, & qu'une fausse lueur ébloüit. Pardonnez-moi cette petite digression de morale: l'habitude de composer des Fables, m'a

rendu moraliſte, & homme de réfléxions : j'en vais faire encore une au ſujet de ce Livre-ci ; c'eſt que nous ſommes dans un tems où il faut ſe contenter du néceſſaire, & retrancher le ſuperflu. Par-là je fermerai la bouche aux Lecteurs mécontens qui ſe plaindront qu'on ait mis des bornes à leurs menus plaiſirs. Le Libraire, peut-être un peu trop ſcrupuleux, a plus conſulté leurs interêts, que les ſiens propres. Il a jugé à propos de ménager leurs bourſes. La difficulté de les ouvrir, lui a fait chercher un temperamment qui puiſſe les ſatisfaire à peu de frais.

On recherche aujourd'hui ce qui ne coûte guere ;
Encor le plus ſouvent demande-t-on crédit :
Et toute marchandiſe chere
Court riſque de n'avoir ni vogue, ni débit.

Je crois, Mademoiſelle, que vous qui êtes judicieuſe, vous entrerez dans ces raiſons; & que les autres s'en contenteront à vôtre exemple. Je ſouhaite qu'il ne manque à mon Livre, que l'agrément des Eſtampes, qui, ſelon vous, le rendroit parfait. Les critiques toûjours ardens à exercer leurs cenſures, trouveront ſans doute d'autres défauts à lui reprocher. Comment pourrois-je me garentir de leur fureur jalouſe, maligne, & impitoyable, qui n'a pas épargné les Corneilles, les Racines, & les Deſpréaux? Je me reſtrains à l'approbation de quelques perſonnes de mérite, qui m'honorent de leur ſuffrage. Je compte le vôtre parmi ceux qui me flatent le plus.

Sous vos auſpices, je conſens que mes Fables prennent l'eſſor, dans l'eſperance que vous me donnez, qu'elles réüſſiront, ſans le ſecours du Graveur; & que s'il m'en revient quelque gloire, elle ſera entierement à moi. En ce cas, je n'eſſuirai point

Les reproches pleins d'amertume
Qu'aigrement un jour en ces mots
Fit Monſieur le Burin à Madame la Plume.

LE BURIN ET LA PLUME.

FABLE.

LA Plume ne pouvant ſe tenir en repos,
De Fables fit jadis un volume aſſez gros.
Le Burin avec art en traça les figures;
Et fit de ſi belles gravures,
Que le Public ne recherchoit
Les Fables que pour les images.
Or, à la Plume un jour le Burin reprochoit,
Que leur Livre ſans lui n'auroit aucuns ſuffrages:
Sans moi, vos vers ſeroient-ils lus?

C'eſt à moi que ſans partage
De notre commun ouvrage
La gloire & les profits ſont dus ;
Je le prétens. La Plume en parut irritée.
Au tribunal leur plainte fut portée.
Voici ce qu'Apollon décida là-deſſus.
Sur les raiſons qu'ici l'un & l'autre m'expoſe
Puiſqu'il faut prononcer un arrêt ſolemnel ;
Je donne au Burin gain de cauſe ,
Et condamne la Plume aux dépens , ſans appel.

Pour conſacrer notre mémoire ,
Malgré nos rivaux jaloux ,
Tâchons d'acquérir une gloire
Que nous ne devions qu'à nous.

J'ay l'honneur d'être , avec un profond reſpect ,

MADEMOISELLE ,

Votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur LE BRUN.

PREFACE.

C'EST une témérité, que d'entreprendre de composer des Fables, & d'en faire part à ce même Public éclairé qui a si souvent devãt les yeux celles de Monsieur de la Fontaine: à cette objection qu'on ne manquera pas de me faire, je répondrai, que tout ce qui est téméraire, n'est pas toûjours malheureux. Il y a des hardiesses que le suc-

cés juſtifie. Des Ultramontains, aprés Homere & Virgile, ont hazardé des Poëmes épiques, qui ont mérité les ſuffrages des critiques les plus ſenſez. On a fait en France des Tragedies, aprés Euripide, Eſchile & Sophocle; des Comédies, aprés Ménandre, Ariſtophane, Plaute & Térence, pieces merveilleuſes, dont une approbation univerſelle a conſacré la mémoire. Aprés Lucille, Horace, Perſe & Juvenal, il a paru des Satires, qui ont égalé, ſi elles n'ont pas ſurpaſſé leur modele. Nous avons vu des

Eglogues, des Idiles & des Elegies excellentes, aprés Théocrite, Bion, Moſchus, & Ovide; & aprés Anacréon, Catulle, & Martial, des Epigrammes qui ont réuſſi. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis d'eſperer le même bonheur en courant la carriere de la Fable? Eſt-elle d'une éxécution plus difficile? Ne fournit-elle pas des reſſources preſque inépuiſables à un génie capable d'inventer & de produire? En vain on ſe plaint que les premiers ont tout moiſſonné dans un champ ſi fertile; & qu'ils n'ont laiſſé à

leurs ſucceſſeurs que des reſtes inſipides, & infructueux. La matiere de ce Poëme embraſſe tout : elle eſt ſuſceptible d'autant de ſujets, que la nature féconde & intariſſable en peut offrir.

Qu'une émulation généreuſe & loüable nous faſſe un peu plus préſumer de nos forces. Le découragement fait obſtacle au progrés des arts, & des ſciences. Tel auroit brillé dans la littérature, qu'une timidité trop modeſte, ou plutôt trop ſcrupuleuſe arrête & retient dans l'in-

action, & dans l'oiſiveté * les talens ne ſont point deſtinez & reſtraints uniquement à de certaines perſonnes. Apollon a plus d'un favori de chaque eſpece, & plus d'un prix à diſtribuer à ceux qui excellent dans le même travail, & qui ſe diſtinguent par la même étude. Un tel s'eſt fait un nom d'éclat, donc j'échoüerai: fauſſe & pernicieuſe conſéquence, qui ne peut effraïer qu'un eſprit lâche, & foible; & qui ne doit ſervir aux au-

* *Non ſi priores Mœonius tenet ſedes Homerus,*
Pindaricæ latent, Ceæque, & Alcæminaces,
Stheſicorique graves Camœnæ ... Horace.

dacieux qu'à les exciter à redoubler leurs ſoins, & leur application.

Sur ce principe, que je ne crois contraire ni à la raiſon, ni à l'experience, ni à la verité, j'ai compoſé ce volume de Fables nouvelles à qui j'eſpere que du moins l'invention pourra tenir lieu de quelque merite. La nouveauté a des charmes dont il ne faut pas priver notre Nation, qui la préfere ſouvent à ce qu'il y a de plus exquis. C'eſt à quoi je me ſuis attaché. Je n'ai point osé toucher aux morceaux de

l'antiquité qu'a manié & mis en œuvre avec tant de grace la celébre la Fontaine, de peur de leur faire ſouffrir quelque déchet entre mes mains. Sans bleſſer le reſpect qui eſt du à ſa memoire, & à la réputation de ſes écrits, je n'ai pu m'empécher de lui faire quelquefois en moi-même de ſecrets reproches ſur de certaines negligences de ſtile & de verſification: il eſt vrai qu'elles ſont compensées par des beautez admirables: mais un autre, qui s'appuyant ſur cette autorité, ſe permettroit

de pareilles licences, auroit lieu de craindre d'etre accuſé de confondre ſouvent le bas avec le naïf, le plat avec le ſimple, le pueril avec le badin, le populaire avec le familier, le trivial avec le naturel, la proſe avec la poëſie. Je ne ſçai ſi je me ſuis écarté des regles de ce Poëme : j'y ai fait peu d'attention : il me paroît aſſez libre; & je crois qu'on ne peut guere lui en preſcrire, qui ne ſoient plutôt des réflexions judicieuſes, que des préceptes inviolables.

On pourra peut-être m'ob-

jecter, que je fais dire aux bêtes des choſes trop étudiées & trop relevées : il ne ſera pas difficile de me juſtifier ſur ce reproche. Il faut conformer le ſtile & les penſées aux ſujets & aux matieres que l'on traite, dont la diverſité en décide. A cette raiſon qui ſeule pourroit ſuffire, j'ajouterai que puiſqu'il eſt permis, & même neceſſaire de perſonnifier les animaux dans ces proſopopées, on peut faire parler ; & agir ces interlocuteurs quels qu'ils ſoient, comme les hommes les plus raiſonnables, & les

plus ſpirituels, ſi on les introduiſoit ſur la ſcene: & il n'eſt pas plus ſurprenant de voir les beſtes tenir des diſcours recherchez, que de les entendre s'exprimer en vers.

Je ne m'arreſterai point à détailler les avantages de ces fictions ingenieuſes, dont on doit l'invention à Eſope. Chacun ſçait que le but de ce Philoſophe, étoit de réformer avec addreſſe les mœurs de ſon tems par des leçons amuſantes, & des ſatires délicates, dont les traits ne fuſſent ni trempez dans le fiel d'un Miſantrope atrabilaire,

ni aiguiſez avec l'emportement d'un déclamateur indiſcret : mais qui joigniſſent l'agrément à l'inſtruction ; qui ſemaſſent de fleurs le chemin de la vertu ; qui par le ſecours de l'art de plaire, enſeignaſſent celui de bien vivre ; & qui fuſſent convenables à tous les ages, & à tous les états. Preſque perſonne n'ignore que les Auteurs ſacrez ainſi que les profanes ont mis l'Apologue en uſage ; que des Poëtes & des Orateurs qui s'en ſont ſervi à propos, ont plus fait par ce moïen, que par les diſ-

cours les plus étudiez, & les plus éloquens; & qu'il nous mene par le faux, au vrai, par le petit, au grand, par le riant, au ſerieux, par l'enjoüement, à la morale, & par le badinage, à la ſageſſe. Les Fables héroïques de la Mithologie ſont plus capables d'allumer les paſſions que de les éteindre. Le Phrigien Fabuliſte en ſentit l'abus, en connut le danger, en chercha le contrepoiſon ſalutaire: & l'aïant heureuſement trouvé, il ſongea plus à corriger les hommes dont il déploroit les défauts, & les égarémens, qu'à

reſpecter

reſpecter des Dieux dont il mépriſoit l'impuiſſance, & les foibleſſes.

Pour éviter l'ennui & l'inutilité des longues Préfaces, je finis, en m'inſcrivant en faux d'avance contre les applications qu'on pourra faire de mes allégories; & en déclarant que je ne me ſuis propoſé que d'attaquer le vice en général, & non de déſigner le vicieux en particulier. Eſope, & Phedre moins politiques en des ſiécles auſſi corrompus & auſſi dépravez que le nôtre, ont eu des vûës plus directes, & moins mé-

nagées. Pour moi cenſeur plus circonſpect ſans étre plus indulgent, j'ai tâché de rendre mes apologues agreables & utiles, ſans étre fâcheux, ni offençans.

LETTRE

A

MONSIEUR .....

JE réponds en peu de mots, à vôtre critique, Monsieur: & par-là je préviens la même que le Public pourroit faire. Il y a, dites-vous, plusieurs pieces inferieures aux autres, & quelques récits un peu diffus dans mon manuscrit. Quoique vos objections ne soient point sans fondement, elles ne sont pas sans replique. A l'égard du premier article, il n'est ni necessaire, ni possible qu'un volume composé de tant de pieces, soit également bon dans toutes ses parties, pour

qu'il ſoit abſolument réputé bon lui-même. Il y en a de médiocres, j'en tombe d'accord : mais, aliter non fit Liber : *dit Martial. Vous n'ignorez pas que le même Poëte, parlant de ſes épigrammes à un homme de lettres, lui dit :* ſi vous en trouvez trente dignes de votre cenſure ; *je paſſe condamnation* : ſi vous en trouvez autant qui le ſoient de votre ſuffrage, *je ſuis content ; je ne demande rien de plus ;* & je ſoutiens que mon Livre eſt bon.

Les goûts ſont ſi differens & ſi bizarres, que telle piece qui aura eu le malheur de déplaire à un juge competent, aura l'avantage de plaire à un autre connoiſſeur, à moins qu'elle ne ſoit évidemment défectueuſe. Il ſeroit inutile & téméraire

re d'entreprendre de faire un livre parfait. Le mien ne l'eſt pas ; j'en conviens. Si on examine à la rigueur, on en pourra dire autant de ceux de la Fontaine, de Phédre, *&* d'Eſope même : *on le dira de quelque livre que ce ſoit en ce genre, compoſé par quelque Auteur que ce puiſſe être. Ce ne ſera jamais autrement qu'on en jugera. Quelques ſoins, & quelques peines que j'emploïe pour mettre la derniere main à celui dont il s'agit, je m'attendrai toûjours à un pareil jugement ; & je ne ſerai point ſurpris de voir les ſentimens partagez ſur les pieces qu'il contiendra. Il ſuffit, & c'eſt beaucoup, que dans un livre de cette eſpece, le fort l'emporte ſur le foible. Comme un Critique n'eſt pas plus infaillible dans ſes remarques, qu'un*

Auteur dans ſes ouvrages ; on ne trouvera point mauvais que je ne me rende pas ſans me défendre, quoique les déciſions d'un cenſeur auſſi judicieux & auſſi éclairé que vous, meritent attention, & ſoient d'une grande autorité.

Ne croïez pas cependant, Monſieur, qu'en pere aveugle & trop tendre, je ne puiſſe me réſoudre à retrancher quelques enfans d'une famille peut-être un peu trop nombreuſe : mais avant que d'en faire le ſacrifice, on balance, on délibere longtems : on n'en vient à cet effort dénaturé, qu'avec une extreme répugnance ; & aprés avoir cherché tous les moyens imaginables de juſtifier ces chers & infortunez proſcrits.

A l'égard de quelques récits qui

vous paroiſſent un peu diffus, *ne puis-je point les excuſer, par les ſujets qui en ſont quelque fois la cauſe; & qui ne permettent pas d'être auſſi précis qu'on le voudroit, & qu'on le ſeroit en d'autres occaſions qui fourniroient moins de matiere à exercer l'eſprit? d'ailleurs le nouveau, l'agreable, l'utile, dont on les aſſaiſonne; la ſtérilité, la ſechereſſe, l'obſcurité qu'on veut éviter; des images, des paſſions, des caracteres qu'il ſeroit difficile de reſſerrer; des réfléxions, des preuves, des raiſonnemens qu'il eſt à propos d'étendre; des alluſions à développer; des véritez à éclaircir; des circonſtances que l'on craint d'omettre; des détails où il faut entrer: tout cela ne peut-il pas autoriſer ce ſti-*

le que vous blâmez en quelques endroits de mon Ouvrage?

L'amour paternel ne me rend point injuſte, ni ingrat, Monſieur. Aprés avoir répondu à vôtre critique, dans laquelle je trouve des ſujets de remerciment & de reconnoiſſance; je réponds à l'éloge flateur & obligeant que vous faites du reſte de l'ouvrage Je me tiens ſi honoré, & je tire un préſage ſi heureux de vôtre approbation, que je joüis d'avance de la gloire que vous me promettez, & à laquelle j'aurois été plus ſenſible autrefois qu'à preſent. Quoi que je diſe ici pour ma juſtification, & pour ma défenſe, ne me comptez point, Monſieur, parmi ces Poëtes orgüeilleux & indociles, que la critique offenſe, irrite, & re-

volte. Je ſçais de quel poids doit être la vôtre. Malgré l'amour ſi naturel à mes Confreres pour leurs productions, j'irai ſoumettre la mienne à vos avis, profiter de vos lumieres, & vous prier de me croire avec toute l'eſtime, la conſidération, & la déférence poſſibles,

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur

ODE.

SANS marcher en auteur novice
Dans un sentier déja battu,
Je vais faire la guerre au vice;
Et combattre pour la vertu.
Je t'invoque, fécond genie,
Qui de l'esclave de Phrigie
Inspiras l'esprit & le cœur:
Que ton divin flambeau m'éclaire;
Sans un secours si necessaire
Je ne puis attaquer l'erreur.

Répons à ma voix qui t'appelle;
Descens de l'empire azuré:
Seconde l'effort de mon zele;
Ne sois pas en vain imploré.
Anime, échaufe mon courage;

Viens assaisonner mon ouvrage
Du charme de la nouveauté :
Et prête aux traits de ma morale
Cette puissance sans égale
Que lui donne la vérité.

Qu'elle ne soit point trop austere :
Souvent le délicat Lecteur
Rejette une leçon sévere
Dont l'amertume lui fait peur.
Pour le toucher il faut lui plaire ;
Sur ce que j'entreprens de faire
Répans un utile agrément :
Que la sagesse sur tes traces
Conduise avec elle les Graces,
Les Jeux, les Ris, & l'enjoument.

Tu me souris : sous tes auspices
Je me sens bruler d'un beau feu :
Les Muses me seront propices ;
D'Apollon j'obtiendrai l'aveu.

Toûjours l'eſpoir flate un Poëte;
Du grand deſſein que je projete
Le ſuccés eſt il incertain?
Toi-même, quel heureux préſage!
En me promettant ton ſuffrage,
Tu me mets la plume à la main.

FABLES
DE
M. LE BRUN,
LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

LE VAUTOUR ET LA COLOMBE.

A

Monsieur le Président D. L.

FAVORI des neuf sœurs, qui dans ta solitude
Consacres aux beaux arts ton tems & ton étude ;
Qu'sçais, à la raison conformant tes desirs,
Que les plus innocens sont les plus doux plaisirs;

Toi, qui joins la ſcience à la délicateſſe,
Le ſolide au brillant, le goût à la ſageſſe;
Eſprit judicieux, qui veut que tout auteur
Par un travail utile inſtruiſe ſon lecteur;
Lis ces fables; & vois que la Philoſophie
N'eſt point incompatible avec la Poëſie.
C'eſt ainſi qu'au ſacré vallon,
Où tout languit en ton abſence,
Pour ſuppléer à ta préſence,
Je m'amuſe avec Apollon.

Un Vautour aux ſerres cruelles
En chaſſant planoit dans les airs:
Une Colombe à tire d'aîles
Fuïoit pour l'éviter; les momens étoient chers.
Tu veux te dérober envain à ta diſgrace,
Dit l'oiſeau carnacier: victime de la mort
Tu n'échaperas point au ſort
Dont la rigueur aujourd'huy te menace.
Il prend un vol précipité,
Et fond à l'inſtant ſur ſa proie,
Prés de ſatisfaire avec joïe
Son avide férocité.

Hélas, lui dit la Colombe craintive,
D'une voix tremblante & plaintive,
L'arrêt de mon trépas est écrit dans tes yeux:
Tout mon sang va couler, je n'ai plus d'espe-
rance;
Et ma vie est en ta puissance;
Contente tes desirs: mais songe que les Dieux
Doivent punir le crime, & venger l'inno-
cence.
A peine elle a fini de proférer ces mots,
Où malgré le péril, la douceur regne encore,
Qu'impatient d'abréger ses sanglots
Le Vautour sans pitié l'étrangle, & la de-
vore.

FABLE II.

Le MILAN, le SINGE & le CHAT.

IL ne suffit pas qu'on commence
A rentrer dans le bon chemin ;
Il faut avec courage aller jusqu'à la fin ;
Le point essentiel, c'est la persévérance.
Le Milan, le Singe, & le Chat
Résolus de changer de vie,
Dans un desert tous trois de compagnie
Se retirerent sans éclat.
Le Trio solitaire embrassa la réforme ;
Chacun en fut édifié ;
Pendant cinq ou six mois leur conduite uniforme
Au plan qu'ils s'étoient fait parut assez conforme.
Le Milan avoit oublié
L'exercice du brigandage ;
D'un Castillan le Singe avoit la gravité ;
Le Chat n'alloit plus au fromage:
L'exemple de leurs mœurs pour régle étoit cité;

Qui le suivoit, passoit pour sage.
Mais bientôt le relâchement
S'introduisit dans l hermitage ;
Du plus zélé par fois la ferveur se dément.
Le chat revint à ses friponneries ;
Le Milan à ses cruautez ;
Le Singe à ses boufonneries :
Nos vicieux relaps furent décréditez.
Sur nos mauvais penchans la victoire est peu sûre ;
Ils ne sont qu'assoupis, nous les croyons vaincus :
La raison quelquefois gourmande la nature ;
Mais la derniere a souvent le dessus.

FABLE III.

L'ASNE & la GENISSE.

PArmi des ronces, des buissons,
Un Asne s'amusoit à manger des chardons.
Une Geniſſe bien nourrie
Broutoit une verte prairie :
Ces sucs n'ont rien d'agréable & de doux,
Quite-les au plûtôt, lui dit-elle ; avec nous
Que ne viens-tu paître l'herbe fleurie
De ces prez frais & verdoians ;
Le repas que tu fais n'eſt pas des plus friands:
Nous voions naître dans ces plaines
Cent fleurs au gré de nos desirs,
Qu'humectent l'eau de ces fontaines,
Et que parfument les haleines
Des badins & jeunes Zéphirs:
Les pleurs de la brillante Aurore
En ont aujourdhui fait éclore
Une bonne proviſion :

Nous avons à discrétion
Herbes, violetes, & roses
De ce matin nouvellement écloses,
Serpolets odoriférens,
Délicieux ; c'est pour nous Ambroisie.
L'Asne répond, tous mets me sont indifférens,
Pourvû que je me rassasie.
Il est des gens sans goût, & sans discernement,
Qui n'ont nulle délicatesse:
Livre bon ou mauvais, cristal ou diamant,
Tout est pour eux de même espece.

FABLE IV.

Le MERLE, & la FAUVETE.

UNe Fauvette habitoit une cage ;
On se plaisoit à l'entendre chanter ;
Sa voix charmoit le voisinage ;
Amoureux de son doux ramage
Un Merle assez souvent venoit la visiter.
A travers les barreaux pendant la nuit entiere
Notre couple s'entretenoit ;
Toûjours avec chagrin le galant s'éloignoit
De son aimable prisonniere.
Ils maudissoient l'Aurore, & son cruel retour,
Quand il venoit troubler leur mutuel amour.
C'est trop nous gêner, venez vivre
Avec moi, lui dit-elle un jour ;
Vous le pouvez ; moi, je ne puis vous suivre :
Ainsi que moi vous serez bien,
Venez, vous ne pouvez mieux faire ;

Je chante, je fais bonne chere;
On a grand ſoin de moi, je ne manque de
rien;
Bon millet, exquiſe navette,
Mouron, ſucre, échaudez, biſcuits;
En été boiſſon fraîche, & nette;
En hyver bon feu, bon logis.
Ces douceurs ne me tentent guére,
Répondit le ruſé compere:
Il n'eſt point de félicité,
Ni de biens, ſans la liberté.

FABLE V.

Le LIVRE, & L'AUTEUR.

CErtain rimeur de mes Confreres
En sa faveur un peu trop prévenu,
A faire un livre étoit à la fin parvenu.
Il se repaissoit de chimeres :
J'immortaliserai mon nom ;
On me prendra dans les ruelles
Pour le mignon des neuf Pucelles,
Ou pour l'oracle d'Apollon :
Chacun admirera mon génie & ma veine,
Disoit-il ; je surpasserai,
Ou tout au moins j'égalerai
Æsope, Phédre, & la Fontaine ;
En un mot, je réussirai.
Il annonçoit dans sa Préface,
Que d'un ouvrage curieux
Qui déconcerteroit ses rivaux envieux,
Il alloit régaler les gourmets du Parnasse.

Telle en travail d'enfant, & pouſſant de longs cris,
Sans Sage-femme, une montagne fiere
N'accoucha que d'une ſouris.
Si vous me mettez en lumiere,
Dit le Livre, je ſuis perdu ;
Je ne fournirai pas une longue carriere :
Chez l'Epicier, chez la Beurriere
Peut-être notre eſpoir ſera-t il confondu.
O Ciel ! préſerve moi de cette ignominie ;
Vil avorton, enfant mort-né,
A des emplois ſi bas ſerois-je deſtiné ?
Sauvez-moi de l'affront de voir à l'agonie
La gloire d'un héros par moi deshonoré,
Et dont j'aurois dégeneré.
Que ce preſſentiment ne ſoit pas inutile :
La critique en fureur, ſans rime ſans raiſon
Va ſur moi répandre ſa bile,
Et diſtiller ſon noir poiſon.
Ne crains rien, cher enfant d'une verve fertile,
Répondit le préſomptueux ;
Je ne te verrai pas gémir d'un ſort contraire,
Ni ſervir l'Epicier aux dépens du Libraire.

Tu ne manqueras point de protecteurs fameux :
J'irai pour toi partout mandier des suffrages ;
Les grands succés qu'ont mérité,
Et qu ont obtenu mes ouvrages,
Te sont garants de l'immortalité.
Je ferai cabales, & brigues ;
Dans les Cafez je te réciterai ;
Je te prônerai, vanterai
Tant & si bien, qu au moins par mes intrigues
En ce siecle on t'estimera,
Et que chez nos neveux un jour on te lira.
Il échoüa, dés qu'on le vit paroître ;
Nul succés, nul approbateur :
Des critiques malins, mais bien fondez peut-être,
Fronderent le Livre & l'Auteur.
L'un s'écrioit, celui-ci ne voit goûte ;
Il s'est sans guide écarté de la route :
Il a voulu nous donner du nouveau,
Mais ce qu'il donne est-il réputé beau ?
L'autre disoit, jusqu'au sommet du Pinde
En stile enflé quelquefois il se guinde.

La Fable veut du simple, du naïf:
Ce Fabuliste est encore apprentif.
Ce n'est point là l'élégant la Fontaine
Dont Apollon seul échaufoit la veine:
Ce n'est point là ce Poëte excellent;
Il en est loin; chacun a son talent.
Il valoit mieux, imitateur fidelle
Choisir Æsope, ou Phédre pour modéle,
Et mot pour mot traduire d'aprés eux,
Que d'inventer des sujets moins heureux.
Quand le pur or vaudra moins que le cuivre,
Comme un chef-d'œuvre on vantera son Livre:
Nouvel Icare il prouve que souvent
L'ambitieux se perd en s'élevant.
L'amour propre est aveugle: un auteur qui se flate
Qu'au public il plaira, se flate vainement:
Ne prévenons jamais son jugement;
C'est une espece d'antidate.

FABLE VI.

Le SOLEIL EN COLERE.

PHœbus depuis long-tems caché dans un nuage
Aux mortels allarmez refuſoit ſes faveurs :
Ils eſſuioient chaque jour quelque orage ;
L'Eté ne faiſoit point reſſentir ſes ardeurs :
Les élémens ſembloient leur déclarer la guerre.
Ils coururent en foule au temple d'Apollon,
Le prier qu'il rendît ſes regards à la terre,
Et qu'il leur accordât une heureuſe moiſſon.
Je vois, leur dit le Dieu, quel motif vous anime ;
Vous cherchez vainement à calmer mon courroux ;
Je ne veux plus luire ſur vous,
Je n'éclairerois que le crime.
Le lendemain, le jour d'aprés, & le ſuivant,
Ils revinrent encore au temple, & firent tant

Qu'il s'appaisa : les Dieux ne sont point inflexibles ;
Et ce n'est qu'à l'extrémité
Qu'ils font tomber sur nous leurs châtimens terribles.
Je consens, ajoûta Phœbus, que ma bonté
De mon courroux prenne la place ;
Je vous rend ma plus vive & plus pure clarté :
Mais si vous ne changez de mœurs, je vous menace
D'une éternelle obscurité.
Vous n'invoquez les Dieux que dans votre indigence,
Ou lors que vous avez besoin de leurs bienfaits :
Ingrats, êtes-vous satisfaits,
Vous méconnoissez leur puissance.

FABLE VII.

L'HOMME & son CHIEN.

UN homme un peu trop indiscret
Pendant l'hiver cotoioit un rivage ;
Envoioit à l'eau son Barbet :
Le Chien obéïssant s'élançoit à la nage.
Malgré la bise ; & rapportoit
Ce que son maître lui jettoit.
Dix fois, vingt fois, & plus, il lui fit faire
Ce manége peu néceſſaire ;
Tant qu'à la fin le Chien se rebuta.
Le maître se mit en colére ;
Il le battit, le maltraita :
Etoit-il juste ? non ; c'étoit un pur caprice.
Tyrans, n'exigeons point que l'on nous obéïsse,
De notre autorité quand nous nous prévalons
Maîtres compatissans, jamais ne rebutons
Ceux qui sont à notre service.

FABLE

FABLE VIII.

L'AIGLON.

UN Aiglon, jeune téméraire,
Malgré les conseils de sa mere,
Voulut prendre l'essor, & voler jusqu'aux Cieux.
Avec trop de délicatesse
Ma mere, disoit-il, éleve ma jeunesse;
Un oiseau de mon sang doit être audacieux;
Je suis honteux de ma foiblesse;
Partons. N'est-il pas tems qu'aux habitans des airs
Je montre le fils de leur maître;
Et que sans craindre aucun revers
Je me fasse pour tel en tous lieux reconnoître?
A braver les périls dont je suis menacé
Mon cœur n'a que trop balancé:
Je médite un dessein qu'il faut que j'execute.
Il s'élance du nid; rien ne peut l'arrêter:

Son aîle foible encore eut peine à le porter ;
Il tombe. L'imprudent nous apprend par sa chûte,
Qu'on risque à se précipiter
Quand on est assez vain pour prendre
L'essor d'un vol trop élevé ;
Et qu'il ne faut rien entreprendre
Avant que de s'être éprouvé.

FABLE IX.

La TUBEREUSE & le ZEPHIR.

L'Autre jour vous me careſſiez ;
Prés de moi vous vous empreſſiez ;
Vous me diſiez que j'étois belle ;
Vos ſoins & vos regards exprimoient votre ardeur ;
Et votre cœur, hélas ! plus tendre que fidelle
Du plaiſir de m'aimer faiſoit tout ſon bonheur.
Mais aujourd'huy, de moi vous détournez la vûë ;
Votre cœur, ni vos yeux ne me diſent plus rien ;
De quelle erreur étois je prévenuë !
Je vous croyois conſtant, mais je me trompois bien.
C'eſt en ces mots, qu'abandonnée,
Pouſſant un long, & vain ſoûpir,
Une Tubéreuſe fannée

Exhaloit ſon chagrin au volage Zéphir.
Ainſi par le perfide & parjure Théſée
Sur les rives de Naxe Ariane abuſée,
Les yeux baignez de pleurs, aux rochers d'alentour
Se plaignoit des tourmens que lui cauſoit l'amour.
Je ſuis, lui dit Zéphir, inconſtant mais ſincere:
Les plus brillans appas n'ont qu'un tems pour charmer:
Vous n'avez plus de quoi me plaire;
Je n'ai plus de quoi vous aimer.
Etes vous jeune? on vous courtiſe,
On vous témoigne de l'amour;
Mais êtes vous ſur le retour?
On vous néglige, on vous mépriſe.

FABLE X.

La BICHE & la CHEVRE.

UNe Biche avoit entendu
Parler de Virgile & d'Homere ;
Sçavoit lire ; & juger de ce qu'elle avoit lû.
Elle dit à la Chévre un jour, il pleut, commere ;
A quoi nous défennuirons nous ?
Nous ne pouvons sortir : récitons quelque Fable,
L'utile en ces récits est joint à l'agréable ;
Commencez, je promets d'en dire une aprés vous.
La Chévre, esprit fort, & sublime,
Lui répondit ; ces jeux sont bons pour des enfans,
Pour une ame pusillanime ;
Quand j'étois dans mes jeunes ans,

On me berçoit de ces fadaises ;
Alors je pouvois les goûter :
Mais je les trouve aujourd'hui si mauvaises,
Que je ne puis m'en contenter.
Votre goût, dit la Biche, est donc bien difficile,
Cette occupation n'est pas si puérile.
Dans ces images nous trouvons
Des exemples dont nous pouvons
Tirer un profit trés utile.
Qu'a de plus, entre nous, sans parler mal d'autrui,
Tout ce que l'on nous dit & d'Enée, & d'Achille,
Si ce n'est la longueur, & quelquefois l'ennui,
Dont l'art même est souvent la cause ?
Aux acteurs seulement faites changer de nom,
Appellez Loup, Achille, & Tigre, Agamemnon,
Vous trouverez, ou peu s'en faut, la même chose,

Sauf le respect qu'on doit aux chantres d'Il-
lion.
Si quelque esprit étherodoxe
Dispute sur ce paradoxe,
Aisément je lui prouverai
Ce que j'avance, & je l'en convaincrai.
Les ouvrages de longue haleine
Plaisent rarement; & jamais
De la cervelle la plus saine
Il n'en est sorti de parfaits.
L'Apologue précis, ennemi de l'enflure,
En moins de mots renferme plus de sens
Que ces Poëmes languissans,
Sujets à s'écarter du ton de la nature:
Et du fabuliste Romain
Le naïf & simple langage,
Vaut bien le pompeux verbiage
Du stile ampoulé de *Lucain*,
Et les vers durs & secs du fade *Chapelain*.
Mais déja le Soleil ramene
La sérénité du beau tems;
C'est assez discourir; allons courir les champs.

La pluye, & le Zéphir par sa féconde haleine
Ont de l'astre du jour tempéré la chaleur :
Les gazons humectez reprennent leur fraîcheur ;
Tout brille dans les bois, tout fleurit dans la plaine :
Et les chants amoureux des habitans des airs
Réveillent les échos par leurs tendres concerts.

FABLE XI.

LE SEIGNEUR & la GUENON.

CErtain Seigneur en ſa maiſon
Avoit une jeune Guenon :
Elle étoit folâtre, amuſante,
Et d'une humeur divertiſſante ;
Il en faiſoit ſon unique plaiſir.
Un jour qu'il étoit content d'elle,
Et qu'avec une adreſſe agréable & nouvelle
De ſon maître elle avoit contenté le deſir ;
Pour la payer de ſa ſoupleſſe,
Et de ſes tours de gentilleſſe,
Il lui dit ; je te donne entiere liberté ;
Deſormais ici tu peux faire
Tout ce que tu voudras, ſans peur de me déplaire.
Auſſi-tôt d'un air effronté
Elle exerce ſon badinage ;
Elle pince un laquais, elle égratigne un page ;

Avec familiarité
Elle se plante sur la table,
oûte de tous les mets, dérange tous les plats.
Le maître ne s'en fâche pas,
Au contraire; il en rit; & trouve délectable
Cet enjoüiment: bien-tôt elle s'émancipa:
L'abus de sa faveur n'en demeure point là.
L'audacieuse impudemment arrache
La perruque du Maître, ensuite sa mousstache.
De son peu de respect le Patron irrité
Honteusement la disgracie;
Et commande que l'on châtie
L'excés de sa témérité.
Grands, à vos favoris ne laissez jamais prendre
Tant de pouvoir, & tant de liberté:
Souvent ces indiscrets osent trop entreprendre,
Quand ils ont trop d'autorité.

FABLE XII.

Le CHIEN, & la BREBIS.

LE Chien à la Brebis faiſoit cette priere :
Je ſuis incommodé, j'ai perdu l'appétit ;
Daignez par grace ſinguliere
Faire aujourd'huy pour moi le guet pendant la nuit.
Il l'obtint à l'inſtant. Le lendemain encore
Il vint trouver l'obligeante pécore ;
La conjura qu'elle ſouffrît
Que de ſon lait il ſe nourrît
Pendant deux ou trois jours ; ſa ſanté languiſſante
Pourroit ſe rétablir. La Brebis bienfaiſante
Y conſentit : il l'en remercia.
Il revint à la charge au bout de la ſemaine ;
Et de nouveau la ſupplia
De lui faire un don de ſa laine,
Pour ſe couvrir : je ſuis indiſpoſé,
Et tous les jours à la biſe expoſé,

J'en ai beſoin ; vous êtes plus robuſte,
Et beaucoup plus jeune que moi.
Ho, c'en eſt trop, il n'eſt pas juſte
Que je me dépoüille pour toi ;
Lui répondit la Brebis en colere ;
Quoi qu'elle ne s'y mette guere.
A te rendre ſervice on a beau s'empreſſer ;
C'eſt toûjours à recommencer.
Que de gens à ce chien ſemblables
Des bontez d'autrui font abus !
Des demandeurs inſatiables
Les importunitez meritent des refus.

FABLE XIII.

PRIAPE & les ARBRES.

LEs Arbres pour élire un Roi,
Comparurent devant Priape.
Chacun soûtint ses droits : le Chêne dit, pour moi
Je ne crois pas que le Sceptre m'échape :
Je suis le favori du Souverain des Cieux ;
Ma vie est en longueur à nulle autre seconde ;
Mon ombrage est charmant ; & mes premiers ayeux
Ont nourri les mortels dans l'enfance du monde.
Le Grenadier prétendoit être né
Pour joüir de l'éclat de la grandeur supréme ;
Puisque la nature elle même
De ses mains l'avoit couronné.
La Vigne alléguoit l'avantage,

La bonté de ſes fruits utiles, précieux ;
Et les plaiſirs délicieux
Que procuroit leur doux breuvage.
L'Oranger produiſoit d'aſſez bonnes raiſons ;
De ſes parfums exquis il vantoit l'excellence ;
Toûjours verd, il portoit avec grande abondance
Fleurs d'argent, & fruits d'or dans toutes les ſaiſons.
Le Laurier prenant la parole,
On connoît ma vertu, dit-il, chez les humains ;
La foudre me reſpecte ; & dans le Capitole
J'ai couronné le front des Empereurs Romains.
De la Paix je ſuis le ſymbole ;
Elle ſera toûjours par moi, dit l'Olivier,
Entretenüe, & ménagée
Chez mes ſujets. A ce dernier
La couronne fut adjugée.
Il n'étoit point de droits mieux fondez que les ſiens.
La Paix eſt un des plus grands biens.

FABLE XIV.

L'ARBRE & le MAITRE d'un VERGER.

D'Une Pépiniere nombreuſe
Un jeune Arbre fut tranſplanté,
Dans un jardin : il avoit contracté
L'habitude défectueuſe
De ſe courber toûjours. Le maître du Verger
Trop tard de ce penchant voulut le corriger.
Il employa ſon art, ſes ſoins & ſon adreſſe:
Mais l'Arbre en devenant & plus grand & plus fort
Avoit perdu la docile ſoupleſſe ;
On fit pour le plier un inutile effort.
Dans la jeuneſſe, où l'ame eſt encore flexible
Le vice loin de nous peut être repouſſé :
Dans un âge plus avancé
Il eſt ſouvent incorrigible.

FABLE XV.

Le CORBEAU, & le CHEVAL mort.

Maître Corbeau voulut changer de nourriture.
Pendant deux mois, de chair & de sang il s'abstint.
L'herbe d'un pré naissant lui servit de pâture.
Pour un ventre affamé ce mets étoit succint.
Un jour sur un chemin peu distant de la ville,
Il vit un cheval mort : cet objet le tenta ;
L'occasion nous perd, & la chair est fragile ;
Ce fut envain qu'il resista :
Cette épreuve lui sembla rude ;
Il y courut avidement.
On ne détruit pas aisément
Le préjugé, ni l'habitude.

FABLE XVI.

Les deux POULAINS.

DEux Poulains nez dans un Haras
Des plus beaux de l'Andalousie,
Prenoient ensemble leurs ébats
Sur le gazon d'une prairie.
Caracolant, faisant des soubresauts,
Nos folâtres coursiers bondissoient dans la plaine;
S'exerçoient à courir jusqu'à perdre l'haleine;
Franchissoient fossez, & ruisseaux.
Les badins en joüant s'agaçoient sur l'herbage;
Et cabrioloient de leur mieux:
Ce qui n'étoit d'abord que simple badinage,
Passa la raillerie, & devint sérieux.
Un des deux faisant la gambade,
Atteint au front son camarade:

Le blessé le repousse, & se met en courroux :
Ils firent tant, qu'ils en vinrent aux coups.

Le jeu ne fut jamais ami de la prudence ;
Il amuse moins qu'il ne nuit :
Souvent par les ris il commence,
Et par la dispute il finit.

FABLE XVII.

Le ROSSIGNOL.

UN Roſſignol d'un goſier gracieux
Fredonnoit les accens les plus mélodieux ;
Mais ſans gloire, & ſans fruit. Les Bergers du bocage
Les uns de mauvais goût, les autres ignorans,
Paroiſſoient tous indifférens
A ſon harmonieux ramage.
Le dégoût le ſaiſit : il ceſſa de chanter ;
Se dépita. Pourquoi vous rebuter ?
Continuez vos chants, aimable Philomele ;
Lui dit un habitant des bois :
Un Mécene nouveau charmé de votre voix
Prépare à vos chanſons une gloire immortelle.
Vous avez obtenu ſon applaudiſſement ;
A vivre auprés de lui ſa bonté vous invite.

Son délicat discernement
Rend justice à votre mérite.
Eclairé connoisseur il ne se trompe pas :
Il vous fait voir par son suffrage,
Que tous vos auditeurs ne sont point des ingrats.
Notre chantre reprit l'espoir, & le courage,
Quita les bois, content de son sort glorieux:
Et chez son protecteur fit avec avantage
Briller plus que jamais ses talens merveilleux.
Des enfans d'Apollon soulager la misere ;
Relever le mérite indigent, abatu ;
Protéger les beaux arts : c'est à ce caractere
Que je reconnois la vertu.
Que j'aime à voir dans une haute place
Du second des Césars le favori fameux
Par des soins prévenans, empressez, généreux
Cultiver l'amitié de Virgile, & d'Horace !
Sous notre Monarque dernier
Tels furent *Richelieu*, *Colbert*, & *Montausier*.

FABLE XVIII.

L'AGIOTEUR, & la FORTUNE.

IL ne faut point d'esprit, ni de
science,
Pour s'enrichir : nos docteurs en finance
Ont à peine le sens commun :
Parmi les autres, j'en sçais un
Qui nâquit dans une boutique ;
Et qui mourut dans un palais,
Aussi riche que Bourvalais :
Que sçavoit-il ? l'Arithmétique.
Un sot de cette espece, avide Agioteur,
Prioit instamment la fortune,
Lui demandoit avec ferveur
Une richesse peu commune :
Ses soûhaits furent exaucez.
Regardez-bien, lui dit la Déesse volage ;
Voilà deux Coffres, choisissez,
L'un est rempli de plomb, l'autre d'or ; c'est
assez,

Je n'en dirai pas davantage.
A tout hazard, il laiſſe le premier ;
Et ſon choix plus heureux que ſage
Se déclare pour le dernier.
Il l'ouvre. Quelle fut ſa joye
En voyant cette noble & brillante monnoye !
Il s'étonne, rend grace à la divinité
Dont il éprouve la bonté ;
Et charmé d'obtenir cette faveur inſigne,
S'empare d'un tréſor dont il n'étoit pas digne.
Envain ſur nos ſuccés nous nous applaudiſſons ;
Ce n'eſt point à l'habile & prudente conduite
Que nous devons toûjours ceux dont nous joüiſſons :
Et ſouvent nous réuſſiſſons
Plus par bonheur que par mérite.

FABLE XIX.

Le SERPENT & la COULEUVRE.

LE Roy des insectes reptiles
D'une jeune Couleuvre étoit fort amoureux:
Il prenoit des soins inutiles
Pour se rendre agréable à l'objet de ses vœux.
Tantôt à replis tortueux
Il bondissoit prés de sa belle;
Tantôt, dans le dessein de plaire à la cruelle,
Par un sifflement tendre il exprimoit ses feux.
Tous ses voisins vexez, & réduits à se plaindre,
Par lui se voyoient opprimer:
Qui sçait beaucoup se faire craindre,
Ne sçait guere se faire aimer.
Je vois avec chagrin échoüer ma constance;
Lui dit Sire Serpent; je vais changer de peau;
Peut être à vos regards paroîtrai-je plus beau.
Je pourrois en venir jusqu'à la violence:

Mais auparavant, je veux bien
Essaier encor ce moyen
De vaincre votre indifférence.
A te chérir, par là ne crois pas m'engager ;
Lui répondit la belle inéxorable :
Pour te faire estimer, & pour te rendre aimable,
C'est de mœurs, & non pas de peau, qu'il faut changer.

FABLE XX.

Le CHIEN, & le VOLEUR.

UN Chien gardoit un champ au tems de la moisson ;
C'étoit un Chien d'honneur, fidelle, incorruptible ;
Sentant d'une lieuë un larron ;
Et dont la vigilance étoit inaccessible.
La sentinelle exacte, avec impunité
N'eût pas laissé dérober un brin d'herbe.
Un Voleur dans l'obscurité
Vint pour emporter une gerbe.
Je crois pas me tromper, je connois ton dessein ;
Dit le Chien en courroux ; fuis, malheureux ; ou crain
Que je ne te fasse connoître
Dans la juste fureur dont je suis animé,
Que le bien que je garde appartient à mon maître ;
Et que pour recueillir il faut avoir semé.

FABLE XXI.

Le SACRIFICATEUR, & la VICTIME.

UN Empereur qui s'apprétoit
A partir pour un long voyage,
Voulut consulter le préſage,
Sur un deſſein qu'il méditoit.
Le Sacrificateur immole une Victime;
Et dans ſes flancs ouverts qu'il croit myſtérieux,
D'une tacite voix interroge les Dieux,
S'imaginant leur rendre un culte legitime.
Hélas, dit la Victime au grand Prêtre en mourant,
Ton eſprit abusé s'égare:
Cruel, qu'eſt-ce qu'il entreprend?
Crois-tu que par ma mort le deſtin ſe déclare?
Pour approfondir ſes ſecrets

Il n'eſt point de prérogatives :
Inſensé, que fais tu ? ſont-ce-là les archives
Où le Ciel écrit ſes decrets ?
Ton eſpérance eſt vaine... A ces mots elle expire.
Sur cette façon de prédire,
Des crédules Payens quel fut l'aveuglement !
Cicéron s'étonnoit comment
Deux Augures pouvoient ſe rencontrer ſans rire.
La ſuperſtition conſacra cette erreur
Dans un tems malheureux où ſur des impoſtures
Elle appuyoit ſes conjectures ;
Et lors qu'elle oſoit faire un Dieu d'un Empereur.
Dans l'obſcur avenir ne cherchons point à lire ;
D'un voile impénétrable il eſt envelopé :
Curieux indiſcrets nous nous laiſſons séduire ;

Qui prétend le connoître eſt trompeur & trompé.

Demeurons dans une humble & modeſte ignorance ;

Que la ſeule raiſon regle nos ſentimens ;

Avec une tranquile & ſage indifférence

Attendons les évenemens.

FABLE XXII.

Le BROCHET, & la PERCHE.

ON avoit mis une Perche friande
Sous la conduite d'un Brochet.
Le poiſſon d'alentour ſouffroit un grand déchet
Par la faim du glouton toûjours âpre, & gourmande.
Truite, Carpe, Tanche, Goujon,
N'importe; tout lui ſembloit bon;
Rien n'échapoit à ſa dent meurtriere:
Il en dépeupla la riviere.
Un jour n'ayant rien à manger,
Preſſé d'un appétit avide,
Il forma, pour le ſoulager,
Contre la Perche un deſſein parricide:
Lorſque j'y penſe, j'en frémis.
Le ſcrupule eſt d'une ame & vulgaire, & timide;
Dans la néceſſité tout doit être permis.

Content de ces raiſons qu'il trouve légitimes,
Il ajoûte la Perche à ſes autres victimes.
Que de Brochets injuſtes & gourmans
Ferment l'oreille aux remords inutiles !
Infidelles à leurs ſermens
Que de Tuteurs dévorent leurs Pupiles !

FABLE XXIII.

Le PAÏSAN PLAIDEUR.

DAns un village prés d'Athenes
Certain Manant grand chicaneur,
De plus, filleul d'un Procureur,
Posſédoit pluſieurs beaux domaines.
De la rubrique onc ne vit-on Manceau
Plus finement ſçavoir la tablature:
Jamais Normand ne fut plus pilier de Barreau,
Ni plus friand de procédure.
Sur un oüi, ſur un non, il eût fait un Procès;
C'étoit ſa folie, & ſa rage.
Il en vint juſqu'à tel excès,
Qu'un jour devant l'Aréopage
Il cita ſon Portier, c'étoit un Chien courant,
Pour avoir au logis laiſsé prendre un fromage,
Dont il vouloit qu'il fût garant.
Une autrefois (le cas eſt encor plus étrange)
Pour quelques grains d'orge & de blé

Qu'il prétendoit qu'avoit volé
Une poule auprés de sa grange,
Il fit pour être oüis assigner les témoins :
Exploit, sommation, saisie...
Il n'obmit ni ruses, ni soins
Pour faire condamner son adverse partie.
Enfin notre insensé fit tant,
A plaider il fut si constant,
Qu'il en perdit ses biens, la raison & la vie.
Tel de tout plaideur acharné
Fut, & sera toûjours le sort infortuné.

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE XXIV.

L'AMOUR, & la RAISON.

SOus même toit en bonne intelligence
Jadis Amour, & Raiſon habitoient:
Ces deux amis rarement ſe quitoient.
Aujourd'huy, quelle différence!
Ils ne peuvent plus ſe ſouffrir.
En deux mots voici l'aventure
Qui fut cauſe de leur rupture.
Cupidon ſe plaît à courir.
De ſon humeur vagabonde, & legere
Juſqu'à préſent rien n'a pu le guérir.
Dame Raiſon plus ſédentaire
N'eſt pas du même goût. Le Mignon de Cythere
Lui propoſa, c'étoit dans la belle ſaiſon,
De ſe mettre en campagne, & de faire un voyage:
Ils verroient maint Pays, maint Canton, mainte plage;

L'Amour débaucha la Raiſon ;
Elle y conſentit ; ils partirent,
En chemin enſemble ils ſe mirent.
Différens dans leurs ſoins, comme dans leurs avis,
Ils ſe contrediſoient ſans ceſſe :
La Raiſon ne cherchoit que bon vin, bon logis ;
L'Amour que draps blancs, belle Hôteſſe.
L'une vouloit toûjours partir
Aux premiers rayons de l'Aurore ;
L'autre à midy ſouvent dormoit encore,
Et de ſon lit avoit peine à ſortir.
Sujet à s'égarer ſans eſcorte & ſans guide
Celui-cy craignoit peu de faire des faux pas ;
Celle là prudemment ſcrupuleuſe & timide
Aux dangers ne s'expoſoit pas.
Le premier aimoit la dépenſe,
La bonne chere, le fracas ;
La ſeconde avec prévoyance
Fuyoit le faſte & l'embarras.
Plein de fineſſe & d'artifice

Du droit chemin l'un s'écartoit toûjours ;
L'autre ne connoiſſoit ni ruſe, ni malice,
Ni faux fuyans, ni vains détours.
Un jour ſur certain point en route ils s'échauf-
ferent,
Et diſputerent vivement :
La querelle s'aigrit ; long-tems ils conteſte-
rent.
L'enfant miévre & mutin céde mal-aiſément ;
La Raiſon d'autre part s'obſtinoit juſtement.
Leur paix fut faite. On dit qu'ils conſer-
verent,
Malgré leur accommodement,
Un mutuel reſſentiment.
Je ne ſçais s'il eſt vrai ; mais du moins il me
ſemble
Que depuis ce tems-là ces deux aſſociez,
Aſſez mal réconciliez,
Ne ſe trouvent plus guere enſemble.

FABLE XXV.

Le BERGER ambitieux.

JArdins que j'ay plantez moi-même,
Ruisseaux qui d'une eau pure arrosez nos gué-
rets,
Troupeaux que j'ay gardez avec un soin ex-
trême,
Délicieux côteaux, agréables forêts,
Demeure champêtre & tranquile
De mes simples ayeux antique logement,
Je vous quite, & je vais m'établir à la ville;
Il faut changer de domicile;
Tout m'appelle en un lieu mille fois plus char-
mant.
Là, brille avec éclat la pompeuse opulence;
Là, regnent les plaisirs, le faste, l'abondance;
Là, par les plus rares beautez
Mes regards seront enchantez;

Disoit Tircis, Berger peu sage,
Qui s'ennuyoit dans son village.
Reviens de ton erreur, il en est tems encor,
Insensé; bannis ces chimeres;
Imite prudemment l'exemple de tes peres;
Tout ce qui reluit, n'est pas or.
Il suivit son dessein, vendit ses héritages:
Flaté d'un doux espoir l'ambitieux partit;
Adieu troupeaux, & pâturages.
Mais bientôt il s'en repentit.

Il ne trouva dans son nouvel asile
Que des biens en idée, & que des maux réels.
Au bout de quelques jours dégoûté de la ville,
Il fallut retourner aux lares paternels.
Bergers, ne quitez point vos paisibles retraites;
Trop heureux, si vous connoissez
L'avantage du sort dont vous y joüissez!
Soyez toûjours ce que vous êtes.
Contentez-vous de vos troupeaux:
Il vaut mieux au siecle où nous sommes
Vivre parmi les animaux,
Que de vivre parmi les hommes.

FABLE XXVI.

La GRUE, le BUTOR, & le SERPENT.

LA Gruë étoit en ſentinelle.
Un Butor pareſſeux, ſtupide, fainéant,
Mauvais railleur, ſe moquoit d'elle :
Hé pourquoi vous tourmenter tant,
Et toûjours ainſi vous contraindre ?
Faut-il prévoir les malheurs de ſi loin ?
Vivez en paix, vous n'avez rien à craindre ;
Tant de précaution entraîne trop de ſoin.
Dupe de votre vigilance
Votre cœur eſt ſans ceſſe inquiet, agité.
La Gruë, aprés l'avoir de ſang froid écouté,
Dit, il vaut mieux pécher par trop de prévoyance,
Que par trop de sécurité.
La nuit vient : bon ſoir ma voiſine ;

Il s'endort. Un Serpent dont la maigre cuisine
Satisfaisoit peu l'appétit,
Médite leur défaite, & se glisse sans bruit.
Pour échaper à sa poursuite,
Notre prudente Gruë en volant prend la fuite;
Le Butor endormi, victime du Serpent
Succombe sous les coups de l'animal rempant.

FABLE XXVII.

ALEXANDRE, & BUCE'PHALE.

Etes-vous fils de Jupiter ?
Disoit Bucéphale à son maître :
Si l'on en croit Antipater,
Cela n'est point, & ne peut être.
Comment le prouvez vous ? si c'est la vérité,
Le Ciel est votre patrimoine :
Mais j'ay peine à le croire, & dans la Macédoine
Ce titre vous est contesté.
On doute que votre origine
Soit manifestement divine :
Mes services, mon zele, & ma sincérité
Autorisent la liberté
Qu'avec vous, Seigneur, j'ose prendre ;
Excusez ma témérité.
Qui peut douter, répondit Alexandre,
Du sang dont je prétens descendre ?

Ma mere a déclaré qu'Ammon épris d'amour,
Promettant à leur fils une gloire immortelle,
Entre ſes bras reçû, m'avoit donné le jour.
Hé, qui peut mieux le ſçavoir qu'elle?
Le Cheval repartit, mon incrédulité
Ne ſe rend pas; il faut une preuve plus sûre:
J'en doute encore plus que je n'en ai douté,
Quoiqu'Olympias nous l'aſſure.
Qui d'un crime fait vanité,
Eſt capable d'une impoſture.

FABLE XXVIII.

Le LOUP pris dans un piége.

TEl qui sort de chez soi, n'est pas sûr d'y rentrer.
Lecteur, je vais te le montrer
Par la Fable que tu vas lire.
Un Loup fut attrapé dans un piége, & périt.
Cela n'empécha point qu'un autre ne s'y prît
Cinq ou six jours aprés. Il avoit oüi dire
Que d'un troupeau nombreux le Berger étoit mort,
Berger soigneux, malin, & redoutable Sire.
Il croit que desormais sans peine & sans effort
Il aura tout ce qu'il desire.
Flaté de cet espoir, il part, dans le dessein
De faire bonne chere, & d'assouvir sa faim.
Réjoüissons-nous; qu'elle aubaine!
Disoit-il en chemin: que d'animaux bélans

Seront par nous croquez à belles dents !
Nous en aurons du moins une douzaine.
Tandis que le glouton ſonge à faire un feſtin
De ſon chimérique butin ;
Il tombe ; & meurt dans la même embuſcade
Où depuis peu ſon camarade
De ſes jours abrégez avoit trouvé la fin.
De ce Loup imprudent nous ſommes les images :
Demain nous échoürons où quelqu'un aujourd'huy
S'eſt perdu : les malheurs d'autrui
Ne nous rendront-ils jamais ſages ?

FABLE XXIX.

L'ASNE, & son MAISTRE.

UN Asne, pauvre here, accablé de vieillesse,
Travailloit pour un bâtiment;
Portoit pierres, chaux, & ciment:
On eut égard à sa foiblesse:
Il en fut dispensé par le commandement
Du Maître qu'il servoit avec ardeur & zele
Depuis long-tems: il eut compassion
De ce domestique fidelle;
Et lui donna l'inspection
Sur les travailleurs ses confreres.
Le Baudet s'acquita fort bien de son emploi;
Faisoit aux paresseux des menaces severes:
Quand il conduisoit un convoi,
Il disciplinoit ses brigades:
Les mutins subissoient le jeûne & la prison.
On eût vû gravement cheminer le grison

En tête de ſes camarades.
Travaillons, diſoient ils entr'eux;
Faiſons notre devoir ; contentons notre Maître :
Par cette récompenſe il fait aſſez connoître
Qu'il aura ſoin de nous, lorſque nous ſerons vieux.
L'intereſt ſur les cœurs domine avec puiſſance:
A remplir nos devoirs, à redoubler nos ſoins
L'amour de la vertu nous encourage moins,
Que l'eſpoir de la récompenſe.

FABLE XXX.

Les LAPINS, le CHASSEUR, & le CHEVAL.

SUr leur terrier des Lapins badinoient,
Caracoloient, se démenoient.
Lorsque du blond Phœbus la belle avant courriere
Aux mortels assoupis redonnoit la lumiere.
De loin ils virent un Cheval
Bondissant sur l'herbe naissante;
Cet objet leur parut fatal:
Ils furent saisis d'épouvante.
Aussitôt dans leurs trous chacun de se sauver
Avec une viteſſe agile;
Le plus profond n'étoit point un asile
Assez sûr pour les conserver.
Dans le gîte allarmé tout redevint tranquile;
Et leur frayeur se dissipa:
Ils quiterent leur fort. A quelques pas de là

Un Chaſſeur à l'affût, d'une vûë attentive
Guétoit notre troupe craintive.
La gent Lapine dans l'erreur,
Beaucoup plus timide que ſage,
Recommance ſon badinage ;
Sans ſe défier du Chaſſeur,
Qui de ces animaux en cette conjoncture
Fit une ample déconfiture.
Ces Lapins étoient peu ſenſez, me dira t-on :
Oüi, j'en conviens ; mais l'homme a-t il plus de raiſon ?
Occupé de ſoins chimériques,
Sujet à des terreurs paniques,
Une ombre, un rien, tout lui fait peur ;
Tandis qu'il ne craint point le bras d'un Dieu vengeur.

Fin du premier Livre.

FABLES DE M. LE BRUN, LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.

Le BERGER, le LOUP, & le RENARD.

A

Monsieur l'Abbé T...

TU veux que sans donner de relâche à ma plume,
De récits fabuleux je rempliſſe un volume.
Sur un premier eſſai, d'ja tu m'es garent
Qu'ils ne ſeront point lûs d'un œil indifferent.

Par

Par l'appas de la gloire excitant ma pareſſe,
A travailler encor, Ami, ta voix me preſſe,
Moi, qui depuis long-tems, loin du ſacré vallon,
Ay quité le ſervice, & la cour d'Apollon;
Qui par aucun endroit ne cherchant plus à plaire
N'ai déja que trop fait, & ne veux plus rien faire.
Cher T... l'amitié t'aveugle en ma faveur:
Je n'ai point les talens de ce fameux auteur
Qui par des traits naïfs, des graces naturelles,
Copiſte inimitable effaça ſes modeles.
D'ailleurs, pour les beaux arts le goût eſt refroidi:
L'ouvrage le meilleur n'eſt plus guere applaudi.
Tout eſt ſi corrompu dans le ſiécle où nous ſommes,
Tel eſt l'aveuglement, telle eſt l'erreur des hommes,

Qu'ils ne ſont occupez que d'un vil intereſt ;
Et que ce qui leur nuit, eſt tout ce qui leur plaît.
Tu m'exhortes pourtant à rentrer dans la lice ;
A vaincre les dégoûts cauſez par ce caprice.
Riſquerai-je de perdre & ma peine & mon tems ?
N'importe ; tu le veux ; compoſons ; j'y conſens.
Je reprens donc la plume, & pourſuis mon ouvrage :
Si parmi les auteurs dignes de ton ſuffrage,
Malgré les envieux, tu daignes me compter,
Je n'aurai rien à craindre, & rien à ſoûhaiter.

Vers un Berger de la Villete,
Excellent joüeur de Muſete,
Meſſire Loup députa Dom Renard,
Pour qu'il l'aſſurât de ſa part
Qu'il ne vouloit plus être en guerre
Avec ſon troupeau, ni ſon chien :

Il n'eſt point de cœur ſur la terre
Pour vous plus zélé que le ſien ;
Foi de Loup, il vous en aſſure,
Foi de Renard, je vous le jure ;
Dit à l'incrédule Berger
L'artificieux meſſager :
Honteux de vos vieilles querelles
Il ne veut plus que deſormais
La diſcorde entre vous en forme de nouvelles.
D'aucune infraction ne ſoupçonnez la paix.
Il blâme hautement ſon injuſtice extrême
D'avoir déſolé vos troupeaux,
Egorgé ſans pitié d'innocens animaux
Qui ſont ſi bons que c'eſt la douceur même.
Au reſte, mon maître aime tant
Votre Muſete douce & tendre,
Qu'il accourt ſitôt qu'il l'entend,
Et qu'il ne peut ſe laſſer de l'entendre.
Permettez-lui d'oüir de prés les ſons
De cet inſtrument agréable ;
Et de venir promettre à vos moutons

Une amitié ſincere inviolable.
Le Berger lui répond, volontiers je conſens
A ce qu'il veut, pourvû qu'au préalable
Il ſe laiſſe arracher les griffes & les dents;
A ces conditions, qu'il vienne, je l'attens.
Pour goûter ces douceurs qu'il trouve ſans pareilles
Qu'il ne prenne pas d'autre ſoin,
Nous l'en quittons; il n'a beſoin
Que de ſa langue, & que de ſes oreilles.
Le Renard voyant bien que c'étoit vainement
Qu'il étaloit ſon éloquence,
Ambaſſadeur berné tira ſa révérence,
Et rengaina ſon compliment.
Un langage flateur n'eſt ſouvent qu'une adreſſe
Pour nous ſuborner mieux, & mieux nous ébloüir:
Quand un fourbe ennemi vous loüe & vous careſſe,
Prenez garde, il veut vous trahir.

FABLE II.

L'ESCLAVE, & les MEURTRIERS.

DAns le tems des proſcriptions
De Marc-Antoine & de Lépide,
Les troubles, les diſſentions
Porterent la fureur juſques au parricide.
Un Sénateur fut condamné
A perdre injuſtement la vie:
La lumiere à ſes yeux alloit être ravie;
Son palais de Soldats étoit environné.
Un Eſclave ancien, fidelle
En ce preſſant danger le voyant ſans ſecours,
Réſolut de montrer ſon courage & ſon zele,
Et de le ſauver même au dépens de ſes jours.
Il prend la robe de ſon maître,
Sort, s'avance; & feignant de l'être,
Dit à la Soldateſque; un Arreſt m'a proſcrit;
Exécutez, cruels, ce qui vous eſt préſcrit:

Trenchez mes jours, mon ame eſt
prête
A ſubir ſon ſort rigoureux.
Les Meurtriers lui couperent la tête ;
Et le Ciel indigné contre eux
Vit à regret couler un ſang ſi généreux.
Faites cas d'un bon domeſtique ;
C'eſt un grand, mais rare tréſor :
Hélas, depuis le ſiecle d'or
Celui-cy peut être eſt l'unique.

FABLE III.

Le RENARD, & le COQ.

MOnté sur deux treteaux un Renard Charlatan
Dans un marché, sur un ton énergique
Vantoit de son Orviétan
La vertu rare & spécifique.
Notre Docteur matois moins sçavant qu'effronté,
Se disoit *de la Faculté*.
J'ai fait des cures merveilleuses,
Crioit-il : vous, qui m'écoutez,
De mes découvertes heureuses,
Et de mes talens profitez.
Je viens d'un païs d'où j'apporte
Poudres, secrets, baumes, de toute sorte,
Elixirs éprouvez : je sçai Grec, & Latin :
Pour saigner, pour purger, pour donner un clystere,
Je ne cede à personne : enfin

Je ſuis Droguiſte, Apoticaire,
Pharmacopole, Médecin;
Et mon didactique génie
Poſſede l'enciclopedie.
Je ſçai guérir les maux les plus invétérez.
Jeunes poulets, tendres pouletes,
Venez; empreſſez-vous, courez;
Ne négligez point mes recetes.
Son intereſt plus que notre ſanté
Le fait parler ainſi; ſoyons en défiance,
Dit un Coq expérimenté;
Son zele m'eſt ſuſpect ainſi que ſa ſcience:
Je vois ſon but; il veut avec avidité
S'engraiſſer de notre ſubſtance;
Et nous rendre, en trompant notre crédulité,
Victimes de ſa cruauté,
Ou dupes de ſon ignorance.
Tel, en empirique Gaſcon,
Vante ſes talens, ſes proüeſſes,
Qui n'eſt rien moins qu'expert en ſa profeſſion:
Il eſt des Charlatans de toutes les eſpeces.

FABLE IV.

Le VISAGE, & le MASQUE.

LE Masque disoit au visage,
J'ai de l'avantage sur vous:
Je trompe les yeux des jaloux:
Par moi l'amant timide à l'objet qui l'engage
Peut déclarer ses tendres feux.
Utile & favorable au mystere amoureux,
Commode au galant badinage,
Je prens la forme que je veux:
Je suis ami des ris, de la danse, & des jeux.
Originaire de Vénise
Etat républicain, j'aime la liberté,
Et ma présence l'autorise:
Je dérobe aux regards votre difformité;
Quand il le faut, je sçai par ma puissance...
L'autre indigné d'une telle arrogance,
Dit, en l'interrompant; c'est trop de vanité
De prétendre obtenir sur moi la préférence,

Misérable farceur ; pour tout mérite, au plus,
Vous n'avez que ma ressemblance,
Dont vous faites bien des abus.
Moi, je suis le miroir de l'ame,
L'organe de l'esprit, l'interprete du cœur ;
Je ne déguise rien : & vous, lâche imposteur,
Vous servez au métier infâme
D'un Histrion, d'un Bateleur.
Rougissez de honte : du vice
Vous êtes auteur, ou complice,
Sans cervelle, sans yeux, sans raison, sans pudeur :
Et ma sincerité vaut bien votre artifice.

FABLE V.

Le SINGE, & la GUENON.

UN Singe initié dans la littérature,
Voulant faire un métier honnête & lucratif,
Choisit celui de la Peinture.
Il avoit du génie, il étoit inventif.
Il crut que dans cet art si digne de nous plaire
Il réussiroit d'autant mieux,
Qu'il avoit un talent singulier, merveilleux
Pour imiter, & contrefaire
Tout ce qui s'offroit à ses yeux.
Il se mit en apprentissage
Chez un Peintre célebre, où l'éleve nouveau
Se distingua par son pinceau
Dont il apprit à faire un excellent usage.
Des bonnes leçons qu'il reçut
Il profita si bien, qu'en peu de tems il fut

Capable d'en donner lui-même.
C'eſt aux portraits ſurtout qu'avec un ſoin extrême
Il s'attacha, comme au plus sûr moyen
D'acquérir de la gloire, & d'amaſſer du bien.
Un jour, pour faire en mignature
Tirer ſa groteſque figure,
Une riche guenon vint dans ſon attelier:
Ruban, garniture, dentelle,
Habit, montre, bague, collier,
Bracelet, tout brilloit ſur elle.
Elle avoit depuis peu fait dépiler ſa peau
Teinte d'une couleur vermeille, fraîche, & vive;
De Carmin, de Céruſe une doſe exceſſive
Couvroit ſon ridicule & baroque muſeau.
De cette folle créature
Le Peintre regardant les poſtiches appas,
Lui dit d'un ton railleur, je ne vous peindrai pas,
Je ne peins que d'aprés nature.

Loin de charmer les yeux par les vains ornemens
Qu'inventa la coquéterie,
On s'attire toûjours par ces faux agrémens
Le mépris, & la raillerie.
L'artifice eſt ſuſpect, & nuit à ſon auteur;
A plaire par ces ſoins on ne réuſſit guere:
Qui montre un viſage impoſteur,
A rarement un cœur ſincere.

FABLE VI.

ARION, & le DAUPHIN.

Comblé d'honneurs, comblé de biens,
Et las d'une trop longue abſence,
Arion pour ſe rendre aux lieux de ſa naiſſance
Quittoit les bords Siciliens.
Le Promontoire de Ténare
Déja s'offroit aux yeux des matelots;
Quand leur troupe avide & barbare
Réſolut le trépas du chantre de Leſbos.
Maudite ſoif de l'or, ſource de mille crimes,
Qui ne connois ni frein, ni juſtice, ni loi,
Combien ne t'es-tu pas immolé de victimes,
Eſt-il rien de ſacré pour toi?
Quel ſang n'oſes-tu point répandre;
Que ne fais-tu pas entreprendre
Aux cœurs des perfides mortels!
Puiſque je vais perdre la vie,
Et qu'il faut renoncer à revoir ma patrie;

Permettez-moi du moins, dit-il à ces cruels,
De prendre & de toucher ma lire.
Il l'obtint : des sons qu'il en tire
Neptune est enchanté, les Tritons sont surpris :
Pour les écouter mieux les froides Néréïdes
Sortent de leurs antres humides ;
Les rochers en son attendris.
Il finit ; & se précipite
Avec de desespoir dans les flots :
Un Dauphin que pour lui la pitié sollicite
Avec empressement le reçoit sur son dos.
Ce secours imprévû dissipe un peu sa crainte :
L'officieux poisson le remene à Corinthe,
Où Périandre fit mourir
Par un juste & cruel supplice
Les matelots dont l'avarice
L'avoit voulu faire périr.
Ne perdez point l'espoir, innocens qu'on opprime ;
Des favorables dieux le secours vous est dû :
Contre les attentats du crime
Le Ciel protege la vertu.

FABLE VII.

La CHAMBRIERE, & la CHIENNE.

SI l'on attend de vous un plaisir, un service,
On vous flate, on s'empresse à vous faire la cour :
Mais dés que vous avez rendu ce bon office,
On ne vous marque plus de zele, ni d'amour.
Voulez-vous que les cœurs soient sans indifférence,
Que de leurs soins pour vous rien ne borne le cours ?
Tenez les en haleine, amusez-les toûjours
Par le charme de l'espérance.
Sultane Chienne d'importance,
Par *Lionnois* instruite à faire mille sauts,
A marcher sur deux pieds, passer dans des cerceaux,

A faire le manége, à danser en cadance,
Vivoit chez un Bourgeois ; Suzon
Chambriere de la maison
Avoit une maîtresse agréable, coquete,
Qui prêtoit volontiers l'oreille à la fleurete.
Un jour Suzon voyant la Chienne en appétit,
Lui montra de loin un biscuit.
Sultane accourt, la flate, la caresse,
Fait mille tours de gentillesse,
Et convoite ardemment un si friand morceau.
Mais envain elle se tourmente,
Flaire, saute, bondit, approche son museau :
Suzon plus de vingt fois, pour tromper son attente,
Hausse le bras. Pourquoy ce refus affecté,
Lui dit la maîtresse indulgente ?
Quelle injustice, & quelle cruauté !
Je fais, répond la soubrete inflexible,
Ce qui par vous devroit être imité.
Ne laissons jamais voir une ame trop sensible :
Tant qu'aux desirs de vos amans
Vous paroîtrez inéxorable ;

Rien ne rallentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empreſſemens ;
Mais dés qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable,
Adieu larmes, ſoûpirs, zele, flame, & ſermens.
Toûjours rigoureuſes, séveres,
N'accordons rien aux ſoûpirans :
Souvent nos faveurs les plus cheres
N'en ſont que des ingrats, & des indifférens.
Je le ſçai par expérience :
Pour vous prouver ce que j'avance,
Regardez : elle jette à l'inſtant le biſcuit ;
Sultane le prend, & s'enfuit.
Suzon n'ayant plus rien, vainement la rappelle,
C'eſt le Chien de Jean de Nivelle.
Les amans ſont des Chiens flateurs,
Qui ne cherchent qu'à vous ſurprendre ;
Belles, défiez-vous de leurs diſcours trompeurs :
Heureuſe qui peut s'en défendre !

FABLE VIII.

Le CHE'NE, & le SAULE.

LE Saule se lassa d'habiter les marais.
L'air en étoit mal sain, l'eau croupissante, infecte :
Dans ces humides lieux le reptile, & l'insecte
Etoient de dégoûtans, & d'ennuieux objets.
Sur le sommet d'une montagne
Il crut qu'il seroit beaucoup mieux ;
Que de cette éminence il verroit la campagne ;
Qu'il y respireroit un air délicieux ;
Et qu'il iroit de pair avec le Pin, le Chêne.
Ce qu'il avoit tant soûhaité,
Il l'obtint. Il fut transplanté
Sur une Colline prochaine.
Là, des Aquilons furieux
Il ne put supporter long-tems la violence :
A leurs efforts impétueux
Il fallut succomber, malgré sa résistance.

Bientôt par leur souffle obstiné
Le Saule fut déraciné.

Un vieux Chêne lui dit, tu péris par ta faute :
Ton orgueil imprudent devoit se contenir ;
Sans ambitionner une place si haute
Où tu ne peux te soûtenir.
De sa condition heureux qui se contente ;
Tenons-nous dans la Sphere où le Ciel nous a mis ;
Dans un poste élevé toûjours mal affermis
Craignons une chute éclatante.

FABLE IX.

Le PRODIGUE, & L'AVARE.

CErtain vieillard friand d'argent & d'or,
Entaſſoit tréſor ſur tréſor.
A compter ſes ducats il s'occupoit ſans ceſſe,
Sans ceſſe il méditoit quelques nouveaux moyens
D'accroître ſon domaine, & d'augmenter ſes biens.
Pour en venir à bout, fourbe, ruſe, fineſſe,
Tout étoit bon. N'êtes-vous point honteux ?
Diſoit certain Prodigue à ce ſéxagenaire :
Que je vous trouve malheureux
De tant vous tourmenter ! pour qui ? pour des neveux
Qui riront à votre inventaire ;

Et voudroient déja voir votre Extrait mortuaire.
Fonds, revenus, en dépit d'eux,
Dépensez tout, vous ne pouvez mieux faire :
Croyez-moy ; chez Pluton nous serons tous égaux ;
Les morts n'emportent rien au ténébreux rivage :
Servez-vous de votre avantage ;
Et joüissez de vos travaux.
Et vous, mon bel ami, lui répondit l'Avare ;
Vous me faites pitié ; votre raison s'égare.
Je connois mieux que vous mes interêts.
Ne croyez point par votre remontrance
D'une œconome prévoyance
Arrêter les heureux progrés.
Je veux vivre long-tems, ou du moins je l'espere ;
A marcher sur vos pas vous m'exhortez en-vain :

Il eſt vrai qu'aujourd'huy vous faites bonne chere ;
Mais demain vous mourrez de faim.
Le Prodigue imprudent à ſes vœux qui ſe livre,
Vit comme s'il alloit mourir ;
Et l'Avare ſans ceſſe empreſſé d'acquérir,
Comme s'il devoit toûjours vivre.

FABLE X.

La LINOTE, & le MOINEAU.

UNe jeune Linote avec un vieux Moineau,
Unis par le deſtin, vivoient en même cage,
Ne pouvoient ſe ſouffrir : en un lien nouveau
Ils auroient bien voulu changer leur eſclavage ;
Mais envain. Par le ſort ils étoient condamnez
Au joug d'une éternelle chaine :
Le ſeul trépas pouvoit finir leur peine.
A tout moment débats, plaintes, cris forcenez,
Querelles, coups de bec, regrets : le voiſinage
Retentiſſoit du bruit de leur mauvais ménage.
L'un par l'autre tiranniſez,
Victimes de l'antipathie,
Ils gémiſſoient ; & de leur vie

Les

Les oiſeaux d'alentour étoient ſcandaliſez.
Accablez des tourmens dont ils furent la proye,
Bientôt ils en virent la fin :
Le Moineau mourut de chagrin;
La Linote mourut de joye.
Réfléchiſſez long-temps, téméraires humains,
Avant que l'hymen vous engage :
Faites un choix loüable, & ſage;
Epoux mal aſſortis, hélas, que je vous plains !

FABLE XI.

NARCISSE, & son IMAGE.

DAns un miroir formé d'un liquide cristal
Un jour le beau Narcisse apperçut son image :
Cet objet lui devint fatal.
Heureux, si plus sensible à l'amoureux hommage
Que la fille de l'air lui rendit vainement,
Son cœur n'eût point brûlé d'une bizarre flâme,
Dont l'erreur fit naître en son ame
Tant de trouble, & tant de tourment.
Tandis que dans cette eau qui lui peint ce qu'il aime
Du repos de ses jours il trouve le poison,
Sans le sçavoir, il s'admire lui-même ;
Ses yeux séduisent sa raison.

Pour un fantôme il se consume ;
Il veut l'embrasser, mais en vain :
Le transport que son ombre allume
Sans flater son espoir se nourrit dans son sein.
En cette extrémité qu'il souffre de contraintes !
Tout irrite ses feux, tout trahit ses desirs :
Echo, dont le cruel mépriſa les soûpirs,
En gémiſſant répond seule à ses plaintes.
Les Dieux touchez de son malheur,
Pour finir le cours de ses larmes,
Le changerent en une fleur
Qui garde encor son nom, & conserve ses charmes.
L'amour propre nous perd ; c'eſt un écueïl flateur
Qui porte à la raiſon de fâcheux préjudices ;
Malgré les maux qu'il fait, que de nouveaux Narciſſes
Sont prévenus en leur faveur !

FABLE XII.

Le SINGE vêtu en HOMME.

UN Singe fat, escroc, digne des étrivieres,
De l'Homme imitoit les manieres,
Et n'en prenoit que le mauvais ;
D'un petit maître sans cervelle
Qu'il avoit choisi pour modele
Copiste impertinent, s'il en fut un jamais.
Il se piquoit surtout de galante parure ;
Habit enfariné jusques à la ceinture,
Habit d'hyver, habit d'été ;
Air mutin, étourdi, turbulent, éventé ;
Débraillement, chapeau retapé sur l'oreille,
Nœud d'épaule, plumet : il sçavoit à merveille
Tout-ce qu'on apprend en ce tems
A l'école des jeunes gens,
Et le pratiquoit sans scrupule :

Enfin le Magot ridicule
Avec un tel déguiſement,
Et cent fades minauderies,
S'introduiſoit effrontément
Dans les meilleures compagnies ;
Et ſe diſoit Homme. Comment,
Lui dit un grave perſonnage,
T'es tu flaté d'un pareil avantage ?
Avec nous oſes-tu faire comparaiſon ?
Un inconteſtable axiome
Nous apprend que c'eſt la raiſon,
Et non pas l'habit, qui fait l'Homme.

FABLE XIII.

PLUTUS, & le PEUPLE.

PAr un Peuple nombreux d'argent trés altéré
Le ſecours de Plutus fut long-tems imploré.
Vous voulez que ſur vous je verſe mes largeſſes,
J'y conſens à la fin, dit le Dieu : mais je veux
Sçavoir, lorſque j'aurai ſatisfait tous vos vœux,
L'uſage que chacun fera de ſes richeſſes.
Moi, dit l'un, je ferai conſtruire des châteaux;
J'aurai meubles, bijoux, garde robe de Prince,
Equipage de chaſſe, & les meilleurs chevaux
Qui ſoient dans toute la province.
Moi, dit l'autre, je plaiderai,
Quand vous aurez rempli mes coffres & ma bourſe;

J'en veux à mon voisin, je le ruinerai
Sans espérance, & sans ressource.
Celui-cy s'écrioit, je thésauriserai;
Sans faire part de ces biens à personne,
Avec grand soin je les conserverai,
Si votre bonté me les donne.
Celui là promettoit qu'éxemt de pauvreté,
Ennemi du travail, ami de la paresse,
Il vivroit dans l'oisiveté,
Dans le plaisir, dans la molesse:
Ainsi du reste. Allez, dit Plutus en courroux,
Je me garderai bien de répandre sur vous
Les dons que vous voulez avoir tous en partage,
Dussiez-vous desormais mépriser mon pouvoir:
Qui ne sçait pas en faire un bon usage,
Ne mérite pas d'en avoir.

FABLE XIV.

La RONCE, & le CE'DRE.

AUx pieds du Mont Liban une Ronce rampante,
Soit par hazard, soit autrement,
S'enrichit, je ne sçai comment.
Elle parut magnifique, brillante :
L'Emeraude, & le diamant
Chamarroient sa robe éclatante :
Son air affreux & rude étoit devenu doux.
Elle s'imagina sans peine
Des plantes d'alentour être la souveraine :
Il ne lui manquoit qu'un époux.
Dame Ronce étoit incertaine
Sur un choix important, qu'avec des soins jaloux
Briguoient mille rivaux, qui lui parurent tous
Indignes de son alliance :
L'un étoit sans vigueur, l'autre sans majesté,
Celui

Celui-ci ſans vertu, celui-là ſans beauté :
Le Cédre noble, altier, obtint la préférence.
Ce ne fut point l'amour qu'elle écouta,
Ni la raiſon qu'elle voulut en croire ;
L'orgueilleuſe ne conſulta
Que l'ambition, & la gloire.
Senſible à l'interêt beaucoup plus qu'à l'amour
Le Cédre s'applaudit de ſa bonne fortune ;
Et de leur noce ils fixerent le jour
Au quatorziéme de la Lune.
Ce jour venu ; la Ronce avec tous ſes appas
Se préparoit à l'hyménée,
A recevoir le Cédre entre ſes bras.
Mais quelle fut ſa deſtinée !
Le Cédre veut répondre à tant d'empreſſemens,
Courbe ſes branches, & s'incline
Pour l'honorer de ſes embraſſemens :
L'effort qu'il fait, le déracine :
Le Coloſſe ébranlé juſqu'à ſes fondemens
Panche, & tombe avec bruit ſur cette folle amante

Qu'il écrase à l'instant de sa masse pesante.
Loin d'être plainte, elle excita les ris
Des autres arbrisseaux objets de son mépris.
Tout riche qui n'eut pas la noblesse en partage
Ne doit point s'allier avec de grands Seigneurs;
On lui fait tôt ou tard payer cher les honneurs
Dont il a recherché le frivole avantage.

FABLE XV.

L'AMOUR, & L'INTEREST.

En certaine vieille chronique
Dont l'auteur eſt un peu gothique,
J'ay lû que l'Intereſt un jour
A ſa table invita l'Amour.
Le repas fut trop grand pour que je le décrive:
Il n'eſt chere que de vilain,
Dit le proverbe ; ils ſe mirent en train:
L'Intereſt fit tant boire ſon convive,
Qu'il l'enyvra ; c'étoit où tendoient ſes deſirs
On but à la ſanté des Graces, des plaiſirs,
Des ris, des jeux amis de la tendreſſe,
A celle de Vénus, à celle de Pſiché,
Aux beautez dont leur cœur étoit le plus touché,
Santez qui provoquent l'yvreſſe.
L'Interêt plus adroit ménageoit ſa raiſon.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

L'Amour céde aux vapeurs du Nectar de la treille,
Et s'endort. Tandis qu'il sommeille
Sans craindre aucune trahison ;
Le fourbe, pour en faire un sacrilege usage,
Lui prend son arc, ses traits, son carquois, son flambeau ;
Enfin de tout son équipage
Ne lui laisse que son bandeau.
Depuis ce tems si déplorable,
Par l'Interest les cœurs unis
Ne brûlent que d'un feu malheureux, & coupable ;
Les soûpirs délicats d'entre nous sont bannis.
Rougissez, ames mercenaires,
Qui par un commerce honteux
Rendez de vos appas les amans tributaires :
Le véritable amour doit être généreux.

FABLE XVI.

Les deux CHATS.

UN Chat n'osoit sortir pendant la pluye.
Son camarade curieux
Lui dit, apprens-moi, je te prie,
D'où vient que tu crains tant l'eau qui tombe des Cieux.
En deux mots je vais t'en instruire ;
Lui répondit le Chat prudent, & scrupuleux :
Vois si j'ay tort de me conduire
Avec tant de précaution ;
Et préte à mon récit un peu d'attention.
Pour voir le cher objet qui m'égratigne l'ame,
Un soir que transporté d'amour,
Le corps en rut, le cœur en flâme,
Je traversois un carrefour ;
Sans pouvoir trouver de refuge
Je sentis sur mon dos un si cuisant déluge,

Que j'en fus à demi brûlé,
Et presque entierement pelé.
Triste, honteux, inconsolable,
Privé des doux plaisirs que je m'étois promis,
Je revins sur mes pas, dans l'état pitoyable
Où ce coup du sort m'avoit mis.
Je restai, sans oser paroître,
Pendant vingt jours au moins caché dans la maison.
(C'étoit de l'eau chaude, dit-on,
Dont on avoit par la fênetre,
Sans crier gare, inondé le Minon.)
Instruit depuis ce tems par mon expérience,
Et quand il pleut, au fond de ma loge reclus,
Clos & couvert, toûjours en défiance,
A l'air, ajoûta-t-il, je ne m'expose plus;
De crainte d'essuyer un accident semblable.
Par cet Apologue, Lecteur,
Apprens qu'on n'est point excusable
De retomber deux fois dans le même malheur.

FABLE XVII.

DIANE, & ACTE'ON.

CContraignons-nous avec prudence ;
Sçachons, quand il le faut, nous faire violence ;
Ou craignons d'éprouver le sort des indiscrets.
Aprés avoir couru les bois, & les montagnes,
Diane à l'ombre des forêts
Se baignoit avec ses compagnes,
Moins pour laver son corps, que pour prendre le frais.
Nul voile ne couvroit leurs graces naturelles :
Et de ses Nymphes les plus belles
On pouvoit sans obstacle admirer les attraits
Les plus charmans, les plus secrets.
Tandis que la Déesse est nuë,
Actéon l'apperçoit, son ame en est émuë,
Quel raviſſement ! que d'appas !
Voir un pareil objet, & détourner sa veüe,

C'eſt un pénible effort qu'Actéon ne fit pas.
Notre chaſſeur contemple, admire
Avec avidité : ſes yeux
A peine peuvent y ſuffire.
Diane avec dépit voit cet audacieux
Satisfaire à loiſir ſes regards curieux.
Sa témérité fut ſuivie
D'un terrible & prompt châtiment ;
Il devient Cerf ; ſes Chiens le privent de la vie.
On n'offenſe jamais les Dieux impunément.

FABLE XVIII.

La PIE, & le SANSONNET.

Compere Sanſonnet, & commere la Pie
Se reprochoient leurs véritez.
La Dame babillarde, indiſcrete, étourdie
Diſoit au Sanſonnet; taiſez-vous, je vous prie;
On croiroit que vous radotez;
Vous ignorez le bel uſage:
Ne ſçaurois ſouffrir votre jargon ſauvage;
Il bleſſe mon oreille, & jamais Bas Breton,
Quelque groſſier qu'il fût, ne parla ſur ce ton.
Alors le chantre au noir plumage
A cet injurieux propos
Répondit à peu prés ces mots.
Je conviens avec vous, ma Mie,
Et j'aurois tort de le diſſimuler,
Que je n'ai pas le talent de parler
Comme on parle à l'Academie.
Mais pour rabatre ici votre importun caquet,

Je vous dis tout franc & tout net,
Qu'il étourdit le voisinage ;
Que vous, qui vous piquez d'un pur, & beau langage,
Sans frein dans vos discours vous allez le galop ;
Le mien n'est pas correct, le votre n'est pas sage,
Enfin je parle mal ; & vous, vous parlez trop.
Adieu, bonjour, je me retire ;
Et je n'ai plus rien à vous dire.
Si vous voulez patiemment
Supporter les défauts des autres,
Vous le pouvez facilement ;
Par quel moyen ? songez aux vôtres.

FABLE XIX.

Le LOUP agonisant.

UN Loup féroce au sang accoûtumé,
En étoit sans cesse affamé.
Il ne vivoit que de carnage,
Commettoit chaque jour quelques meurtres nouveaux ;
Sur tout ce qu'il trouvoit, bergers, chiens, & troupeaux,
Ce *Carouche* exerçoit sa rage.
Dés que l'on voyoit l'assassin,
On sonnoit sur lui le Tocsin ;
Chacun trembloit devant ce redoutable sire.
Un brigand rarement vieillit ;
L'infame plus souvent expire
Sur un gibet, que dans son lit.
Le nôtre cependant atteignit la vieillesse,
Mal dont rien ne peut nous guérir.
Son age, ses maux, sa foiblesse

L'accabloient ; il fallut mourir.
Le Scélérat à l'agonie
D'une voix sacrilege, impie,
En blasphémant, apostrophoit les Dieux:
Il mourut ce monstre odieux
Regrétant plus encor le crime que la vie.
Lecteur, soyez-en convaincu,
On meurt comme l'on a vécu.

FABLE XX.

Le CHIEN, & le PHILOSOPHE.

VOus êtes un grand homme certes ;
A *Descartes* disoit le Chien ;
Vous avez fait d'heureuses découvertes
Dans le païs Physicien.
Vous pénétrez dans la nature ;
Ses plus secrets ressorts ne vous échapent point ;
Toûjours sçavant exact ; mais votre conjecture
Pourroit se tromper en ce point.
Vous voulez que je sois *machine* :
C'est votre opinion ; *Nego*, Seigneur, *Nego*.
Je n'en puis convenir lorsque je m'examine.
J'ay jugement, mémoire, *Ergo*,
Vous avez tort. Pour me défendre
Je vous opposerai d'invincibles raisons :
Ne dédaignez pas de m'entendre ;
S'il faut argumenter, nous argumenterons.

Je connois, je ſens, je haïs, j'aime;
Je ſuis diſciplinable; enfin les paſſions
Font ſur moi leurs impreſſions,
Et mon raiſonnement détruit votre ſyſtême.
D'ailleurs *l'Automatie* à peu de partiſans;
Sa démonſtration n'eſt pas trop évidente:
Pour rentrer dans mes droits j'ay preuve convaincante,
Et titres plus que ſuffiſans.
Vous avez degradé ma nobleſſe autentique
Par une nouveauté trop peu digne de foi:
Malgré l'orgueil philoſophique,
Par un promt deſaveu réhabilitez-moy.
Tout ici bas eſt énigme, & problême;
Le ſçavant doute, & l'ignorant réſout:
L'homme prétend connoître tout,
Et ne ſe connoît pas lui-même.

FABLE XXI.

Le JARDINIER, la CHEVRE, le POURCEAU, L'ASNE & la GUENON.

ON conte qu'un habile & prudent Jardinier
Voulant faire un petit voyage,
Ne sçavoit à qui confier
La clef de son Jardin : il étoit en veuvage.
La Chevre le pria de vouloir l'en charger ;
J'en aurai soin, comme vous-même,
L'herbe est l'unique mets que l'on me voit manger ;
Et le fruit n'est pas ce que j'aime.
On sçait que je ne me nourris
Que des méchans, & des pourris,
Dit-le Pourceau ; pendant le tems de votre absence
Je ne dois vous causer aucune défiance.

Je ferois pour grimper des efforts ſuperflus ;
Dit l'Aſne d'une voix fort peu mélodieuſe ;
Et d'ailleurs, un chardon me ragoûte bien plus
Qu'une poire de virgouleuſe.
Je m'offre à la garder ; ajoûte la Guenon :
Pour contenter ma friandiſe,
Quand je ſuccomberois à la tentation,
Que faut il ? une noix avec une ceriſe,
Quelques grains de raiſin ; c'eſt mince portion.
Je ſçai de quoi vous êtes tous capables ;
Leur répondit le maître ; en cette occaſion
Vos raiſons ſelon moy ne ſont pas recevables.
D'autant plus que mes fruits ſont tout prêts à meurir
De mes arbres je veux prévenir la ruïne.
La Chevre en les broutant peut les faire mourir ;
Et le Pourceau déterrer leur racine ;
L'Aſne par ſa ſtupidité
Aux voleurs de mes fruits permettroit de tout faire ;

La

La Guenon n'en mangeroit guere,
Mais elle en perdroit quantité.
Mon chien eſt vigilant, fidelle,
Sobre, actif, deſintereſsé ;
Je ne compte que ſur ſon zele.
Il parloit en homme ſenſé ;
J'approuve ſa philoſophie.

faut bien prendre garde à qui l'on ſe confie.

FABLE XXII.

Le VOYAGEUR, & le MANDIANT.

UN Voyageur portant en croupe son bagage
Traversoit sur le soir un bois peu fréquenté.
Un Inconnu se trouve à son passage;
Et le prie en humble langage
De soulager sa pauvreté.
Le Voyageur bienfaisant, pitoyable,
Lui tend une main secourable;
Et poursuit son chemin. A quelques pas de là,
Deux Brigands bien armez l'arrêtent; le voilà
En danger de perdre la vie:
Il se met en défense; il se démene, il crie.
Le Mandiant accourt, attaque avec vigueur
Les Brigands, les terrasse; aucun ne s'en releve:
Il les prive bientôt du jour; & leur enleve

Leur butin, qu'il partage avec son bienfaicteur.

Sans faire ici le pédagogue,
Ami Lecteur, j'ay prétendu
T'apprendre par cet apologue
Qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.

FABLE XXIII.

Le RENARD, & le LOUP.

CErtain Renard, à ce quon dit
Né sur les bords de la Garonne,
Fort entêté de sa personne,
Avoit des talens, de l'esprit;
Mais plus d'orgueil encore : il vantoit ses proüesses;
Il exagéroit ses richesses,
Son mérite, sa qualité.
Ce fat bouffi d'une fierté
Aussi sotte qu'insupportable,
Traitoit avec mépris les autres animaux;
Les regardoit ainsi que ses vassaux;
Et croyoit qu'à lui seul aucun n'étoit semblable.
Il s'admiroit, s'applaudissoit
A tout propos; chacun supportoit avec peine

Une ſuffiſance ſi vaine,
Dont le peuple animal juſtement s'offençoit.
Un vieux Loup philoſophe, impatient d'entendre
De notre *O ibrius* le langage ennuieux,
Lui dit; par tes diſcours ne crois pas nous ſurprendre;
Déclamateur faſtidieux,
Tu fais pitié; connois toi mieux.
C'eſt trop loin pouſſer l'impudence,
Maudit eſcroc, lâche impoſteur:
On ſçait de toi ce qu'il faut que l'on penſe;
Tu n'es qu'un fourbe, & qu'un écornifleur.
A la vive mercuriale
Qu'il fit avec ſuccés au Renard inſolent,
Le Docteur applaudi, quoique un peu pétulant,
Ajoûta ce trait de morale.
Eſprits préſomptueux, ſouffrez
Que l'on vous parle avec franchiſe;

Sçachez, vous qui vous admirez,
Que tout le monde vous mépriſe.
De l'orgueil il faut ſe garder ;
Il nous révolte, il nous irrite :
Rien n'eſt plus beau que d'accor-
der
La modeſtie, & le mérite.

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE XXIV.

La jeune BERGERE, & le VIEILLARD.

UNe jeune Bergere ayant vû quelques fleurs
Toutes fraîches, toutes nouvelles ;
En admira les parfums, les couleurs ;
Et voulut en cuëillir, tant elles sembloient belles.
Prenez-garde, lui dit un Vieillard plus prudent ;
J'ai vû sous ces fleurs un serpent ;
Craignez, soyez en défiance.
Malgré l'utile remontrance,
Elle en cuëillit ; elle fit tant,
Qu'elle ressentit à l'instant
Du rampant animal la piquure cruelle.
Les regrets saisirent la belle :
Larmes coulerent de ses yeux ;

Vif repentir, douleur amere
De n'avoir pas profité mieux
D'un avis sage, & salutaire.
Plus on vieillit, plus la raison
Prend sur l'esprit de l'homme & de force & d'empire :
Elle craint de l'erreur le dangereux poison ;
Et fuit les faux plaisirs où la jeunesse aspire.
De cet âge indocile à peine nous sortons,
Que nous ouvrons les yeux sur nos vrais avantages :
Connoissons-les ; & souhaitons
De devenir plus vieux pour devenir plus sages.

FABLE

FABLE XXV.

Le CHEVAL, & le TAUREAU.

DAns le païs de Sapience
Où le Normand eſt fin autant que le Manceau,
Un Cheval avec un Taureau
Vivoit en bonne intelligence.
En fidelles & vrais amis
Ils ſe tenoient compagnie aſſiduë ;
Le jour à la même charruë,
Au même ratelier la nuit ils étoient mis.
Un ſoir la bête chevaline
Arrivant du marché d'une ville voiſine,
Laſſe du voyage, ſentit
Un ſi violent appetit ;
Que ſon ordinaire pitance,
Et même beaucoup au de là,
Ne lui ſuffit pas ce jour là.
Je te prie, au Taureau dit-elle avec inſtance,

De me laiſſer manger ton aveine & ton foin,
Et d'avoir quelque égard à mon preſſant beſoin;
Ne doute pas de ma reconnoiſſance;
Avec honneur, ami, je les rendrai;
Dans trois jours au plûtard je te ſatisferai,
Quand je devrois faire abſtinence.
Le Taureau bon, quoique brutal,
Contenta volontiers le deſir du Cheval
Sur ſa parole. Une ſemaine
Se paſſe, un mois entier; point de foin, point d'aveine.
L'injuſte débiteur au lieu de s'acquiter,
Revenoit à l'emprunt: à force d'emprunter
Envers ſon créancier il devint inſolvable.
Le Taureau demanda ce qu'il avoit prêté;
On lui tourna le dos; il fut mal écouté:
Le Cheval honteux & confus
Prit la fuite, & ne revint plus.
La terre d'ingrats eſt couverte:
Qui ſatisfait un emprunteur
Peut & doit s'attendre à la perte
De la dette, ou du débiteur.

FABLE XXVI.

L'AVARE, & le VOLEUR.

UN Avare inquiet enfoüit ſon tréſor.
Un voiſin l'apperçut ; lui déroba ſon or ;
Et mit, avec ces mots, un poignard à la place.

Pleure, gémis de ta diſgrace ;
J'ay prévû l'horrible tourment
Qu'elle te cauſe en ce moment :
De la douleur qui te poſſéde
Voici l'infaillible reméde.

L'Avare dés le lendemain
Vient pour voir ſon dépôt ; mais il accourt en-
vain.
A l'aſpect qui le frape, un deſeſpoir extrême
Trouble ſes eſprits, & ſes ſens.
Sanglots amers, & cris perçans :
Du poignard qu'il ſaiſit il s'immole lui-
même ;
Et meurt encore moins de ce fer aſſaſſin,

Que du regret de ce larcin.
Le Ciel haït l'Avare : ſon crime
N'eſt jamais ſans punition :
Tôt ou tard de ſa paſſion
Il eſt dupe, eſclave, & victime.

FABLE XXVII.

L'HOMME, & la MOUCHE.

UN homme fatigué d'un travail assidu,
C'étoit au mois de Juin, de son long étendu
S'endormit. Pendant qu'il sommeille
Une Mouche incommode, importune survient;
Bourdonne autour de lui; l'éveille:
L'homme la chasse; elle revient.
L'insecte ailé murmure a son oreille,
Le pique au front, sitôt qu'il se rendort
Se flatant de joüir d'un plus tranquile sort.
Avec cette mutine engeance
Point de repos: la Mouche recommence
Vingt & vingt fois; tant qu'à la fin
Notre dormeur s'impatiente
Contre ce Moucheron lutin,
Jure, s'emporte, se tourmente.

Insensé, que fais-tu ? faut-il qu'un avorton
En troublant ton repos trouble aussi ta raison ?
Que de l'homme ici bas la foiblesse est étrange !
Sa raison si vantée est souvent en défaut :
Elle succombe au moindre assaut ;
Un fantôme, un rien la dérange.

FABLE XXVIII.

La MORT, & la jeune FILLE.

UNe pucelle agonisante
Par ces mots proférez d'une voix languissante
S'efforçoit de fléchir l'impitoyable Mort.
Pourquoi sitôt finir mon sort ?
On vante ma beauté, mais dequoi me sert-elle ?
A peine ai-je rempli quatre lustres complets,
Je vois déja changer mes Myrthes en Cyprés.
Hélas, que deviendra cet amant si fidelle
Qui m'a cent fois juré d'éternelles amours,
Et qui fondoit sur moi le bonheur de ses jours ?
O Mort, oses-tu rompre une chaine si belle ?
L'amour au desespoir ne peut-il rien sur toi ?
Vois Licidas mourant, & plus mourant que moi.
Attens, pour abreger le cours de mes années,

Que l'hymen ait comblé nos vœux ;
Il doit unir bientôt nos destinées ;
Nos peres sont d'accord, ils approuvent nos feux :
N'écouteras-tu point des soûpirs légitimes,
Et veux-tu d'un seul coup t'immoler deux victimes ?
De quelque tems au moins différe mon trépas ;
Mon tribut & tes droits ne t'échaperont pas ;
Que t'en coûtera-t-il... A ces mots la cruelle
Lui porte de sa faux une atteinte mortelle :
C'est trop discourir ; de ton sort
Subis l'arrest irrévocable :
Descens dans le gouffre effroyable
Où tout entre, & d'où rien ne sort.
Vous, qui croyez que la seule vieillesse
Doit craindre de tomber dans le séjour obscur,

Comptez moins ſur votre jeuneſſe,
Son privilege n'eſt pas sûr.
La mort, quand il lui plaît, pour hâter le voyage,
Survient, ſans vous en avertir;
Vous expédie une diſpenſe d'âge;
Et ſans délai vous contraint de partir.

FABLE XXIX.

Le CHE'NE, & L'ORANGER.

UN Chêne avoit été dans sa jeunesse
Par la nature élevé durement ;
Météores de toute espece
Ne l'incommodoient nullement.
Des astres, & des vens la maligne influence
N'affoiblissoit point sa vigueur :
Ses rameaux endurcis bravoient avec constance
Des plus rudes saisons la plus âpre rigueur.
Un Oranger avec délicatesse
Avoit été mollement élevé ;
On le veilloit, on le soignoit sans cesse ;
Avec grand art il étoit cultivé.
On le mettoit tous les ans dans la serre ;
A certain tems il en étoit tiré :

Dès qu'il le demandoit, on le changeoit de terre;
On l'arroſoit, ſitôt qu'il étoit altéré.
Le Dieu des vens ſur eux lâcha la biſe:
Malgré tous les ſecours que le maître apporta,
Notre mignon ne put réſiſter à la criſe:
Le Chêne plus robuſte aiſément ſupporta
Cette fâcheuſe intempérie.
Pour la ſanté trop de précaution,
Trop de ſoin, trop d'attention
Quelquefois nuiſent à la vie:
Ce qu'on fait pour la prolonger
Souvent ne ſert qu'à l'abréger.

FABLE XXX.

Le CIGNE, & le HE'RON.

TOut céde à ma blancheur dont l'éclat doit surprendre ;
Rien n'est égal à ma beauté ;
Disoit un Cigne habitant du Méandre :
Je joins la grace avec la majesté ;
Le plumage que j'ay reçû de la nature
Est plus beau que celui de l'oiseau de Junon ;
Le sien n'est qu'une bigarrure ;
Le mien est noble. Aussi ce n'est pas sans raison
Que Vénus à son char m'attele ;
Par ses accens harmonieux
Ma voix surpasse Philomele.
Amphibie, ainsi que je veux,
Je marche, je vole, je nage.
Un Héron qui sur le rivage
Ecoutoit le Cigne orgueilleux,

Lui dit ; voyons vos pieds ; ils ſont un peu
cagneux :
On fait cas de vos chants, & de votre plu-
mage ;
Vous avez des beautez, je n'en diſconviens
pas :
Mais vous avez auſſi des défauts en partage.
Concluons qu'il n'eſt rien de parfait ici bas.

Fin du ſecond Livre.

FABLES
DE
M. LE BRUN,
LIVRE TROISIE'ME.

FABLE PREMIERE.

L'AIGLE.

A

Monsieur le Comte d'A...

TOI, qui suis pas à pas la raison qui t'éclaire ;
Et qui de courtisan devenu solitaire,
Etablis ton séjour dans nos champs fortunez ;
Loin du trouble & du bruit, revois tes Dieux Pénates

Dés ton enfance abandonnez.
Que tes oreilles délicates
A mes vers daignent se prêter:
Tu peux à loisir méditer
Le sens mystérieux que ma Fable envelope:
Jadis l'ingénieux Esope
De ces sages leçons fit voir l'utilité.
Sur ce ton la morale avec grace s'explique;
Ce badinage allégorique
N'avilit point la vérité.
L'Aigle las, ennuyé de porter le tonnerre
Dont le maître absolu des Cieux
Epouvante & punit les crimes de la terre;
Quitta cet emploi glorieux;
Et préférant à cet honneur suprême
Que briguoit Ganiméde même,
Son repos, & sa liberté;
Il voulut, des grandeurs sagement dégoûté,
Essaier de l'indépendance.
Il prend l'essor, & vient habiter les forêts.
Dans ces paisibles lieux où regne l'innocence,
D'un bonheur sans mélange il goûta les attraits.

Que dans cette retraite il porta peu d'envie,
Aux biens chimériques de ceux
Qui devant la fortune, eſclaves faſtueux,
Fléchiſſent les genoux pendant toute leur vie,
Contens, en apparence, en effet, malheureux!
Là, comme dans un port à l'abri des orages,
Il ne craignoit plus les naufrages
Dont l'immortalité n'exempte pas les Dieux.
Il avoit vû Neptune errant dans la Phrygie;
Apollon obligé de fuir en Theſſalie;
Vulcain précipité des Cieux.
Inſtruit par leur diſgrace, il apprit à contraindre
Ses mouvemens ambitieux;
Et que le plus haut rang n'eſt pas le moins à craindre.

Vous, qui de vieillir prés des Grands
Vous êtes fait une habitude,
Joüiſſez ſur vos derniers ans
Des charmes de la ſolitude.
Deſcendez du rang où le ſort
Vous a fait monter; ſans attendre
Qu'un coup imprévû de la mort

Vous

Vous en faſſe bientôt deſcendre.
Croyez-moi, la fortune & l'amour n'ont qu'un tems ;
A des retours fâcheux leurs faveurs ſont ſujetes:
L'une haït les vieux Courtiſans ;
L'autre fuit les vieilles coquetes.

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE II.

SOCRATE, & XANTIPPE.

SOCRATE, Philosophe estimé dans la Grece
Par sa science & sa sagesse,
Eut pour femme Xantippe : hélas, qu'il en souffrit !
Femme, non, je n'ai pas bien dit,
Je me trompois ; Lecteur, je vous en fais excuse,
Pardonnez-moi, le plus juste s'abuse.
Xantippe étoit un diable en femme travesti,
Pis encor. Que de fois déplorant sa misere,
Du choix que l'hymen lui fit faire
Le Bonhomme s'est repenti !
Elle eût par ses travers, & par son insolence
De tout autre que lui lassé la patience.
A son acariatre humeur
Il n'opposoit avec constance

Que la raiſon, & la douceur.
Comment pouvez-vous vivre avec une mégere
De cet inſupportable, & maudit caractere ?
Lui dit Alcibiade : il faut vous en venger,
Où, s'il ſe peut, la corriger.
De même qu'au bruit de l'enclume,
D'un forgeron le voiſin s'accoûtume,
Ainſi, reprit Socrate, à cet eſprit hargneux
Je ſuis accoûtumé. Mari malencontreux
Je ne connois que trop ſa cervelle incurable ;
J'en recueille au moins quelques fruits :
D'une rare vertu je lui ſuis redevable ;
Elle m'apprend à vivre avec mes ennemis.

FABLE III.

Le combat des COQS.

DEs Coqs au carnage acharnez
S'entre-tüoient comme des forcenez.
Plus d'un guerrier hors de la tête
D'un coup de bec fatal eut les yeux emportez :
Et maints héros à rouge créte
Dans l'éternelle nuit furent précipitez.
On voulut par la paix terminer la querelle,
Ou dumoins modérer leur fureur mutuelle;
Mais ce fut inutilement;
Elle se ranimoit de moment en moment :
Rien ne put appaiser la rage meurtriere
De nos féroces combatans;
De presque tous ses habitans
Bientôt la basse-cour devint le cimetiere.
Tels on vit autrefois dans les champs Phrygiens

Combattre avec ardeur les Grecs & les
Troyens,
Et de leur sang rougir la terre
Aux pieds des murs fameux par Neptune
bâtis.
La ruine des deux partis
Est souvent le fruit de la guerre.

FABLE IV.

La FONTAINE du Plaisir, & la FONTAINE de la Sagesse.

LA volupté, ni la molleſſe
Ne peuvent contenter nos cœurs :
Il n'eſt de ſolides douceurs
Que dans l'amour de la ſageſſe.
Deux jeunes voyageurs de fatigue altérez,
En traverſant un bois trouverent deux Fontaines :
Par le Ciel, dirent-ils, nous ſemmes inſpirez ;
Repoſons-nous, il offre un remede à nos peines.
Pour ſatisfaire leur deſir,
L'un but avec grande allégreſſe
A la Fontaine du Plaiſir,
L'autre à celle de la Sageſſe.
Le premier eut bientôt ruiné ſa ſanté ;
Vicieux, s'entêta de plus d'une chimere :

Vêcut dans le mépris, mourut dans la misére,
Sans être plaint, ni regreté.
Le second, qui pour guide avoit pris la sagesse,
Vainquit ses passions, corrigea ses défauts;
S'attira de chacun l'estime & la tendresse,
Et s'immortalisa par de nobles travaux.
Que d'un panchant fatal notre cœur s'affranchisse;
Si pour lui le plaisir a des charmes flateurs:
La volupté conduit au vice,
Et le vice aux plus grands malheurs.

FABLE V.

Le vieux CHIEN, le VALET, & le MAITRE.

UN Barbet, ancien domestique,
Depuis long-tems vivoit chez un Seigneur:
L'incorruptible serviteur
Méritoit un panégyrique.
Jamais Chien n'avoit eu plus de docilité,
Plus de courage, plus d'adresse,
De zele, de fidélité,
D'affection, & de tendresse.
Tout passe: il devint vieux; l'âge affoiblit ses sens;
Il étoit valétudinaire;
L'animal décrépit avoit passé vingt ans:
Le mérite à la mort ne sçauroit nous soustraire.
Un Valet dit au Maître, il faut noyer ce Chien;
Inutile,

Inutile, incommode, il n'eſt plus bon à rien ;

Deſormais qu'en voulez-vous faire ?
Vous êtes injuſte en ce point,
Dit-le Maître : dans ſa jeuneſſe
Il m'a ſervi ; je ne veux point
L'abandonner dans ſa vieilleſſe.

FABLE VI.

Le SEIGNEUR, & le LION.

PLaideurs, desistez vous de vos prétentions,
Plûtôt que d'essuyer les persécutions
De la chicane, & de ses procédures:
Ses sophismes, ses impostures
Vous ruinent: suivez un utile conseil;
Croyez-moi; c'est gagner que perdre en cas pareil.
Un Seigneur de haut parentage
Qui vouloit d'un de ses vassaux
Iniquement envahir l'héritage,
Produisit plusieurs titres faux:
Il n'en fallut pas davantage;
On plaida. Mais avec succés
Il gagna bientôt son procés.
Un Lion avoit fait un horrible carnage;
On s'en plaignit. Il dit qu'on l'avoit insulté;

Crime de leze-Majeſté,
Qui méritoit l'exemplaire vengeance
Qu'il avoit cru devoir tirer de cette offenſe.
Il en fut cru. Les complaignans
Qui lui ſuſcitoient cette affaire,
Pour avoir osé lui déplaire,
Furent condamnez aux dépens.
Ce double exemple vous regarde;
Petits, à vous prenez bien garde;
Sur le bon droit ſoyez fondez, ou non,
L'injuſtice devient une loi naturelle;
N'ayez avec les Grands ni procés, ni querelle:
Vous avez toûjours tort, ils ont toûjours raiſon.

FABLE VII.

Le RICHE, & le PAUVRE.

UN Riche poſsédoit des tréſors innombrables,
Des châteaux en campagne, en ville de palais;
Habits, meubles, bijoux, chevaux ineſtimables,
Nombreux cortege de valets.
Mais il falloit malgré ſon opulence
Faire ſa cour aux Grands, eſſuyer des procés,
Se contraindre par bienséance,
Songer, veiller à tout; auſſi chargé qu'Atlas
De mille ſoins fâcheux ſoûtenir l'embarras.
Il vouloit devenir gouverneur de Province;
Il briguoit pour ſon fils des emplois importans;
Eſpéroit marier ſa fille avec un Prince:
Ses vœux quoique remplis n'étoient jamais contens.
Auprés de lui vivoit un Pâtre en ſa cabane,
Sans ſuperflu, mais ſans beſoin,

Sans biens, mais sans soucis, sans éclat, mais
sans soin ;

A l'abri des fureurs de l'avide chicane.
Il voyoit son superbe & fastueux voisin
A travers les écueils d'une inquiete vie
Aux honneurs les plus grands se fraïer un
chemin ;
Mais il le voyoit sans envie.
Son troupeau faisoit tout son bien ;
Rien ne l'inquiétoit, il ne souhaitoit rien.
D'une frugale nourriture
Son appétit se contentoit :
Et sobre en toute chose, il ne se permettoit
Que ce que la raison permet à la nature.
Venons à la moralité.
Quel sort choisir ? en voilà deux especes :
Le choix à mon avis est sans difficulté.
Le repos, & la liberté
Sont préférables aux richesses.

FABLE VIII.

Le TEMPLE de la GLOIRE.

AU ſommet d'un roc eſcarpé
Eſt un Temple conſtruit par les mains de la Gloire :
C'eſt là que d'un mortel à lui plaire occupé
Elle conſacre la mémoire.
La Déeſſe en ce lieu voiſin du Firmament,
Tandis que nous vivons, nous admet rarement.
D'un mérite au-deſſus du profane vulgaire
Qui veut y parvenir doit être revêtu ;
Il n'eſt permis qu'à la vertu
D'en pénétrer le Sanctuaire.
Le chemin en eſt long, pénible, rebutant ;
Et l'accés en eſt difficile :
Pour franchir tout obſtacle, avec un cœur conſtant
Il faut joindre un eſprit docile.

Ici, l'on peut voir maint guerrier
Couvert de plus d'une bleſſure,
La tête ceinte de laurier,
Faire tous ſes efforts pour tenter l'avanture.
Là, maint Poëte infatué
De ſes écrits, & de ſa veine,
Par la miſere extenüé
Gravir dans la foule avec peine,
Et tâcher d'arriver au séjour ſouhaité
Où l'on reçoit le prix de l'immortalité.
Pour un qu'on voit, quoiqu'il en coûte,
Mettre cette entrepriſe à fin,
Mille s'égarent ſur la route;
Mille autres reſtent en chemin.
A leurs prétentions trop d'obſtacles s'oppoſent:
Peu ſçavent parvenir au but qu'ils ſe propoſent.

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE IX.

La MOUCHE, & L'ARAIGNE'E.

Avec un travail assidu,
Avec une grande industrie
Une Araignée avoit tendu
Ses filets dans une écurie.
Une Mouche survint, qui ne les voyant pas
Voltigeoit à l'entour, & prenoit ses ébats.
Bonjour, venez me voir, lui dit la Filandiere;
J'ai de sucre & de miel ample provision;
Profitez de l'occasion;
Je vous régalerai, nous ferons chere entiere.
La Mouche trop crédule approche; mais, hélas,
Aussitôt la pauvrete est prise dans le las.
Elle fait mille efforts pour se tirer d'affaire:
Plus d'espoir, plus de liberté;
Il faut mourir: l'insecte sanguinaire
Se jette sur la Mouche avec avidité.

Quel mal vous ai-je fait ? lui dit l'infortunée ;
Pour quel crime inconnu ſuis-je donc condamnée
A ſouffrir les rigueurs de votre cruauté ,
Lorſque je crois chez vous trouver un sûr aſile?
Il eſt vrai que jamais tu ne m'as fait de mal ,
Répond le venimeux & perfide animal ;
Mais ta mort me peut être utile ;
Je m'embarraſſe peu qu'elle ſoit juſte , ou non :
Lorſque je t'arrache la vie ,
C'eſt à mon interêt que je te ſacrifie ;
Et ce n'eſt point à la raiſon.
Quand les méchans vous font des offres de ſervice ,
Précautionnez-vous contre leur artifice ;
Qui leur ajoûte foi tôt ou tard s'en repent ;
Leur langue eſt maligne & traîtreſſe :
Souvent quand on vous flate, & quand on vous careſſe ,
C'eſt un piége adroit qu'on vous tend.

FABLE X.

Le PAPILLON, & le LIS.

UN Papillon jeune & volage
S'ébaudiſſoit dans un jardin :
Il apperçut un Lis à qui d'un ton badin
Il tint à peu prés ce langage.
Que je te plains, malheureux Lis !
Tandis que pour l'éclat d'une roſe nouvelle
Tu languis conſtamment, tu séches, tu pâlis,
Moi je vole de belle en belle.
Lorſque je trouve une cruelle ;
Rival des folâtres Zéphirs
Auſſitôt je m'éloigne d'elle ;
Et je porte ailleurs mes ſoûpirs.
J'aime la blonde, & la brunete,
Mais plus encor le changement ;
Je careſſe indifféremment
La Jonquille, & la Violete.
L'Amour ſans géner mes déſirs

M'offre les plus légeres chaines ;
Il me fait goûter ſes plaiſirs,
Sans me faire ſentir ſes peines.
Si tû connoiſſois le bonheur
Qu'on éprouve dans l'inconſtance ;
Tu le préférerois à l'immortel honneur
D'orner l'écuſſon de la France.
Le Lis le regardant comme un blaſphémateur ;
Voilà, dit-il, parler en petit maître :
Tu ne fus jamais plus aimé qu'amant, crois-moi ;
Et tu ne le peux jamais être
Que d'une écervellée auſſi folle que toi.
Les Papillons ſont les modéles
Qu'aujourd'huy ſuivent les amans ;
S'il en eſt encor de fidelles,
Ce n'eſt plus que dans les Romans.

FABLE XI.

La STATUE.

UNe beauté, quoique ſtupide,
En tyran quelquefois de notre ſort décide.
La Fable que je vais tracer
Pourra prouver le point que je viens d'avancer.
Une ſtatuë étoit ſi belle
Qu'on ne pouvoit la voir ſans en être enchanté :
Ce chef-d'œuvre de l'art à Samos inventé,
Fut l'ouvrage de Praxitele.
Son viſage étoit doux, riant, & gracieux ;
Il avoit dans ſon caractere
L'auguſte majeſté de la Reine des Cieux,
Et les tendres regards de celle de Cithere.
Par une vive émotion
Qui des ſens paſſoit juſqu'à l'ame,
Son aſpect aux mortels communiquoit la flâme
De l'inſenſé Pigmalion.

Mille amans empreſſez brûloient pour cette
Idole :
Celui-ci follement jaloux & généreux
Sacrifioit à l'objet de ſes vœux
Les riches tréſors du Pactole :
Victime d'un penchant fatal
Celui-là conſumé d'une langueur mortelle,
Pour n'être pas témoin du bonheur d'un rival,
Expiroit aux pieds de la belle :
Flatez du vain eſpoir d'obtenir ſes faveurs,
L'un ornoit ſes Autels de guirlandes de fleurs ;
L'autre ſe ruinoit pour elle :
Diane dans Epheſe eut moins d'adorateurs.
Or, j'infere de cette Fable,
Qu'en nos cœurs la beauté verſe un mortel
poiſon ;
Que c'eſt un piége redoutable
Que l'Amour tend à la Raiſon.

FABLE XII.

Les DE'FAUTS palliez.

LE chat gourmand vouloit que l'on prît pour adreſſe,
Son humeur friponne, & traîtreſſe:
L'Aſne ſon cœur poltron, & ſa ſtupidité,
Pour prudence & ſimplicité:
Le Geai ſon importun ramage,
Pour un chant naturel, & ſans art affecté;
Le Corbeau ſon triſte plumage,
Pour modeſtie, & gravité;
Le Taureau ſa ruſticité,
Pour un bon & franc caractere:
Le Singe ſa difformité,
Pour traits peu réguliers qu'il tenoit de ſon pere;
Le Pourceau ſa malpropreté,
Pour mépris du luxe qu'on blâme:
Le Liévre pour agilité,

Sa fuite au moindre bruit, & sa timidité ;
Et le Paon son orgueil, pour une grandeur
d'ame.

On m'appelle animal des autres destructeur ;
S'écrioit le Lion ; ô Ciel, quelle injustice !
Avec la tyrannie on confond la valeur.
La Fourmi se plaignoit qu'on taxoit d'avarice
Sa prévoyance & son labeur.

On me nomme cruel : contre cette invective
En faux, disoit le Loup, il faut que je m'in-
scrive ;
Peut-on, sans les connoître, ainsi juger des
gens ?
Il est vrai qu'aux Moutons je fais sentir mes
dents ;
Mais *item* il faut que je vive ;
Les petits sont faits pour les grands.
Le Renard ajoûtoit, si je me sers de ruses,
J'exerce mes talens, & j'instruis les Corbeaux.
Nous trouvons à tous nos défauts
Des prétextes, ou des excuses.

FABLE XIII.

EUROPE, & le TAUREAU.

Avec sa cour Europe jeune & belle
Se promenoit sur le bord de la mer :
Un Taureau vint, s'approcha d'elle ;
Ce Taureau, c'étoit Jupiter.
Sans rien redouter, la Princesse
L'orne de fleurs, le flate, le caresse,
Monte dessus. Chargé d'un poids si précieux
A travers d'humides montagnes
Il fuit, enleve Europe aux yeux
De ses gémissantes compagnes.
L'impitoyable ravisseur
Brave leurs cris dont retentit la plage :
Agénor est sans fille, & Cadmus est sans sœur :
L'Infante déja loin de ce fatal rivage
Regrete

Regrete envain ſa liberté.

Sous une perfide apparence
Les paſſions trompent de l'innocence
La crédule ſimplicité.

FABLE XIV.

Le LION, & L'HOMME.

UN Lion qui cédoit à l'injure des ans,
Voulut avant sa mort instruire ses enfans.
J'ay vieilli sur le trône, & mon expérience
Peut vous enseigner la science
De vous y maintenir vous & vos descendans;
Leur dit-il; écoûtez un langage sincere;
Mes travaux & mon âge affoiblissent mes sens;
Il est tems ou jamais que je vous parle en pere.
Vous êtes Rois des animaux,
A vous il n'en est point d'égaux;
Ne vous prévalez pas de votre indépendance;
Dépoüillez la férocité;
N'accablez point sous votre autorité
La foiblesse, ni l'innocence:
Pacifiques, ou conquérans,
Regnez toûjours en Rois, & jamais en Tyrans.
Il est un animal qui pour vous est à craindre

Quoique moins fort que vous. Je vais vous le
dépeindre.
Son front eſt tourné vers les Cieux;
Il marche ſur deux pieds, il eſt grand, il eſt
ſage,
Et n'a pas moins que nous d'adreſſe & de cou-
rage.
Une mâle nobleſſe éclate dans ſes yeux:
Il a, dit-on, la ſcience en partage.
La gloire a pour lui des appas;
A ſon courroux ne vous expoſez pas.
De nous bien différent il parle un doux lan-
gage.
Quand vous le verrez, ſon aſpect,
Vous imprimera du reſpect.
Il nous diſpute l'avantage
D'être les Rois des animaux;
C'eſt le plus fier de nos rivaux,
Et le plus politique: enfin je vous le nomme,
Mes enfans, évitez ſon approche, c'eſt *l'Homme*.
N'ayez jamais à faire à lui;
Et profitez du conſeil ſalutaire

Que vous recevez aujourd'hui.
L'aîné de ces Lions imprudent, téméraire
Sort de son antre, court les bois.
Tout tremble devant lui, tout reconnoît ses loix.
Ebloüi des honneurs qu'on s'empresse à lui rendre,
Persuadé que rien n'ose lui resister,
Qu'il peut & doit tout entreprendre,
Il veut contraindre encor l'homme à le respecter.
Il quitte la foreſt aussitôt : mais à peine
A-t-il fait un tour dans la plaine ;
Qu'avec un front audacieux
Un Chasseur bien armé se présente à ses yeux.
Qui va là ? dit alors le Lion en colere :
L'homme ; lui répond le Chasseur ;
Et moi je suis Lion, reprit-il : si ton cœur
Est si grand que m'a dit mon pere ;
Battons-nous ; & voyons qui sera le vainqueur.
J'y consens ; répond l'Homme, en le couchant en joüe,

Et lui tirant un coup dans la cuisse : voilà
Le Lion renversé ; c'en est assez, hola,
S'écria-t-il ; j'ai tort, & je l'avoüe,
D'avoir négligé des avis
Que je voudrois avoir suivis.
Quand il attaque en téméraire
Souvent par un foible adversaire
Le plus courageux est battu ;
Et l'on sçait par expérience
Que la valeur sans la prudence
N'est qu'une brutale vertu.

FABLE XV.

ALEXANDRE, & DIOGE'NE.

DIOGE'NE à Corinthe entretint Alexandre.
Le Roy fut si charmé de ce qu'il entendit ;
Que pour récompense, il lui dit ;
Biens, dignitez, de moi vous pouvez tout attendre ;
Demandez, je promets de vous tout accorder ;
Les effets suivront mes promesses.
Le Cinique, ennemi des grandeurs, des richesses,
Au lieu de lui rien demander,
Lui fit cette réponse admirable, & naïve :
Grand Prince, votre ombre me prive
Du Soleil, & de ses rayons ;
Daignez souffrir que j'en profite ;
Détournez-vous un peu, de grace ; & je vous quite

De vos faveurs & de vos dons.
Le héros admirant alors le Philoſophe,
Lui fit cette honorable, & flateuſe apoſtrophe.
De vous je fais un ſi grand cas,
Sçavant diſciple d'Antiſténe ;
Que ſi je n'étois point Alexandre, ici bas
Je voudrois être Diogéne.
Le Sage eſt au deſſus des préſens, des emplois ;
La vertu ſuffit ſeule au bonheur de ſa vie :
Son ſort doit autant faire envie
Que celui du plus grand des Rois.

FABLE XVI.

La FOIRE.

DAns une Foire, au fond d'une vaſte boutique,
On montroit un ouvrage excellent, merveilleux,
Ouvrage d'un génie expert en mécanique,
Rare, & digne de plaire aux yeux
Des ſçavans, & des curieux:
Prés de là, Brioché débitant des ſornetes,
Vantoit à des Badauts ſon art, & ſes talens;
Faiſoit voir les Marionetes:
L'autre ſpectacle eſt ſans chalans;
La foule eſt chez Polichinelle.
Tel eſt le goût pervers des hommes d'aujourd hui;
Les ſciences, les arts leur cauſent de l'ennui;
Ils aiment mieux la bagatelle.

FABLE

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE XVII.

La PLUME, & le PAPIER.

LE Papier disoit à la Plume;
Vous êtes libertine; & c'est votre coûtume
De griffonner sur moi souvent de sots écrits;
Et de me chamarrer de mille impertinences.
Ma bonté souffre tout. Messieurs les beaux esprits
Par leurs poëtiques licences,
De leurs talens, & de mes complaisances
Font d'intolérables abus:
C'en est assez, je ne veux plus
Me prêter aux transports de leurs extravagances.
Ne crains rien, dit la Plume; ami, leurs imprudences
Ne te regardent pas; doit-on s'en prendre à toi?

Tranquile la-dessus, crois-moi,
N'entreprens point d'abolir un usage
Des plus suivis, & des plus anciens :
A l'art ingénieux que les Phéniciens
Ont transmis jusques à notre âge
Laisse-moi m'exercer ; je médite un projet
Dont l'idée est sûre de plaire ;
C'est le plus gracieux sujet :
Pour l'éxecution je ne sçaurois rien faire,
Sans ton secours. La Plume l'en pressa ;
Il se laissa gagner : la Plume s'éxerça,
Et soüilla du Papier la candeur naturelle.
L'ancre devint un noir poison
Dont la contagion mortelle
Infectoit la pudeur, & blessoit la rai on :
Ceue production monstrueuse & nouvelle
Fut regardée avec horreur ;
Le feu seul en pouvoit expier la noirceur ;
Ils furent condamnez à ce honteux supplice :
On fit punir également
L'auteur du crime, & le complice.
Le Papier voulut vainement

Appeller de ce jugement :
Tu t'és des dieux vengeurs attiré la colere,
Subis un arreſt juſte autant que rigoureux,
Dit le Juge : aux méchans prêter ſon miniſtere,
C'eſt mériter de périr avec eux.

FABLE XVIII.

Le RUISSEAU.

UN ſuperbe & petit Ruiſſeau
Formoit de grands projets : je deviendrai riviere ;
J'aurai des ponts ; je porterai batteau ;
Je groſſirai la mer du tribut de mon eau ;
Ainſi je finirai noblement ma carriere.
Pendant l'exceſſive chaleur
D'une brûlante canicule
Il devint ſec : ſon orgueil ridicule
Echoüa contre ce malheur.
Des grandeurs, & des biens ne ſoions point avides ;
Nous ſerions par le ſort confondus & trahis :
Jamais l'ambition ne voit ſes vœux remplis ;
C'eſt le tonneau des Danaïdes.

FABLE XIX.

Le TIGRE.

UN Tigre cruel, scélérat,
Avoit fait dans les champs un horrible dégat.
Toûjours de la justice il craignoit la poursuite;
Sans cesse il croyoit voir le Prévôt à sa suite.
Aujourd'hui pris, je périrai demain
Sans espoir de pardon; disoit-il en lui-même;
Mon trépas n'est que trop certain;
Ma crainte est juste autant que mon trouble est extrême:
Je ne puis échaper au céleste courroux,
J'en ai trop fait; il faut qu'on me punisse:
Des plus grands châtimens j'ai mérité les coups;
Et déja mes remords commencent mon supplice.

Je ne joüis d'aucun repos ;
Némesis agite ma vie :
Il vaut autant qu'elle me soit ravie ;
L'inquiétude est le comble des maux.
Les scélérats ont l'ame tourmentée
Par le remords des crimes qu'ils ont faits :
C'est le premier vengeur qui punit les forfaits ;
C'est le Vautour de Prometée.

FABLE XX.

Le CHAT libertin, & la CHATTE vengée.

CErtain Matou d'humeur galante,
Aimoit une Chatte charmante,
Qui de tout autre auroit fixé les vœux.
D'une Chatte voisine il devint amoureux :
Elle étoit blonde, jeune, belle ;
On en disoit beaucoup de bien ;
De plus, on la croioit pucelle ;
L'étoit-elle ? je n'en sçai rien.
Le volage languit, soûpire ;
Et las de soûpirer découvre son martyre.
Minette, c'est le nom de l'objet de ses vœux,
Desapprouve ses nouveaux feux.
Elle s'en plaint à sa voisine,
Qui lui dit ; est-ce à tort que mon cœur est jaloux ?
Contrains toi, fais lui bonne mine,

Et donne lui ce soir un rendez-vous ;
Je veux lui reprocher son humeur libertine :
Dans la cave où je l'attendrai,
A ta place je me rendrai.
Ce qui fut dit, fut fait : notre galant s'apprête
A goûter sans témoins les raviſſans plaiſirs
Que lui promet sa nouvelle conquête :
Déja l'impatience irrite ses désirs.
Rien ne peut trop hâter le bonheur qu'il espere ;
Chaque moment qui le differe
Est un siecle au lieu d'un moment ;
Que le tems qui s'enfuit d'une aîle si légere,
Lui parut couler lentement !
L'heure du rendez-vous sonne enfin : l'infidelle
Avec exactitude, avec empressement
Vole, arrive où l'amour l'appelle,
Et semble le flater du sort le plus charmant.
Dans la vive ardeur qui le presse
Le traître croit tenir sa derniere maîtresse :
La nuit tous Chats sont gris. Il vante ses appas,
Et de la caresser il ne se lasse pas :

La seule illusion satisfait sa tendresse.
Le jour paroît ; son erreur cesse.
De quel étonnement ses sens sont-ils frappez !
Honteux, confus, lui-même il blâme sa foiblesse.
Souvent les trompeurs sont trompez,
Bigames, c'est à vous que cet avis s'adresse.

FABLE XXI.

Les deux TAUREAUX.

DEux Taureaux laboureurs couchez dans une étable,
S'entretenoient de leur condition.
L'un ruminant sur leur sort misérable,
Faisoit cette réfléxion.
Nous nous donnons beaucoup de peine,
Hé pourquoi ? pour un maître ingrat
Qui nous maltraite, qui nous bat ;
Et mange le profit d'un travail qui nous gêne.
C'en est fait ; ne travaillons plus ;
Secouons le joug. La justice
Veut que du moins chacun joüisse
Du prix de ses travaux ; autrement, c'est abus.
Encor pour notre récompense
Si la blonde Cérés nous faisoit quelque bien ;
Je me consolerois, je prendrois patience ;

Le maître a tout ; nous n avons rien.
Pour servir, le Ciel nous fit naître ;
Dit l autre plus judicieux :
Tenons-nous-en à notre maître ;
Avec un autre, hélas, nous ne serions pas mieux.
Notre peine n'eſt point tout à fait inutile :
Si nous ceſſon notre labeur,
Le champ mal cultivé va devenir ſtérile ;
Le maître & nous bientôt nous mourrons de langueur.
Suivons l'arreſt du ſort ; prens courage, confrere ;
Quoiqu'il doive être long achevons notre bail :
Il vaut encore mieux vivre dans le travail,
Que de mourir dans la miſere.
De nos travaux nous goûtons peu le fruit ;
La joüiſſance eſt courte : O malheur ſans remede,
Bientôt le trépas la finit,
Et même ſouvent la précéde.

FABLE XXII.

La ROSE, & L'ARBRISSEAU.

REtranchons de nos jours tout le tems qui se passe
En maladie, en sommeil, en chagrin;
Nous trouverons qu'un court espace
A peu d'instans borne notre destin.
Chez *Alcinoüs* une Rose
Au plus beau des Printems nouvellement écloſe,
D'un éclat vif & sans pareil
Brilloit aux rayons du Soleil.
Un Arbrisseau lui dit; ne soiez point si fiere;
Vous êtes aujourd'hui l'honneur de ce jardin:
Vos attraits sont charmans, mais ils ne durent guere;
Et demain au plûtard nous en verrons la fin.
Ephémere vermeille, à peine êtes vous née,
Que la mort vous détruit: ces fragiles appas

Dont vous êtes si bien ornée
Ne vous en garentiront pas.
Il dit. Phœbus se couche : & la Rose fanée
A déja subi le trépas.
Ainsi la beauté passagere
Que le moindre accident flétrit,
Que bientôt la vieillesse altere,
En peu de tems brille, & périt.

FABLE XXIII.

Le BERGER, & la TOURTERELLE.

LISANDRE conduisoit son troupeau dans un bois ;
Quand d'une Tourterelle il entendit la voix.
Touché de ce ton lamentable,
Il cherche ; & voit l'oiseau perché sur un Cyprés,
Où son chagrin inconsolable
Par de fréquens soûpirs exprimoit ses regrets
Que fais-tu là, plaintive & tendre Tourterelle ?
On ne lui répond rien : une seconde fois
Le Berger curieux l'interroge, & l'appelle ;
Hélas, tu l'entens, tu le vois,
Je pleure, lui répondit elle ;
J'ai perdu de mon sort le compagnon fidelle
J'aimois, je m'étois fait aimer ;
Le trépas seul pourra calmer

Ma douleur profonde & mortelle.
Que ſa perte me fait ſouffrir !
Je céde, je ſuccombe à ma triſteſſe extrême ;
Quand on a perdu ce qu'on aime,
On ne doit ſonger qu'à mourir.
L'objet de mon amour touche au ſombre rivage ;
Par mes gémiſſemens, par un duëil peu commun
Je veux juſqu'au tombeau déplorer mon veuvage,
Et fuir de tout mortel le commerce importun.
Echos, ſeuls confidens de mes peines cruelles,
Deſert, qui chaque jour voiez couler mes pleurs,
Vous ne me verrez point par des ardeurs nouvelles
Me conſoler de mes malheurs.
Le Berger lui replique ; aimable Tourterelle,
Vos ſentimens ſont des leçons

Qu'en ce siecle pervers on traite de chansons ;

Votre constance est éternelle :

Que parmi nous la Parque ait terminé le sort

Ou d'un ami sincere, ou d'un époux fidelle ;

Deux ou trois jours passez font oublier sa mort.

FABLE XXIV.

Le TONNEAU vuide, & le TONNEAU plein.

DEux Tonneaux, l'un plein, l'autre vuide,
Etoient dans un même caveau.
Le premier renfermoit d'excellent vin nouveau;
Le second étoit sec, aride:
Il exhaloit encor ce précieux fumet
Qui dilate le cœur d'un délicat gourmet;
Mais il n'avoit plus que la lie,
Reste d'une liqueur égale à l'Ambroisie.
Touchoit-on le vuide? aussi tôt
Il faisoit tant de bruit, & répondoit si haut,
Qu'il étourdissoit: au contraire
Le plein résonnoit peu, quoique plus sûr de plaire.

D'un homme qui n'a que du vent
La futaille vuide eſt l'image:
Tête creuſe & folle, ſouvent
Fait plus de bruit que la plus ſage.

FABLE XXV.

La LUNE, L'ASTROLOGUE, & le CHIEN.

L'Astre qui mesure les nuits...
La Lune, pour parler sans emphase, étoit pleine.
Un Chien voiant ce Phénomene,
Abboyoit, faisoit de grands cris.
Curieux, inquiet, agité, sans se taire,
Il la regardoit fixement :
Il eût, pour dévorer sa face orbiculaire,
Voulu pouvoir sauter jusques au firmament.
Son maître qui sçavoit à fond l'Astronomie,
Lui dit ; modére tes transports :
Quel caprice ! quelle folie !
Tu fais d'inutiles efforts.
Entre nous & ce globe est un espace immense :
Loin de suivre en aveugle une erreur qui l'offense,

Admire ſon activité,
Son éclat, & ſa majeſté :
Du haut des cieux il brave l'impuiſſance
De ton ridicule courroux.
Cette Fable en deux mots nous montre
Que vainement nous crions contre
Ceux qui ſont au deſſus de nous.

FABLE XXVI.

Le VALET devenu MAITRE.

Jasmin depuis long-tems sorti de son village,
S'enrichit ; mais Dieu sçait comment ;
Pour moi je n'en sçai rien. D'un bel appartement
Il se pourvût ; prit équipage,
Bon cuisinier ; quel changement !
Le voilà maître, & fameux personnage.
Bague au doigt, galons sur l'habit,
Il se carroit : ainsi la fortune se joüe ;
Dans ses projets un Faquin réussit,
Tandis que dans les siens un honnête homme échoüe.
De tout loüons le Ciel ; il sçait bien ce qu'il fait :

Gareau cité par *la Fontaine*,
En est une preuve certaine :
Revenons à notre sujet.
Jasmin avoit encor ses anciennes manieres,
Jean retourni, *Pierre parta*,
J'allions, *j'étions*... & cœtera ;
De ses habitudes premieres
On se défait malaisément.
Un beau jour qu'il devoit sortir pour une affaire
Où l'appelloit son commerce usuraire,
Il descend l'escalier, s'avance brusquement ;
De son carrosse on ouvre la portiere ;
Qu'arriva-t-il en cette occasion ?
Au lieu d'entrer dedans, *Jasmin* monte derriere,
Sans y faire réfléxion.
Un spectateur malin publia l'avanture.
De l'habitude c'est l'effet :
On ne peut vaincre la nature ;
Chacun se peint dans ce qu'il fait.

FABLE XXVII.

Le ROSSIGNOL, & le JOUEUR de Flûte.

LE Printems couronné de fleurs & de verdure
Ranimoit toute la nature.
Certain Joüeur de Flûte excelloit en son art ;
Il en tiroit un son si gracieux, si tendre,
Que les Bergers de toute part
Avec empressement accouroient pour l'entendre.
Sans hésiter, on eût dit que c'étoit
Philbert, *Descoteaux*, où *la Barre* :
De tels musiciens que le talent est rare !
Un Rossignol qui l'écoutoit,
De ce mérite fut jaloux ;
Voulut en faire autant : il s'applique, étudie,
Imite du Flûteur les accens les plus doux.
Il l'égale déja, bientôt il le surpasse ;

Jamais chants n'eurent plus de grace ;
Il charme l'oreille & le cœur.
A force de chanter il s'épuise, il succombe ;
Aux pieds de son rival en triomphant il tombe.
Quelquefois la victoire est fatale au vainqueur.

FABLE

FABLE XXVIII.

L'YVROGNE, & la BOUTEILLE.

UN Médecin prédit à l'yvrogne Grégoire,
Que s'il ne s'abſtenoit du vin,
De ſes jours abrégez il hâteroit la fin:
Il réſolut de n'en plus boire.
Depuis un mois ou deux notre *Abſtême* nouveau
Même dans ſes repas ne buvoit que de l'eau.
Il revit par hazard la beauté ſans pareille
Dont il étoit encore épris éperdument;
Cette beauté, c'eſt ſa Bouteille;
Qui ſans aigreur, & tendrement
Se plaignit de cet infidelle;
Fit briller à ſes yeux mille attraits raviſſans
Capables d'enchanter les ſens,
Et de fléchir le cœur le plus rebelle.

Grégoire fut touché de ce qu'il entendit :
Il ne put réſiſter aux charmes de la belle,
S'unit plus fortement que jamais avec elle,
En l'embraſſant ; changea de deſſein ; & lui dit ;
Bouteille, quoiqu'il en puiſſe être,
Vous me verrez ſans ceſſe adorer vos appas :
Mon infidélité m'a trop bien fait connoître
Que le plus grand des maux c'eſt de ne boire pas.
Oüi, pour vous mon amour extrême
Me fera braver le tombeau ;
Si j'en perds le jour, il eſt beau
De s'immoler à ce qu'on aime.
L'eſprit content, le cœur rempli
De ces ſentimens héroïques,
Il ſe livra ſans crainte à ſes fureurs bacchiques ;
L'oracle prononcé fut bientôt accompli.

Il secoüa le joug de l'abstinence,
Et perit témérairement
Victime de l'intempérance.
Un Buveur vieillit rarement.

FABLE XXIX.

L'ENCLUME, & le MARTEAU.

L'Enclume disoit au Marteau,
En se plaignant ; quelle est votre rudesse !
Vous me battez, vous me frapez sans cesse ;
Quel mal vous ai-je fait ? épargnez-moi, tout beau.
Finissez, ou du moins, barbare que vous êtes,
Adoucissez vos coups ; hélas, vous m'excédez :
Nos voisins sont incommodez
Du bruit importun que vous faites.
Si je vous bats, c'est sans courroux,
Dit le Marteau : soiez tranquile ;
Je veux bien suspendre mes coups.
A sa priere il se rendit facile.
L'enclume devint inutile,

Pareſſeuſe, dès qu'eut ceſsé
De l'agiſſant Marteau l'ordinaire exercice ;
D'elle on n'eût tiré nul ſervice:
S'il n'eût bientôt recommencé.
Il eſt des gens d'un certain caractere
Qu'il faut traiter toûjours avec rigueur :
Envers eux uſez de douceur,
Vous n'en pouvez jamais rien faire.

FABLE XXX.

JUPITER, & L'HOMME.

JUPITER, pour montrer sa bonté, sa puissance,
A l'homme donna la naissance:
Par mille biens il prévint tous ses vœux;
Lui promit qu'il seroit parfaitement heureux,
Pourvû qu'il lui fît voir par son obéissance
Quelle étoit sa reconnoissance,
Et qu'à ses loix il se soumît:
Bien plus, Jupiter lui permit
D'en préscrire lui-même à toute la nature.
Bientôt l'homme rebelle à son devoir manqua;
Bientôt cette orgueilleuse & foible créature
Se méconnut, prévariqua.
Que tu deviens à plaindre en devenant coupable,
Dit Jupiter à cet ingrat:
Tu devois être heureux, tu seras misérable;

C'eſt le prix de ton attentat.
Mon amour fait place à ma haine ;
Gémis, & deſormais éprouve mille maux :
De ta préſomption porte la juſte peine ;
Mon courroux te condamne à d'éternels travaux.
Subis un arreſt légitime ;
Mortel, en appelleras-tu ?
Le travail eſt l'enfant du crime,
Et le pere de la vertu.

Fin du troiſiéme Livre.

FABLES DE M. LE BRUN, LIVRE QUATRIE'ME.

FABLE PREMIERE.

Les deux LIONS en guerre.

A

Madame la Marquise de M...

SI ma Muse vous offre & vous engage à lire
Les Fables que mon cœur vous consacre en ce jour,
Beauté digne d'estime encor plus que d'amour,

C'eſt pour vous amuſer, & non pour vous inſtruire.
Vous n'avez pas beſoin de ces leçons:
Dans la plus brillante jeuneſſe,
Vous cultivez votre ame; & l'auſtere ſageſſe
Vous compte avec plaiſir parmi ſes nourriçons.
La nature vous a fait naître
Avec de rares qualitez:
Vos talens font aſſez connoître
L'illuſtre ſang dont vous ſortez.
Aux loix de la raiſon attentif & fidelle
Votre cœur par le vice eſt envain combatu:
Libre des préjugez d'un ſiecle corrompu,
Vous ſçavez qu'il vaut mieux être ſage que belle;
Et que les vrais appas ſont ceux de la vertu.

Deux Lions ſe faiſoient une guerre ſanglante.
Ils avoient fait l'épreuve en différens combats
Des tragiques horreurs que la diſcorde enfante:
Le meurtre & le carnage accompagnoient leurs pas.

L'ambition jalouſe entretenoit leur haine:
Ils voioient la Parque inhumaine
Moiſſonner chaque jour leurs chefs, & leurs
ſoldats;
Et la flâme & le fer ravager leurs états.
De tant de maux bientôt ils ſe laſſe-
rent.
On nomma des Ambaſſadeurs:
De part & d'autre ils députerent
Pour propoſer la paix, & finir ces malheurs.
Une treve d'abord entre eux fut réſolüe:
On choiſit le lieu du Congrés;
On y régla leurs interêts:
Ils ſe virent d'accord, & la paix fut concluë.
En un an, de deux puiſſans Rois
Les querelles ſouvent ont été terminées:
Un procès entre deux Bourgeois
A ſouvent duré dix années.

FABLE II.

Le VIEILLARD ignorant.

UN vieillard dont l'esprit n'étoit point cultivé,
Sans maîtres depuis son enfance,
Avoit à la campagne été dans l'ignorance
Par un pere avare élévé.
Travaillez, faites-vous instruire;
Lui disoit-on; il faut étudier, & lire;
Et ne point négliger les avis des sçavans.
J'ai déja dumoins soixante ans;
Repliqua le Vieillard; j'irois contre l'usage:
Il seroit beau d'être instruit à mon âge;
J'en rougirois; il n'est plus tems.
Les leçons que je pourrois prendre
Ne conviennent qu'aux jeunes gens.
Il est, lui répondit un homme de bon sens,
Plus honteux d'ignorer, qu'il n'est honteux d'apprendre.

FABLE III.

Les deux CHIENS.

DEux Chiens avoient différent caractere.
L'un étoit doux & courageux ;
L'autre étoit querelleur, hargneux,
Et presque toûjours en colere :
Quoique vivant ensemble, ils ne s'accordoient guere.
Le mutin se faisoit partout des ennemis ;
Sans coup de dent, ou sans estafilade
Ne rentroit jamais au logis.
Il eut une querelle avec son camarade,
Lui parla d'un ton plein d'aigreur ;
Lui fit même quelque menace :
L'autre, las de souffrir sa pétulante audace,
Sur lui se jette avec fureur ;

(Le plus modéré perd à la fin patience)
Et pour punir ſon inſolence
Terraſſe, étrangle l'aggreſſeur.
Ainſi preſque toûjours périt un querelleur.

FABLE IV.

Le ROY, & le COURTISAN.

UN Courtisan trop peu dissimulé,
Avoit imprudemment parlé,
Et dit que le Prince son maître
Egaroit quelquefois sa raison dans le vin.
Le Roy le sçut, l'invita d'être
Avec son fils d'un somptueux festin.
Il s'y trouva: la troupe fut choisie,
Et le repas bien apprêté:
On y prodigua l'Ambrosie;
Le Gourmet le plus fin en parut enchanté.
Le Prince en but beaucoup. Comme il sortoit de table,
Au fils du Courtisan son bras avec vigueur
Lance une fleche inévitable;
L'atteint; & lui perce le cœur.
Alors s'applaudissant sur sa fatale adresse;
Il dit au pere; ami, ce coup n'est-il pas beau?

Si les vapeurs du vin me troubloient le cerveau ;
Je ne tirerois pas avec tant de juſteſſe.
Chacun à ce ſpectacle eſt ſaiſi de douleur ;
Le fils expirant tombe entre les bras du pere.
Ce n'eſt point un défaut que d'être trop ſincere ;
Mais quelquefois c'eſt un malheur.

FABLE V.

Le Roy des ABEILLES, & la FOURMI.

LA République des Abeilles
Fait admirer tant de merveilles,
Que des peuples les plus ſenſez
Les états ſont moins policez.
Or celui ci, quoique démocratique,
Eſt gouverné par un Roy pacifique,
Qu'aiment tous ſes ſujets, & dont ils ſont aimez.
Une Fourmi lui dit: vos peuples ſont armez
Dès le moment de leur naiſſance:
Pour marque de votre puiſſance
Pourquoi n'étes-vous pas comme eux,

Vous,

Vous, où l'on voit briller la grandeur souveraine ?

C'eſt, dit-il, que les Rois, à l'exemple des dieux,

Ne doivent punir qu'avec peine.

++++++++++++++++++++++++++

FABLE VI.

L'AMATEUR du jardinage, & son AMI.

UN Bourgeois qui sur ses vieux ans
Avoit à sa maison des champs,
Pour y vivre en repos, transporté son ménage,
Aimoit beaucoup le jardinage,
Dont il goûtoit les plaisirs innocens.
Tailler, tondre, grefer, étoit son exercice;
Il sçavoit manier la bêche, & le rateau:
Là, croissoient sous ses yeux Oeillet, Rose, Narcisse;
Ses potagers féconds ne manquoient jamais d'eau.
Il prévoyoit les vens, & la pluye, & la grêle:
Quoiqu'il eût de bons Jardiniers,
Lui-même il cultivoit ses plans, ses espaliers

Avec ſoin ; tout va bien quand le maître s'en
mêle.
Un Ami l'étant venu voir ;
De mes vergers admirez les richeſſes,
Lui dit-il ; la nature a rempli mon eſpoir,
Et m'a comblé de ſes largeſſes.
Ce Peſcher, dit l'Ami, que ne l'arrachez-vous;
Il eſt pareſſeux, ou ſtérile.
Je m'en garderai bien ; il me fut trop utile
L'an paſsé ; les fruits les plus doux
Furent ſur lui cuëillis en abondance :
Seroit-ce-là ſa récompenſe ?
Jugez-en mieux : aprés avoir
Bien travaillé, fait ſon devoir,
Il eſt juſte qu'on ſe repoſe.
Le fruit de ce Poirier, ajoûte le cenſeur,
Ne profite pas bien, eſt ſec : j'en ſuis la cauſe;
Répondit le Bourgeois à notre Controleur ;
J'en ai laiſsé ſur l'arbre un trop grand
nombre :
Il n'eſt plus jeune ; il eſt à l'ombre ;
Et je n'ai pu dans toutes les ſaiſons

Lui donner toutes ſes façons.
Que nous ſommes fortunez d'être
Au ſervice d'un ſi bon maître !
Se diſoient les arbres entre eux ;
Nos freres à *Marli* ne ſont pas plus heureux.
Excuſons les défauts des autres,
Si nous voulons qu'on excuſe les nôtres.

FABLE VII.

Le CORMORAN, & le HE'RON.

LE Cormoran & le Héron
Peſchoient ſouvent dans la même Riviere:
L'un prenoit beaucoup de poiſſon,
Et l'autre n'en attrapoit guere.
Le premier revenoit toûjours le ventre plein,
Le ſecond toûjours vuide, & preſſé par la faim.
Le Héron ſur les bords de l'élément liquide.
S'écria, je ſerai toûjours infortuné:
Quel Génie à mon ſort préſide,
Et ſous quel aſtre ſuis-je-né!
Mes ſoins ſont ſans effet; ma peine eſt ſans ſalaire:
Eſt-il une plus vive, & plus juſte douleur?
Mais j'ai beau me plaindre, & beau faire,

Je ne puis vaincre mon malheur.
On voit des gens à qui rien ne ſuccéde:
Travaillez juſques à la mort;
Vous ne faites qu'un vain effort,
Si le Ciel n'a pitié de vous, & ne vous aide.

FABLE VIII.

Le BRAS, & le POIGNARD.

LE Bras vouloit qu'on punît seulement
Le Poignard, pour un coup qu'ils avoient fait ensemble.
Ils s'étoient pour un meurtre unis cruellement;
J'en frémis d'horreur, & je tremble.
C'est par vous, lui dit-il, qu'on vit couler le sang
Que répandit notre victime;
C'est vous qui perçates son flanc.
Il est vrai que j'ai fait le crime;
Mais c'est vous qui m'avez conduit,
Malheureux & funeste guide,
Dans les ténébres de la nuit,
Pour commettre ce parricide;
Répondit le Poignard. Ils furent justement
Condamnez tous les deux avec ignominie,

Le Poignard * au banniſſement,
Et le Bras à perdre la vie,
De ce jugement ſans appel
J'ai fait tirer l'extrait au Greffe criminel.
O Ciel, qui prévoyez les forfaits de la terre,
Pour les punir, n'attendez pas
Qu'ils ſoient exécutez; par un coup de tonnerre
Prévenez des mortels les ſanglans attentats.
Monſtres, qui ſans ſcrupule outragez la nature,
De ſon plus bel ouvrage odieux deſtructeurs,
Il n'eſt point de ſupplice, il n'eſt point de torture
Qui puiſſent trop vous faire expier vos fureurs.

* *Il eſt défendu de porter des Poignards.*

FABLE IX.

Le LION, & son BIENFAICTEUR.

UN Lion dans le pied s'étant mis une épine,
D'impatience murmuroit ;
Un homme expert en médecine
Le guérit du mal qu'il souffroit.
L'Opérateur, long-tems aprés, pour quelque crime,
Par les Juges fut condamné
A mourir d'un Lion déplorable victime.
On amene l'infortuné ;
L'Amphithéatre s'ouvre ; il paroît sur l'arene
Plus mort que vif, tremblant, consterné, demi nu :
Le Lion qui devoit ensanglanter la scene,
Etoit celui qu'il avoit secouru.
L'animal fierement jette sur lui la vûë ;
Et reconnoît son Bienfaicteur ;

De pitié ſon ame eſt émüe;
De féroce, il devient careſſant & flateur.
Tout le peuple s'écrie en voïant le barbare
Appaiſer ſa fureur, oublier ſon courroux:
Qui ne ſeroit ſurpris d'un ſpectacle ſi rare
Le Lion fut loüé, le criminel abſous.
Ce récit n'eſt point une fable,
Quoiqu'il paroiſſe un conte à plaiſir inventé:
Dans maint auteur irréprochable
On en peut voir la vérité.
En violant les loix de la reconnoiſſance,
On ſe déclare indigne des bienfaits:
De ce devoir rien ne diſpenſe;
Ne nous en écartons jamais.

FABLE X.

L'ESPRIT, & le COEUR.

VOus me trompez ſouvent ; diſoit l'Eſprit au Cœur :
Suſceptible de mille vices,
Vous tenez un langage inſinuant, flateur ;
Et je céde à vos artifices.
A tous vos mouvemens je ſuis aſſujéti :
Votre préſomption uſurpe ma puiſſance ;
Et preſque jamais je ne penſe
Qu'aprés que vous avez ſenti.
Je ne prétens point vous contraindre ;
Vous me devez, ingrat, le bonheur le plus doux ;
Lui répondit le Cœur ; ne ſoïez point jaloux ;
Croïez-moi ; ceſſez de vous plaindre.
Vous partagez mes biens en vivant ſous mes loix :

Quand je vous fais céder au penchant qui m'entraîne,
Je vous égare quelquefois ;
Mais au plaisir aussi toûjours je vous ramene.
Défions-nous de notre Cœur ;
Que l'Esprit toûjours lui commande :
Homme, que ta misere est grande !
L'un est foible ; l'autre est trompeur.

FABLE XI.

La FILLE nourrice de son PERE.

SOus le regne d'Auguſte, à ce que dit l'hiſtoire,
Sur ſa parole il faut l'en croire,
Un Arreſt du Sénat Romain
Condamnoit un quidam à périr par la faim,
Mais à tort; quelquefois la Juſtice s'abuſe.
Sa Fille réſolut d'aller le ſecourir,
Et de l'empêcher de mourir.
Au défaut de la force elle employa la ruſe:
Elle ſuit l'inſpiration
De ſa douleur, & de ſon zele;
Pénétre juſqu'à la priſon,
Et lui donne à ſucer l'une & l'autre mamelle,
Malgré les barreaux les plus forts
Qu'une étroite fenêtre oppoſe à ſes efforts.
Rien n'eſt difficile pour elle,
Ni rebutant, dans le deſſein

De prolonger les jours d'une tête si chere ;
Son cœur s'applaudissoit d'en trouver le moyen.
Elle s'expose à la colere
De l'Empereur ; mais elle ne craint rien
Que de ne pas sauver son pere.
Le Vieillard voit le Ciel seconder ses desirs.
La Fille en proïe à ses allarmes
Le nourrit de son lait, l'abbreuve de ses larmes,
Le console par ses soûpirs.
Ainsi le Passereau qui suit de la nature
L'instinct secret & les leçons,
Au travers d'une cage apporte la pâture,
Quoique lui même à jeun, à ses chers nourriçons
Que L'oiseleur retient dans l'esclavage.
Pendant un mois & davantage
La fraude pieuse dura :
Enfin de la Nourrice on découvrit l'adresse,
Et l'ingénieuse tendresse
Que César lui-même admira.

Le prisonnier fit voir son innocence ;
Et contre le Sénat l'Empereur irrité
Fit donner par un trait digne de sa bonté,
A la Fille une récompense,
Au Pere cent talens avec la liberté.
Concluons que notre assistance
Doit soulager les malheureux
Dans leurs besoins, & surtout ceux
A qui nous devons la naissance.

FABLE XII.

Le ROY, & la BICHE.

UN Prince avoit deux confidens,
L'un expérimenté, plein d'esprit, & d'adresse ;
L'autre lourd, simple & sans finesse :
Ils déplurent tous deux au bout de quelque tems.
Le Bœuf & le Renard soûpiroient dans l'attente
De fléchir les rigueurs d'une Biche fringante ;
Mais tous les deux disgraciez
Furent bientôt congédiez.
Il résulte à mon sens cette leçon utile
De ce double récit que je viens de tracer ;
Qu'il est également dangereux de passer
Pour stupide, ou pour trop habile.

FABLE XIII.

Le CHAT, & les RATS.

EN un Fauxbourg d'Alexandrie
Un Chat fut assommé. L'on sçait que dans ces lieux
Infectez des erreurs de la Mithologie
Les hommes révéroient les Chats comme des Dieux ;
C'étoit un des objets de leur idolatrie.
Le Mandarin *Confucius*
Chez les peuples Chinois encensé, n'est pas plus
Célébré dans leur liturgie.
Ce scandale fit un grand bruit.
Un Soldat échaufé de vin, pendant la nuit
Avoit fait sans témoins cette action impie.
L'Oracle la dessus consulté, répondit :
Préparez plus d'une victime ;

Il faut, pour expier l'horreur de ce trépas,
Aux Mânes du défunt irritez d'un tel crime
Faire une Hécatombe de Rats.
Ceux-ci, pour éviter un sort si déplorable,
Se retrancherent dans leurs trous :
Mais rien de les sauver ne put être capable ;
Ils furent *au Dieu Chat* immolez presque tous,
Quoique de ce grand meurtre aucun d'eux ne fût cause ;
Et par leur sang versé sur l'autel d'Anubis,
Signalerent l'apothéose
Du divin *Rominagrobis*.

FABLE XIV.

L'AIGLE, & le DRAGON.

Dans un manoir marécageux
Rempli d'insectes venimeux
L'Aigle établit sa résidence
Près du Dragon : d'abord ils vécurent tous deux
En assez bonne intelligence.
Entre des cœurs ambitieux,
Inquiets, mutins, envieux
La paix ne peut être durable.
Bientôt la discorde implacable
Entre ceux-ci mit la division :
Tous les deux même proïe, & même nourriture ;
Comment conserver l'union,
Comment s'accommoder en telle conjoncture?
Leur gibier, c'étoit des serpens.
Quand ils alloient à la pâture,

Toûjours entre nos concurrens
S'ourdiſſoient de nouvelles guerres.
Vous reſtreignez mes droits, s'écrioit celui-ci;
Celui-là repliquoit, vous chaſſez ſur mes terres :
Nul ne vouloit avoir le démenti.
Pour n'avoir plus en commun ce domaine,
Pour ne plus partager le butin & l'aubaine,
Il fallut en venir aux coups ;
On ſe battit : le choc enſanglanta la ſcene.
La mort ſeule pouvoit de ces voiſins jaloux
Calmer la haine furibonde.
Un des deux mourut, & céda.
Ainſi de l'empire du monde
Entre deux grands rivaux *Pharſale* décida.
Quand on a même but, rarement on s'accorde.
L'envie & l'intereſt infléxibles tirans,
Chez nous ont été de tout tems
Les miniſtres de la diſcorde.

FABLE XV.

Le FER, & L'AIMANT.

QUoique peu tendre, & peu flé-
xible,
Pour la Pierre d'Aimant le Fer parut ſenſible.
Indifférent pour les autres métaux,
Il voulut s'unir avec elle.
La Pierre, loin d'être rebelle,
Y conſentit. Les Minéraux
Les plus riches, & les plus beaux
Comme vous, lui dit-il, ſur moi n'ont point
d'empire :
L'or & l'argent envain font briller leurs appas ;
Vous ſeule avez un charme qui m'attire,
Que je ſens, & ne comprens pas :
De l'aſcendant telle eſt l'invincible puiſſance.
Et moi, répond l'Aimant, lorſque ſur vos ri-
vaux
Supérieurs, dumoins égaux,

Je vous donne la préférence ;
Je n'éxamine pas si je fais bien, ou non ;
Je céde aveuglément au penchant qui m'entraîne :
Ma réſiſtance ſeroit vaine ;
La nature préſcrit mon choix, mauvais, ou bon.
C'eſt pour certains objets que nos ames ſont nées ;
Le Ciel le veut, tout céde à ſes decrets vainqueurs :
Ainſi la ſimpathie unit nos deſtinées,
Et ſans raiſonnement détermine nos cœurs.

FABLE XVI.

Le CHE'NE, & L'OLIVIER.

A Pomone en ces mots ſe plaignoit l'Olivier :

On m'a mal à propos planté près de ce Chêne ;
J'ai pour cet arbre une invincible haine :
Je ne ſçaurois fructifier
Auprés de lui. Pourquoi ? dit la Déeſſe,
Je ne ſçai pas, répond-il : mais enfin
Il me fait une peine, il me cauſe un chagrin
Dont la raiſon n'eſt point maîtreſſe :
Eloignez-moi de ce fâcheux voiſin,
Dont je ne puis ſouffrir la préſence importune.
Contre cet Olivier le Chêne avec rancune
Fit la même priere au ſouverain des Dieux :
Pour la rendre efficace il parla de ſon mieux.
Il ne faut pas que l'on s'étonne
S'il étoit éloquent : ſes ayeux autrefois
Miniſtres du fils de Latone,

Ont dans la foreſt de Dodone
Reçû l'uſage de la voix.
De ces bizarres fantaiſies
Ne demandons point de raiſons:
Parmi les hommes nous voïons
De ſemblables antipathies:
Du caprice telle eſt la loi,
On ſe hait ſans ſçavoir pourquoi.

++++++++++++++++++++++++++++

FABLE XVII.

THE'MIS, & la CHICANE.

LA Chicane eſt un des fléaux
Que renfermoit la boëte de Pandore:
Et ce monſtre infernal qu'à *Domfront* l'on adore,
N'eſt pas un de nos moindres maux.
Ses fineſſes, ſes artifices,
Ses ſubtilitez, ſes malices
Au ſiecle d'or ne ſe connoiſſoient pas:
C'eſt vainement que Barthole, & Cujas
Ont commenté le Code, & groſſi le Digeſte;
Ils n'ont pu triompher de cette hydre funeſte.
Faut-il le croire? on dit que ces docteurs
N'ont point aſſez du texte éclairci la matiere;
Je m'en rapporte à vous, infortunez plaideurs,
Qui courez une longue & pénible carriere.
Dans ce Dédale obſcur des loix

Où l'on parle un jargon barbare,
En vous conduisant, quelquefois
Thémis elle même s'égare.
Revenons à ce monstre affamé de procés,
Tant de fois attaqué, mais toûjours sans succés.
Thémis un jour leva pour le détruire
Une légion de Soldats,
Que commandoient de graves Magistrats
Dont rien n'étoit capable de séduire
La sageſſe, l'intégrité,
Et la haute capacité.
La Chicane aussitôt toûjours alerte, active,
De ce dessein instruite assembla son Divan;
A ses interêts attentive
Convoqua sa milice & son arriere-ban
Pour une ligue défensive.
Huissiers Manceaux, & Procureurs Normands
De toutes parts à grands flots accoururent;
Et bien fortifiez dans leurs retranchemens
Utilement la secoururent.
Elle essuïa plusieurs combats

Auprés des Dunes de *Falaise* ;
Mais elle n'y perdit, à Thémis n'en déplaise,
Que quelques uns de ſes Goujats.
Contre ces troupes intrépides
A quoi ſert-il de s'obſtiner ?
Pour les mettre en déroute, & les exterminer
Il faudroit de nouveaux Alcides.

FABLE XVIII.

Le CHEVAL, & L'ASNE.

N'Attendez pas juſqu'à l'extrémité
A ſecourir les miſérables :
Inſtruiſez-vous, humains, par le ſecours des Fables ;
L'apologue pour vous fut exprés inventé.
Un Aſne bon, franc, ſans malice,
Et natif du Mirebalais,
Avoit à Dom Courſier rendu plus d'un ſervice.
De la maiſon il portoit tout le faix.
Falloit-il faire une corvée ?
On en chargeoit maître Martin :
La pauvre bête étoit privée
De tout repos ; quel rigoureux deſtin !
Jamais on ne put mettre à bout la patience,
La bonté, ni la complaiſance
De ce Baudet ; jamais il ne ſe rebuta.
Son maître le vendit ; un voiſin' acheta.

Devenu vieux, pauvre, malade,
Il envoia prier ſon ancien camarade
De ſonger à le viſiter,
Et de le venir aſſiſter
Dans ſon malheur. Le Cheval n'en tint compte,
Le négligea; l'avoit preſque oublié:
De ſon ingratitude à la fin il eut honte.
Au bout de quelque tems, confus, mortifié
Devant ſes yeux il ſe préſente,
Le conſole, le plaint, s'offre à le ſecourir:
Le moribond lui dit d'une voix languiſſante;
Vous venez, mais trop tard; adieu, je vais mourir.

FABLE XIX.

APOLLON, & MIDAS.

ENtre Apollon & le satire
Un grand défi se proposa:
A ce Dieu l'insolent osa
Disputer le prix de la lire.
Quand il fut question entre eux de décider;
Marsias est vainqueur; Apollon doit céder.
C'est à quoi Midas le condamne.
Tel fut l'arrest par ce Roy prononcé.
Le Dieu des Vers plus surpris qu'offensé,
Convertit en oreilles d'âne
Celles de ce Juge insensé.
Si par des disgraces pareilles
On punissoit tous les Midas,
O Ciel, qu'on verroit ici bas
D'animaux à longues oreilles!

FABLE XX.

Le LOUP, & le BERGER.

TITIRE sans chien, sans houlete
Auprés d'un bois conduisit son troupeau;
Il n'avoit pris que sa musete;
L'amour troubloit son cœur, & son cerveau.
L'ingrat objet de sa tendresse
L'occupoit la nuit & le jour;
Et des charmes de sa maitresse
Il faisoit retentir les échos d'alentour.
Pendant que ses moutons bondissoient sur l'herbete,
Titire soûpirant enfloit ses Chalumeaux;
Il traçoit le nom de Lisete
Sur le sable, ou sur les ormeaux.
Messire Loup survint: notre Pasteur peu sage
Ne devoit-il pas le prévoir:

Le traître, des Brebis fit un ample carnage;
Tandis que le Berger réduit au desespoir,
Tance en vain le glouton dont la faim les dévore.

Contre les Loups, Bergers, précautionnez-vous:
Craignez l'amour; il est encore
Plus redoutable que les Loups.

FABLE XXI.

Le CHIEN, & les deux LIE'VRES.

UN Lévrier, coureur agile,
Mais peu ſensé, hors de la ville
Se promenoit, lorſque d'un bois
Il vit ſortir en tapinois
Compere Liévre. Auſſitôt il s'élance
Avec viteſſe, court aprés:
Bientôt il le pourſuit de prés;
Et déja preſque il le devance.
Avec moïns de légereté,
Le Milan fend les airs, & vole;
Avec moins de rapidité
Coururent les chevaux enfantez par Eole.
Tandis qu'il traverſe les champs,
Et tient, ou peu s'en faut, ſa proïe entre ſes dents;
Un autre Lievre encor ſe trouve à ſon paſſage
L'incertitude le partage.

Cette diverſion, en balançant ſes vœux,
Lui fait perdre ſon avantage.
Il pourſuit l'un & l'autre, & les manque tous deux.

Cet exemple doit nous apprendre
De quel prix eſt le jugement:
Et qu'on réuſſit rarement
Lorſque l'on veut trop entreprendre.

FABLE XXII.

L'ARBRE, & le REJETON.

JE ſuis ravi de te voir croître;
Diſoit l'Arbre à ſon Rejeton :
Tu n'es encor que ſauvageon ;
De la séve qui t'a fait naître
Il faut te montrer digne, & porter de bons fruits ;
Les tiens ſont acres, ſecs: à ce que je préſume,
La gréfe adoucira leur piquante amertume:
Tu ne peux autrement la corriger, mon fils ;
Tous ceux de notre eſpèce en font l'expérience.
S'en trouvent bien ; imite leur prudence.
Le Rejeton négligea ces avis,
Alla toûjours ſon train. En faiſant ſa revûë,
Le maître du verger vit notre adoleſcent,

Et goûta de ſon fruit, qu'il trouva plus méchant
Que l'Abſinthe, & que la Ciguë.
Il donna l'ordre, que dans peu
Avec quelques ronces voiſines
On le coupât juſqu'aux racines,
Qu'on en fît un fagot, & qu'on le mît au feu.
Peres, ſans humaine foibleſſe
Morigénez bien vos enfans :
Sur eux dès leurs plus jeunes ans
Aïez ſoin d'enter la ſageſſe.

FABLE XXIII.

L'AIGLE, & le CORBEAU.

DAns une foreſt de l'Afrique
L'Aigle & le Corbeau bien unis
Avoient fait ſur un Chêne antique
Induſtrieuſement leurs nids.
L'Aigle apperçut que ſes petits
Dégénéroient de leur vertueux pere ;
Qu'ils étoient ſans vigueur, timides, pareſſeux.
Les jeunes Corbeaux au contraire
Intrépides, & généreux
Promettoient un deſtin au deſſus du vulgaire ;
Et montrant un courage à nul autre pareil

Regardoient fixement les rayons du Soleil.

Un noble par mainte baſſeſſe
Souvent déroge, perd ſes droits:
Et la roture quelque fois
En vertu paſſe la nobleſſe.

FABLE XXIV.

Le CHEVAL de CALIGULA.

DAns le Sénat Romain, auguſte tribunal,
L'infame ſucceſſeur du criminel Tibere
Du titre de Conſul honora ſon Cheval;
On n'en avoit point vû d'un pareil caractere.
Il auroit devant lui fait porter les faiſſeaux,
Si Chœréas n'avoit pendant la méme année,
Pour prévenir de plus grands maux,
De ce Prince odieux fini la deſtinée.
Sages Miniſtres de Thémis,
Lorſque ſans vertu, ſans ſcience
Parmi vous un homme eſt admis,
Parce qu'il a de la finance,
Et du crédit; n'eſt-ce point là
Le Cheval de Caligula?

FABLE XXV.

JUPITER, & son FILS.

DE la Reine du Ciel Jupiter eut un Fils.
Tous les Dieux prétendoient à l'honneur de l'instruire.
Mars disoit ; si de le conduire
L'emploi glorieux m'est commis ;
J'en veux faire un héros terrible dans la guerre:
Sa valeur le rendra le maître de la terre ;
Il vaincra tous les ennemis
Qu'à fléchir sous ses loix son bras voudra contraindre :
Enfin, si par mes soins il se laisse former,
Je sçaurai lui montrer l'art de se faire craindre.
Moi, celui de se faire aimer ;
Dit Vénus. A ces mots Minerve ;
Que de tels gouverneurs le destin le préserve ;
Il seroit mal morigéné :

Vous, Mars, vous n'en feriez qu'un brutal téméraire ;
Et vous, Déeſſe de Cithere,
Qu'un fade ſoûpirant, & qu'un efféminé.
Sur ſoi remporter la victoire ;
Protéger les beaux arts ; rendre heureux ſes ſujets ;
Aimer la Juſtice & la Paix :
Voilà d'un Souverain la véritable gloire ;
Voilà, pour qu'il ſoit grand, & qu'il ſçache regner,
Les utiles leçons qu'il lui faut enſeigner.
Villeroy n'eût pas mieux parlé que la Déeſſe.
Je reconnois à ce diſcours
Minerve qu'inſpirent toûjours
Et la raiſon & la ſageſſe ;
Dit Jupiter : c'eſt toi que je choiſis,
Sans balancer, pour élever mon fils.
Guidé par tes conſeils, inſtruit par tes exemples,
Sorti du plus beau ſang des Dieux,
Il ſoûtiendra l'éclat dont brillent ſes ayeux ;

On lui consacrera des temples ;
Il sera parfait. A ce choix
Les habitans de l'Olimpe applaudirent ;
Et pour le confirmer, leurs voix
En faveur de Pallas bientôt se réunirent.

FABLE XXVI.

La FOÜINE, le RENARD, & le LOUP.

UNe Foüine venoit de manger un poulet:
Un Renard croqua cette Foüine;
Un Loup qui vivoit de rapine,
Prenant le Renard sur le fait,
L'abbat d'une griffe assassine;
Le dévore. Ainsi de tout tems
Les Petits ont été la Victime des Grands.

FABLE XXVII.

Les deux CHEVAUX.

NE jugez en nulle occurrence
Ni de l'homme par l'apparence,
Ni du cheval par le harnois.
Acteurs de célébres Tournois
Deux Chevaux préparez par un long exercice,
Attendoient le signal pour entrer dans la lice.
De l'un les crins blancs & tressez
De rubans avec art étoient entrelacez :
Bride de perles enrichie ;
Housse superbe en broderie ;
Selle de velours cramoisi
Du plus cher, & du mieux choisi ;
Haute encolure, & fiere contenance.
L'autre simplement ajusté
Paroissoit préférer à la magnificence,
Le bon goût & la propreté.

Nos deux rivaux avec impatience
Frapent du pied la terre à tout moment ;
Et font retentir l'air de leur henniſſement.
Aux écumans courſiers on ouvre la barriere :
Ils partent ; on a peine à les ſuivre des yeux :
La victoire d'abord balance entre les deux.
Mais le premier bientôt couché ſur la pouſſiere,
Fut eſſouflé, confus, honteux :
Le ſecond léger, vigoureux,
Fournit noblement ſa carriere ;
Et remporta les prix deſtinez aux vainqueurs.
C'eſt ainſi que traverſe une plaine poudreuſe
Un Cerf que ſuit deprés une meute nombreuſe,
Et preſsé vivement par de leſtes piqueurs.
C'eſt ainſi que prenant l'eſſor le plus rapide,
Coururent autrefois les chevaux de l'Elide.
Un riche extérieur qui faſcine les yeux

Eſt un garent ſuſpect d'un mérite ſolide :
Tel brille avec éclat, qui n'eſt qu'un vicieux,
Qu'un Fanfaron, & qu'un ſtupide.

FABLE XXVIII.

ALCIME'DON, & AMARILLIS.

UN Berger aimoit tendrement
Une belle & jeune Bergere :
Elle mourut ; quel coup pour un amant !
Que de regrets, quelle douleur amere,
Que de soûpirs, de larmes ! chaque jour
Notre Berger inconsolable
Sur le ton le plus lamentable
Apostrophoit les Dieux, le destin & l'amour.
Du plus vif desespoir il sentoit les atteintes ;
Ses gémissemens & ses plaintes
Attendrissoient les échos d'alentour.
Occupé de sa juste & profonde tristesse,
Les yeux baignez de pleurs, sans soin de son troupeau,
Il ne quitoit point le tombeau
Qui renfermoit l'objet de sa tendresse.

Manes chéris, malgré l'Achéron & ſes loix,
S'écrioit-il un jour, répondez à ma voix.
Tout à coup le monument s'ouvre:
Quel ſpectacle effraïant, & qu'eſt-ce qu'il découvre!
Il voit Amarillis ſi charmante autrefois,
Auſſi difforme, hélas, qu'elle avoit été belle.
Une livide horreur défigure ſes traits.
Quel changement! ce n'eſt plus elle;
Il ne reconnoît plus ſon teint, ni ſes attraits.
Ne ſuis-je point séduit par une fauſſe image,
Eſt-ce vous que je vois, ma chere Amarillis!
Où ſont ces roſes & ces lis
Qui coloroient votre viſage?
La Parque a de ſa faux moiſſonné vos cheveux,
Et fait ſur votre corps un étrange ravage:
La cruelle a fermé vos yeux,
Et rendu pour jamais votre bouche muete:
Ma chere Amarillis, eſt-ce vous que je voi?

Berger,

Berger, n'en doute point, c'eſt moi,
Répondit le hideux ſquélete :
De tout ce qui reſpire obſerve & plains le ſort :
Conſidere en tremblant, fragile créature,
Les miséres de la nature,
Et le triomphe de la mort.
Rien aux eſprits ſenſez ne mérite de plaire ;
Les plus brillans appas ſont des fantômes vains :
Profite d'un avis prudent & ſalutaire ;
Il n'eſt point de leçon plus utile aux humains.
Adieu ; dans la nuit éternelle
Un ordre abſolu me rapelle :
J'obéis ; retiens tes ſanglots :
Tu ceſſeras bientôt de vivre ;
Prépare-toi, ſonge à me ſuivre ;
Et ne trouble plus mon repos.
Le tombeau ſe referme avec un ſourd murmure.
Alcimédon touché d'un ſi ſage diſcours,
Alla dans une grote obſcure
Paſſer le reſte de ſes jours.

Il vêcut peu de tems dans cet antre ſauvage ;
Accablé de douleurs, de regrets conſumé,
Il rejoignit bientôt ſur le ſombre rivage
Le vertueux objet qu'il avoit tant aimé.

FABLE XXIX.

La PERDRIX, & le CHASSEUR.

PAr le Milan écornifleur
Une Perdrix vivement pourſuivie,
Vint ſe réfugier dans les bras d'un Chaſſeur;
Et lui dit; ſauvez-moi la vie;
Je vous prens pour mon défenſeur.
Au nom de la pitié protégez ma famille,
Elle eſt encor dans la coquille.
Perdrai-je l'eſpoir de mes œufs?
De mon ſort vous êtes le maître.
Hélas, mes enfans malheureux
Mourront-ils avant que de naître?
Diſpoſez de ma liberté;
Mais que le jour par vous ne me ſoit point ôté;
C'eſt pour le leur donner que je vous le demande

Avec une instance si grande.
D'une telle faveur puissent les Dieux témoins
Vous païer des bienfaits que j'attens de vos soins ;
Et qu'ils daignent pour récompense
De votre générosité,
Multiplier par leur puissance
Votre heureuse posterité.
A vous, à vos petits je promets un asile ;
Dit le Chasseur : venez chez moi ;
Vous pouvez compter sur ma foi.
Ne craignez rien, soïez tranquile.
Le perfide abusa de la crédulité
De la Perdrix peu soupçonneuse.
Quand elle eut élevé sa famille nombreuse ;
I viola les droits de l'hospitalité.
Leur sentence de mort par lui fut prononcée.
Mere, enfans, tout périt : il leur fit éprouver
Qu'il est bien rare de trouver
Une ame généreuse & desintéressée.

FABLE XXX.

Le PRINCE, & le PASTRE.

UN Prince en chaſſant s'égara
Sur le ſoir, & ſe retira
Dans une chaumiere écartée
Par un vieux Paſteur habitée :
Sans ſe faire connoître il y paſſa la nuit.
Là, ne brilla jamais l'éclat de la richeſſe.
L'hôte régala ſon Alteſſe
De légumes, de lait, de gâteaux, & de fruit.
Il jugeoit bien à l'air du Prince,
Que c'étoit quelque grand Seigneur ;
Et tout au moins le Gouverneur,
Ou l'Intendant d'une Province.
Auſſi s'empreſſa-t-il pour le bien recevoir :
De ſon mieux il fit ſon devoir.
Je préfére ce qu'on me donne
Aux mets les plus exquis & les plus délicats ;

Disoit notre Chasseur ; il n'est de bons re-
pas
Que ceux qu'appétit assaisonne.
Pendant tout le souper qui fut assez succint,
Avec le Pâtre il s'entretint.
En discourant, il lui demande
Ce qu'on disoit du Prince, & ce qu'on en
pensoit.
Il lui répondit, qu'il passoit
Pour avoir le cœur bon, l'esprit droit, l'ame
grande :
Mais que sans frein dans ses desirs,
Il prétoit aux flateurs une oreille indulgente ;
Que la molleſſe, & les plaisirs
Le détournoient, malgré son humeur bienfai-
sante,
De l'attention vigilante,
Qu'exige de tout Potentat
Le gouvernement d'un Etat.
Le Prince en attendant l'Aurore,
Alla goûter les douceurs du sommeil.
Le lendemain dès que Phosphore

Eut annoncé le retour du Soleil,
Le Cavalier va voir l'hôte, le remercie,
Lui fait préſent d'une bourſe remplie
De cent ducats. Le bonhomme confus
Vainement voulut ſe défendre
De l'accepter : aprés pluſieurs refus
Il le contraignit de la prendre.
Vous voïez devant vous, lui dit-il en partant,
Le Prince de cette contrée ;
De tous vos ſoins je ſuis content,
Mais plus encor de l'avis important
Que vous m'avez donné : mon ame pénétrée
Des leçons qu'il renferme, en fera ſon profit ;
Du moins je l'eſpere : il le fit.
Juſqu'au trône des Rois la vérité timide
Rarement perce, & ſe fait jour :
Elle eſt étrangere à la Cour ;
On s'égare pourtant ſi l'on ne l'a pour guide.
Où donc a-t-elle établi ſon séjour ?
C'eſt dans ces lieux où la nature
Exemte de toute impoſture
Fait regner la candeur, la paix, la liberté,

La raiſon, l'innocence, & la ſimplicité ;
Où ſans apprendre à ſe contraindre
On apprend à borner ſes vœux :
Bergers, que vous êtes heureux !
Princes, que vous êtes à plaindre.

Fin du quatriéme Livre.

FABLE

FABLES
DE
M. LE BRUN,
LIVRE CINQUIE'ME.

FABLE PREMIERE.
L'OURS, & le LION.

Au trés Révérend Pere de L...

PHILOSOPHE Chrétien, orthodoxe Orateur,
Qui n'as pour ennemi que le vice & l'erreur;
Qui d'un faux ornement fuïant la vaine amorce

Joins l'exemple au précepte, & la grace à la force :
Suſpens tes ſoins laborieux
Pour un moment ; jette les yeux
Sur les Fables que je t'adreſſe :
Puiſſent-elles te délaſſer
De tes travaux ; & ne bleſſer
Ta gravité, ni tá ſageſſe.
Décrepit épicurien,
Gouteux, prés d'aller voir la cour de Proſerpine,
Un Lion n'attendoit plus rien
Du ſecours de la médecine.
Un Ours vieux habitant des bois,
Qui ſous *Dambreville* autrefois
Avoit fait un cours de magie,
Par le Lion fut conſulté
Sur les moïens de prolonger ſa vie.
Pour guérir cette maladie,
Mon grimoire ſeroit vainement feüilleté,
Je ne veux point, dit l'Ours avec ſincérité,

Abuſer de la confiance
Dont m'honore ſa Majeſté.
Vos jours ſont à leur fin; perdez toute eſpérance
Que je puiſſe les prolonger;
Je confeſſe mon ignorance;
Tout ce que peut mon art, c'eſt de les abréger.
Telle eſt de nos ſorciers la ſuſpecte ſcience,
Bornée à nuire, & voilà tout:
Faut-il faire du mal? ils en viennent à bout;
Faut-il faire du bien? ils ſont dans l'impuiſſance.

FABLE II.

Le CHEVAL, le CHIEN, le COQ le PERROQUET, & le CHAT.

LE Ciel a voulu de tout tems
Que chaque état eût ſes deſagrémens.
Ne vous plaignez donc point du vôtre,
Quel qu'il ſoit, Laboureurs, Matelots, Artiſans,
Juges, Marchands, Guerriers, Reclus, ou Courtiſans;
Peut-être ſeriez vous encor pis dans un autre.

Que mon ſort, diſoit le Cheval,
Eſt à plaindre, qu'il eſt fatal!
Mon maître, ſans que rien l'attendriſſe, & le touche,
M'excede; c'eſt pitié: je n'ai point de repos;

Toûjours la Seile ſur le dos,
Et toûjours le mords dans la bouche:
Sans raiſon, ſans meſure, on me charge, on me bat;
Je travaille comme un forçat.
Continuez, je vous admire,
Lui dit le Chien: de votre ſort
Vous vous plaignez, mais c'eſt à tort;
Hélas, le mien eſt cent fois pire.
Peut-on être plus mal logé,
Meublé plus mal, plus négligé?
Je couche toûjours ſur la dure;
Ma pitance, ma nourriture
C'eſt du pain bis, un os rongé.
Mon nom paſſe pour une injure:
Souffre douleur, je ſuis à la diſcrétion
Des enfans, des valets, & de Martin bâton;
Force coups: pauvre créature!
On m'exerce à plus d'un métier,
Chaſſeur, tournebroche, portier,

Et cætera : quelquefois je succombe ;
Et d'inanition je tombe :
Tandis que tout le long du jour,
Ce fier galant à rouge crête,
Courant de conquête en conquête,
Ne songe qu'à manger, & qu'à faire l'amour.
Plaignez plûtôt ma destinée ;
Dit le Coq ; elle n'est que trop infortunée.
J'ai vû presque en un même instant
Par une main avide & meurtriere
Trencher les jours de ma famille entiere ;
Peut-être, hélas, le même sort m'attend.
L'oiseau qui porte un verd plumage,
Et que je vois dans cette cage,
Est beaucoup plus heureux : bien soigné, bien nourri,
Sans craindre ni chaud, ni froidure,
Et, quoique fainéant, de son maître chéri,
Il jase tant que le jour dure,
Et m'étourdit de son caquet.
N'enviez point mon sort, reprit le Perroquet :
Depuis qu'on m'enleva des forêts de l'Afrique,

Où j'aimois tendrement une jeune beauté ;
Pour mon cœur inquiet, jaloux, mélancolique
Il n'eſt plus de félicité.
Avec une douleur extrême
Je regrete ma liberté :
Les plus ſenſibles maux ſont la captivité,
Et l'abſence de ce qu'on aime.
Si je parle beaucoup en l'état où je ſuis,
C'eſt pour diſſiper mes ennuis ;
Et chaſſer cet eſcroc, dont la griffe ennemie
Sans ceſſe attente ſur ma vie.
Faut-il ainſi juger des gens,
Et pour des criminels prendre des innocens
Qui ne ſongent point à mal faire ?
De la vertu tel eſt aujourd'hui le ſalaire ;
Répond l'hypocrite Matou
Adroit eſcamoteur de fromage & de mou.
Qu'il ſe faſſe au logis quelque friponnerie ;
Auſſitôt c'eſt ſur moi que tombe le ſoupçon ;
On me corrige, on me châtie,
Sans ſçavoir ſi j'ai tort, ou non.
De cette injuſte barbarie

Je me consolerois, s'il ne me falloit pas
Contre les Souris & les Rats
Nuit & jour être au guet pour vivre :
Ce n'est point tout encore ; à de plus grands malheurs,
A de plus griéves douleurs
Mon déplorable sort me livre.
Ce que Fulbert fit à l'amant
D'Héloïse, objet si charmant ;
Ce qu'on faisoit jadis aux Prêtres de Cibele ;
Ce qu'on fait aux Musiciens
Tant Espagnols qu'Italiens
Pour leur rendre la voix plus belle ;
Un cruel Chaudronier me le fit l'autre jour :
Je ne puis plus devenir pere ;
Je ne puis plus goûter les plaisirs de l'amour ;
Et c'est ce qui me desespere.

Si la fortune eſt contraire à nos vœux,
A ſes Mignons ne portons point envie :
La briéveté de la vie
Doit conſoler les malheureux.

FABLE III.

La DESOBE'ISSANCE loüable.

UN Roy, vif, prompt, impétueux
Dans son courroux, mais bon d'ailleurs & vertueux,
Pour une assez légere offense,
S'étant fâché jusqu'à l'excès
Contre un de ses meilleurs sujets;
Ordonna que sans surséance
Il mourût; cet arrest surprit toute la cour.
L'officier commandé pour lui ravir le jour,
Crut devoir prudemment différer le supplice
Le lendemain il va trouver le Roi
Que trouble & que saisit d'effroi
Le remords de son injustice.
L'ordre de votre Majesté,
Dit-il, Sire, est exécuté.
En éprouvant le sort le plus sinistre

Le Comte eſt mort, vous êtes ſatisfait.
Non, je ne le ſuis pas, Barbare; qu'as-tu fait?
D'un Roy trop inhumain trop fidelle Miniſtre!
En cette occaſion tu pouvois me trahir,
Sans m'offenſer; pour m'épargner un crime,
Il falloit me deſobéir;
Et ne pas immoler cette grande victime.
Le Comte eſt mort! n'en doutons pas,
Le Ciel vengera ce trépas.
Nous dépendons des Dieux, quoique maîtres des hommes:
De la ſuprême autorité
On n'abuſe jamais avec impunité.
Malgré le haut rang où nous ſommes,
Notre pouvoir eſt limité.
Celui des immortels m'inquiéte, m'allarme:
Je crois déja les voir irritez, menaçans;
Que mon repentir les deſarme.

J'ai voulu vous laiſſer le tems
De digérer votre colere,
Grand Roy; modérez vos regrets;
Dit l'Officier, voïant les ſenſibles effets
De la douleur la plus ſincere:
Le Comte vit encor; mais, ſi vous l'ordonnez,
Ses jours par cette main vont être terminez.
Ami, que le Ciel m'en préſerve;
Et que longtems il me conſerve
Un ſerviteur auſſi zélé que toi;
En l'embraſſant lui répondit le Roi:
C'eſt la ſeule vertu qui t'a rendu perfide.
Aveugle j'ai trop pris pour guide
Le caprice de ma fureur;
Je veux m'en corriger, je connois mon erreur.
Amene moi le Comte, & qu'au plûtôt il vienne,
Au lieu de mes rigueurs, éprouver mes bienfaits;
De mon amitié deſormais,
J'en jure par mon ſceptre, il n'eſt rien qu'il n'obtienne.

Réſiſtons courageuſement,
Quand la paſſion nous entraîne;
Réfléchiſſons-y meurement;
Et ne ſuivons jamais le premier mouvement
Ni de l'amour, ni de la haine.

FABLE IV.

La BERGERE, & la BREBIS.

LA jeune Bergere Carite
Chériſſoit tendrement une de ſes Brebis:
Sa laine lui ſervoit à filer ſes habits;
C'étoit ſa Brebis favorite.
La Belle la laiſſoit repoſer ſur ſon ſein;
Lui donnoit à manger, à boire dans ſa main;
La tenoit toûjours auprés d'elle;
Faiſoit faire à ſes chiens exacte ſentinelle
Pour garentir ſes jours de la fureur des Loups,
Dont elle appréhendoit l'injuſte violence:
Le troupeau mécontent, avec des yeux jaloux
Regardoit cette préférence.
Carite quelquefois ornoit
De rubans & de fleurs cette Brebis chérie;
Rien n'eſt égal aux ſoins qu'elle en prenoit

Au pâturage, & dans la bergerie.
Je suis sensible à vos bontez,
Disoit un jour *Robine* à sa maitresse,
En lui faisant mainte caresse;
Mais je crains, vous m'inquiétez.
Charmante Carite, à votre âge
On est foible, tendre, volage:
Point de Berger, vous m'entendez;
Je vous perds, & vous me perdez,
Si jamais votre cœur s'engage;
C'en est fait, mon sort n'est plus beau,
Adieu *Robine*, & le troupeau.
Non, non, point de Berger; répondit la Bergere;
Nos moutons s'en passeront bien;
Point de Berger; ma liberté m'est chere,
Je veux la garder; c'est un bien
Qu'à tous les autres je préfere.
L'amour est un tiran, l'amour est un poison
Qui corrompt l'innocence, & trouble la raison;

Un Pasteur dont chacun admire la sagesse,
Me l'a dit, je le crois : je n'aimerai jamais
Robine, je te le promets.
Je ne sçai si la belle a gardé sa promesse.
Bergeres, n'aimez jamais rien
Que vos moutons, & votre chien.
Par une innocente tendresse
Amusez sans cesse vos cœurs :
Avec précaution craignez votre foiblesse ;
Et sans les partager bornez-là vos faveurs.
C'est le plus sûr. les soins que l'on prend pour vous plaire,
Sont dangereux ; ne les recevez pas :
Un choix est une grande affaire ;
Epargnez vous cet embarras.
Autrefois de l'amour j'ai fait l'apologie ;
Aveugle & jeune alors je vivois sous sa loi :
Mais aujourd'hui plus sage, & plus digne de foi
Je chante la palinodie.

FABLE

FABLE V.

Le CERF, le CHIEN, & le LOUP.

CRoïons le mal avec difficulté,
Le bien avec facilité.
Pour opprimer & perdre un misérable,
L'injustice perfide au mensonge a recours ;
Vous l'apprendrez par le discours
Que le Loup tient en cette Fable.
Un Mâtin vivement poursuivi par un Loup,
Sous la protection d'un Cerf vint se remettre:
Celui-ci le reçut, & voulut s'entremettre
Pour le sauver. Ne parez point le coup
Que ma colere lui destine ;
Secondez-moi, dit le Schnapan ;
Je cherche à vous venger : d'une dent assassine
Il vient d'étrangler votre fan :
Avec impunité souffrez-vous cette offense ?
Déja les yeux en feu, notre Cerf dans l'erreur,
Outré d'une action si noire,

Baiſſant ſon bois, geſte comminatoire,
Alloit ſacrifier le Chien à ſa fureur,
Et ſuccomber à la vengeance ;
Quand tout à coup parut le fan, dont la préſence
D'un crime ſuppoſé démentant l'impoſteur,
Du prétendu coupable avéra l'innocence.
Concluons : tôt ou tard la vérité détruit
L'ouvrage de la calomnie,
Qui ne recüeille pour tout fruit
Que la confuſion, & que l'ignominie.

FABLE VI.

ALE'XANDRE, & le DE'PUTE' d'une Ville.

ALE'XANDRE avoit pris une Ville rebelle.
Il réſolut pour ſe venger
De ſon audace criminelle,
De la mettre au pillage, & de la ſaccager.
Tous les habitans s'aſſemblerent:
Saiſis d'une extrême fraïeur
En diligence ils députerent,
Pour tâcher de fléchir le courroux du vainqueur:
On n'eût pu choiſir mieux celui qu'ils envoïerent;
C'étoit un fin, adroit, & ſubtil Orateur.
Aléxandre le ſçut: à calmer ma colere
Le Député, dit-il, envain s'efforcera:

Qu'il ne s'attende à rien ; je ferai le contraire
De ce qu'il me demandera :
On verra si nous sommes fermes
Dans nos desseins, ajoûta le héros.
L'Orateur instruit de ces mots,
Fit sa courte harangue à peu prés en ces termes,
Je viens pour animer votre ressentiment,
Et non pour implorer, Seigneur, votre clémence ;
De mes Concitoyens punissez l'insolence ;
Ils sont dignes du châtiment
Que médite votre vengeance.
Prince, de la fureur suivez les mouvemens :
Il faut par un exemple effraïant, mais utile,
Que le fer, que le feu détruisent notre Ville,
Et renversent ses murs jusqu'à leurs fondemens.
Tout le veut, la raison, la justice, la gloire :
Apprenez par sa chûte à la postérité,
Que l'on n'outrage point avec impunité
Le favori de la victoire.
Malgré notre soumission,

Sourd à nos vains soûpirs, insensible à nos larmes,
Ne laissez nul prétexte à la rebellion
Qui voudroit s'opposer au progrés de vos armes.
Que ce monstre, sans fruit tâche de vous calmer:
Prévenez ses complots, il n'est que trop à craindre:
Ce feu séditieux pourroit se rallumer;
C'est dans des flots de sang que vous devez l'éteindre.
Ainsi d'un bras victorieux
Jupiter foudroïa les enfans de la terre,
Quand leur orgueil ambitieux
Osa lui déclarer la guerre.
C'est aussi mon dessein, lui répondit le Roi.
Que votre Majesté, Sire, se ressouvienne
Que n'aïant de ses jours jamais manqué de foi,
Elle doit me garder la sienne.
Vous avez protesté qu'en vain on m'acheroit

De desarmer votre colere ;
Et que vous feriez le contraire
De ce qu'on vous demanderoit.
Je vous ai demandé la perte & la ruine
De notre ville, & de ses habitans :
Garentissez-les donc du sort qu'on leur destine,
Sûr que dans leur devoir vous les verrez constans.
Que notre repentir efface notre crime ;
Ne nous refusez pas un généreux pardon :
Si le titre de Grand est beau, celui de Bon
Ne deshonore point un héros magnanime.
Soïez touché de nos raisons :
Rappellez ces Argyraspides
De vos commandemens ministres intrépides.
Quand ils auront brûlé nos temples, nos maisons,
Egorgé nos enfans, & fait périr nos femmes ;
Que vous reviendra-t-il d'avoir

Emploïé contre nous & le fer, & les flâmes,
Que le spectacle affreux de notre desespoir?
Vous pouvez nous réduire en poudre:
Epargnez un peuple soûmis;
Jupiter sur ses ennemis
Ne lance qu'à regret la foudre:
Vous êtes son image aussi bien que son fils.
L'Orateur triompha du courroux d'Alexandre:
Le Prince ne put se défendre
De s'adoucir; & d'accorder
Ce qu'on venoit lui demander.
Votre adresse me fait mépriser la vengeance;
Puisque ma foi m'oblige à sauver des ingrats,
Lui dit le Roy, je veux oublier leur offense;
Ma bonté leur fait grace; ils ne périront pas:
A tous vos Citoyens portez-en la nouvelle;
Et qu'aucun desormais ne se montre rebelle.

Le Député le ſupplia
De ne point douter de leur zele ;
Et lui jurant pour eux l'amour le plus fidelle,
Humblement le remercia.

FABLE VII.

La TULIPE, & la JONQUILLE.

LA Tulipe disoit un jour à la Jonquille ;
Entre nous, s'il vous plaît, point de comparaison :
Ornement des jardins par mes couleurs je brille ;
De la divinité de la belle saison
On voit en moi la plus aimable fille.
Tout connoisseur sçachant ce que je vaux,
Dans son parterre au premier rang me place ;
Je suis parmi les fleurs que mon éclat efface,
Ce que le Paon est parmi les oiseaux.
L'autre que cet orgueil irrite,
Lui répond ; malgré vos appas,
Un peu moins de fierté : je ne disconviens pas
Que vous n'aïez quelque mérite ;

Mais le parfum de mes odeurs
Vaut bien l'émail de vos couleurs.
Votre coqueterie eſt ſuſpecte, inutile;
L'Abeille au tour de vous voltige rarement:
Vous donnez aux Zéphirs un accès ſi facile,
Qu'ils ont pour vos faveurs fort peu d'empreſſement.
Votre beauté ne dure guere:
On ne vous voit jamais orner
Ni le front, ni le ſein d'une jeune Bergere,
Quand au jour de ſa fête il faut la couronner.
De la vie êtes-vous privée?
De vous on ne fait plus de cas:
Avec ſoin aprés mon trépas
Je ſuis chérie & conſervée;
Le Satin & le Tafetas
Me ſervent de tombeau: tandis que dans l'ordure
Vos feüilles ſans honneur trouvent leur ſépulture.
S'enorgueïllir de la beauté,
C'eſt une ridicule, & ſotte vanité:

Peut-on ſe prévaloir d'un bien ſi peu durable,
Et ſouvent ſi pernicieux !
La vertu, ce tréſor immortel, précieux,
N'eſt-elle pas plus eſtimable ?

FABLE VIII.

Le CHAT domeſtique, & le CHAT ſauvage.

UN Chat, qui dans certain village
Avoit perdu ſon embonpoint,
Commenſal d'un Manant avare au dernier point,
Fit rencontre d'un Chat ſauvage.
Celui-ci dit à l'autre, ô Ciel, quelle maigreur!
On te fait obſerver le jeûne & l'abſtinence;
Tandis qu'en nos forêts tu peux remplir ta pance
Des mets les plus friands, du gibier le meilleur.
Abandonne un logis où regne la famine;

Ton ordinaire eſt bien petit :
Suis-moi, bonne & graſſe cuiſine
Contentera ton appétit.
Viens rétablir ton corps étique.
Il le perſuada : l'animal domeſtique,
Las de vivre en paiſible & ſobre villageois,
Et de faire aux Souris une guerre éternelle,
Se réſout à quiter la maiſon paternelle,
Pour aller habiter les bois.
Une Chate jeune & jolie
Dont le drôle étoit amoureux,
Amoureux juſqu'à la folie,
Ne put le retenir. Ils partirent tous deux.
La nuit étoit obſcure ; ils marchoient aſſez vîte ;
Il falloit traverſer, pour arriver au gîte,
Un bois épais, & ſpacieux.
Sur le chemin ils s'égarerent :
Dans un piége maudit nos voïageurs tomberent :
En cherchant du ſoulagement

Le Chat mal encontreux augmenta ſa miſere.

Ne ſuivons pas aveuglément
Tous les conſeils qu'on nous ſug-
gere.

FABLE IX.

Le RAT, & ſes CAMARADES.

UN laboureur, riche Fermier,
Qu'on appelloit le Coq de ſon village,
Avoit dans un vaſte grenier
Un gros amas de bled. Un Rat du voiſinage
En déroboit furtivement:
Le galant faiſoit bonne chere,
En régaloit ſplendidement
Ami, parent, voiſin, compere,
Commere auſſi: la joie alla bon train;
Chacun, tant que dura le grain,
Lui fit fête. Maint paraſite,
Et maint flateur, aſſidus courtiſans,
Se déclaroient ſes partiſans,
Vantoient hautement ſon mérite.
Tel un écornifleur expert en ſon métier,
A la table d'un Financier

Qu'il exalte, qu'il préconise,
Pour païer son écot, en loüanges s'épuise.
Quand ce fut le tems de semer ;
Le villageois, du bled vendit une partie ;
L'autre dans ses guérets destinée à germer,
En ensemença son champ : la source fut tarie ;
Quelle étrange péripétie !
Le grenier fut vuide un beau jour.
Le Rat abandonné mourut dans la misere :
Plus de grain, plus de bonne chere ;
Adieu, tous nos amis de Cour.

FABLE X.

Les ELE'PHANS, & les LAPINS.

PEndant l'horrible séchereſſe
D'un des étez les plus brûlans,
Les animaux de toute eſpece
Mouroient de ſoif. Des Eléphans,
Enormes & terribles gens,
Vinrent, pour s'abbreuver, camper dans une plaine:
Cette caravanne Indienne
Fort altérée, y prit des rafraichiſſemens.
De peur de voir tarir une ſource prochaine,
Des Lapins qui depuis longtems,
Avoient prés de là leur garenne,
Envoïerent un député
Fin, adroit, expérimenté,
Vers cette troupe formidable:
Haut & puiſſant Seigneur en tous lieux réſpecté,

Dit-il à leur chef redoutable ;
La Lune que je ſers me dépêche vers vous :
Vous profanez une eau des mortels révérée,
A la Déeſſe conſacrée ;
Par votre éloignement évitez ſon courroux :
Si vous n'obéiſſez, votre perte eſt certaine ;
Croïez-moi, de ſa part je vous en avertis.
Pour preuve de ce que je dis,
Venez la voir dans la fontaine.
Par ce diſcours le chef intimidé
Y regarda : la nuit regnoit dans le bocage :
Mais à peine eut-il regardé,
Que de la Lune il vit l'image.
Sans que l'autre s'en apperçut,
Le Lapin troubla l'eau ; l'image diſparut.
Vous bleſſez les regards de Diane irritée ;
Tremblez : elle doit être en tous lieux reſpectée :
Fuïez, dérobez vous à ſon reſſentiment ;
Gravement ajoûta l'excellence Lapine ;
Que votre Alteſſe Eléphantine

Songe à ſe garentir du juſte châtiment
Que ſa vengeance vous deſtine.
Aſſemblez pour délibérer
Meſſieurs les Eléphans, ſans tarder, réfléchi-
rent
Sur ce qu'ils devoient faire ; & pri-
rent
Le parti de ſe retirer.
Les Lapins par cette fineſſe
Furent ſeuls en poſſeſſion
De leur domaine. En mainte occa-
ſion
Moins ſert la force que l'adreſſe.

FABLE XI.

Le PASTRE, L'ORME, & le NOYER.

SUr les rives de la Durance
L'Orme apostrophant le Noyer,
Lui disputoit la préférence.
Le Soleil, disoit le premier,
Ne peut pénétrer mon ombrage:
De ses excessives ardeurs
Je garentis les voïageurs,
Sous le délicieux feüillage
De mes majestueux rameaux,
Les plus galants Bergers, les plus jeunes Bergeres
Accourent des prochains hameaux
Pour former des danses légeres,
Et faire résonner leurs tendres chalumeaux.
Dans les plus beaux jardins je satisfais la vûë;
J'embellis les vallons, les bois, & les côteaux;

Et planté dans une avenuë
Je ſuis des ſuperbes Châteaux
Le premier ornement. Les Juges Pédanées
Sous ma cime épaiſſe autrefois
Ont des humains réglé les deſtinées,
Et de Thémis interprêté les loix.
Vous êtes un arbre ſtérile ;
Répondit le Noyer jaloux :
Aux mortels je ſuis plus utile,
Et plus néceſſaire que vous :
Ils ſe ſervent d'une teinture
Que leur fournit l'écorce de mes noix :
Ils font leurs meubles de mon bois,
Et de mon fruit leur nourriture :
Et mon huile toûjours brûle ſur les autels
Au ſervice des immortels.
Ils prirent pour arbitre un Pâtre vieux & ſage,
Druïde renommé dans tout le voiſinage :
Voici l'arreſt qu'il prononça,
Et que ſur le ſable il traça.
L'Orme céde au Noyer : l'utile à l'agréable

Chez les gens bien ſenſez doit être préférable.
C'eſt l'avis d'Eurilas. Sur ſa déciſion
Faiſons une réfléxion.
En quoi doit conſiſter, & queſt-ce
Que l'utile ? l'Avare à cette queſtion,
En Juge incompetent répond, c'eſt la richeſſe :
Il ſe trompe ; c'eſt la ſageſſe.

FABLE XII.

Les SONGES.

PArtez, Songes, volez; dit le Dieu du repos
Couché sur un lit de pavots :
De vos illusions exercez la puissance;
Tandis que la nuit en tous lieux
Fait regner un profond silence,
Joüez-vous des mortels, & faites-en des Dieux.
Ils partent. *Phobétor* & leur chef & leur pere,
Commande la troupe légere.
Bientôt sans ordre & sans distinction
Le monde est renversé ; tout change:
Tout est chez les humains dans la confusion ;
Tout se trouble, tout se dérange.
L'un follement ambitieux,

Régle le deſtin de la terre;
Et Jupiter, du haut des Cieux
A ſon gré lance le tonnerre.
L'autre croit, nouvel Apollon,
Dans une eſpece de délire,
Enchanter le ſacré vallon
Auſſitôt qu'il touche ſa lire.
Le ſexe en eut ſa part. Celle-là, de l'amour
S'imagine qu'elle eſt la mere,
Fille de l'humide séjour,
Et ſouveraine de Cithere.
Celle-ci, dupe d'une erreur
Qui flate ſon crédule cœur,
Prétend de l'aimable jeuneſſe
Etre la brillante Déeſſe.
Le Jupiter, étoit un aigrefin Gaſcon,
Paraſite, hableur: l'Apollon, un poëte
Malgré Minerve intrus dans le ſacré vallon:
La Vénus, une jeune & fringante Griſete:
Et l'Hébé chimérique, une vieille coquete.
A leur réveil tout diſparut: hélas,

Leur

Leur vain bonheur étoit l'ouvrage du men-
songe :
Les biens, les grandeurs d'ici bas
S'evanoüiſſent comme un Songe.

FABLE XIII.

Le CHAT, & les PIGEONS.

HAbitans bien nourris d'un vaſte Colombier
Des Pigeons s'égaioient ſur les bords d'un vivier.
Un Chat gourmand, c'eſt l'ordinaire,
Les regardoit avec attention:
De ſi friands morceaux avoient dequoi lui plaire:
Il ſuccomba ſans peine à la tentation;
Et d'une grife avide, impitoïable
En immola pluſieurs; le reſte ſe ſauva.
Le Gaſtrolatre inſatiable
En mangea tant, qu'il en creva.
Le patron du logis témoin inconſolable
Des deſaſtres ſanglans qu'avoit causé le Chat,

Fit prés du Colombier pendre ce Scélérat,
Pour servir à jamais d'exemple mémorable.
L'intempérance, & le larcin
Font rarement une autre fin.

FABLE XIV.

Le VASE, & son MAITRE.

DEs régions Occidentales
Un Vase merveilleux avec soin apporté,
De cent drogues médecinales
Dont le nez étoit infecté,
Avoit été rempli : quelle odeur déteſtable!
C'eſt envain qu'on y diſtilloit
Le parfum le plus agréable ;
Le Vaſe toûjours exhaloit
Une vapeur inſupportable.
Un riche curieux l'acheta cherement,
Le gardoit précieuſement;
Mais comme il n'étoit pas poſſible
D'en corriger l'odeur ; le Maître
s'en laſſa,
Et dans ſon dépit inflexible
En mille morceaux le caſſa.

Dans un cœur corrompu quand le vice a pris
place,
C'eſt avec peine qu'on l'en chaſſe:
On fait un effort impuiſſant
Pour y rappeller la ſageſſe:
Des préjugez de la jeuneſſe
Preſque toûjours on ſe reſſent.

FABLE XV.

Le SINGE, & le BARBIER.

UN Singe avec attention
Aïant vû dans une Boutique
Certain *Frater* ambidextre Gascon,
Qui d'une main légere & méthodique
Lui même se rasoit, en voulut faire autant,
Apprenti téméraire. Un jour qu'étoit absent
Notre Barbier venu des bords de la Garonne;
Bertrand de sa pate mignonne
Prend un Bassin; se saisit d'un Rasoir;
Se place devant un miroir;
Le linge au cou, se moüille, se savonne,
Pour se faire le poil: le novice écorcheur
Se mit en sang; se fit mainte taillade,
Mainte balafre, & mainte estafilade.
Le *Frater* de retour, surprit le corroïeur:
Et lui dit, le trouvant en si belle posture;

Hola, tout beau, *cadédis* le Barbier;
Apprens à tes dépens, ignare créature,
Que chacun ici bas doit faire son métier.

FABLE XVI.

Le FLEURISTE, & le MOINEAU.

UN curieux dans son jardin avoit
De belles fleurs, qu'il cultivoit
Avec grand soin. Un Moineau téméraire
Les béqueta. L'homme en colere
Jura de s'en venger. Ce qui fut dit, fut fait;
Le pauvre Passereau fut pris au trébuchet,
Et de là mis dans une cage.
Affligé de son esclavage
Il demanda raison de sa captivité.
Est-ce à tort que je t'y condamne,
Paillard? dit le Fleuriste: avec ton bec profane
Tu déchires mes fleurs, tu ternis leur beauté.
Si pour un mal léger, barbare que vous êtes,
Vous usez envers moi de tant de cruauté,
Répond l'oiseau; comment pour ceux que
vous me faites
Meritez-

Méritez vous d'être traité ?
A ce discours l'homme sensible
Lui pardonna sa faute, elle étoit rémissible ;
Et lui rendit la liberté.
Envers nos ennemis montrons de la clémence :
Les grands cœurs que le Ciel a pourvûs de ce don,
Trouvent, en se mettant au dessus d'une offense,
Plus de gloire dans le pardon
Que de plaisir dans la vengeance.

FABLE XVII.

Le RENARD, & le LOUP.

QUelque fois on perd tout, en voulant trop avoir:
Cette Fable le fera voir.
Un Renard maître escroc, revenoit du pillage;
Et rapportoit un gros Lapin.
En passant auprés d'un village,
Il vit un poulaillier gardé par un Mâtin.
Il s'avance, s'approche, & met bas son butin,
Pour mieux faire son escalade,
Et franchir une palissade.
Le Mâtin lui montre les dents;
L'oblige à déguerpir. Or tandis qu'il aboïe,
Et que notre larron perd sa peine, & son tems;

Un Loup grivois ſurvient, lui dérobe ſa proïe
Que dans le bois prochain il emporte avec joie.
Le Renard éconduit, peſtant contre le Chien,
Va chercher ſa capture, & ne trouve plus rien.

FABLE XVIII.

La PENDULE, & le LIBERTIN.

Machine, qui comptes nos heures;
Et qui marqueras le moment
Qui doit me mettre au monument,
Et me précipiter dans les sombres demeures;
Que d'utiles réfléxions
Tu nous fournis contre les passions,
Lorsqu'en te voïant on médite
Sur les vains objets d'ici bas!
Mais que dis-je? l'on n'en fait pas;
Ou rarement on en profite.

Dans un grand Cabinet richement décoré
Un jeune Libertin avoit une Pendule:
Elle lui dit un jour; esprit évaporé,
Esprit indocile, incrédule,
Je te plains, tu te perds: quand profiteras-tu

Des bons avis que je te donne
Pour t'exciter à la vertu,
Quand je chemine, & quand je ſonne ?
Sans ceſſe par ma regle, & mon activité
Je te fais la leçon de fuir l'oiſiveté.
Pour t'inſpirer l'horreur du vice,
Eſt-il un ſeul moment où je ne t'avertiſſe
Que le tems paſſe & coule avec rapidité ;
Qu'il en faut faire un bon uſage ;
Que les biens, les plaiſirs ſont fragiles, & courts ;
Qu'on ſe repent de mal emploïer le bel âge ;
Et que bientôt la mort limitera tes jours.
Par votre morale ennuïeuſe
Ne croïez pas me corriger ;
Changez de ton, Madame la prêcheuſe ;
Ou retournez chez l'Horloger ;

Répond le goguenard. Finissons. Qui veut
plaire
Aux débauchez, depeur de se rendre odieux,
Doit sur leurs penchans vicieux
Ou leur applaudir, ou se taire.

FABLE XIX.

Le VOIAGEUR, & le FOLET.

ENfant des vapeurs de la terre
Et des exhalaiſons de l'eau,
Dans une nuit d'été vers les bords d'un ruiſſeau,
Un feu Folet alloit grande erre
Deça de-là; légerement
Voltigeoit, ſans tenir une route certaine:
Dans une même place à peine
Pouvoit-il reſter un moment.
Tandis que le malin s'ébaudit, ſe promene;
Un Voïageur qui s'étoit égaré,
Voit le Météore perfide
Avec joïe; & mal inſpiré
S'en applaudit, le prend pour guide.
Malheureux, crains l'eſpoir dont ton cœur eſt flaté:

Loin que cette lueur à tes vœux ſoit propice,
Tu vas périr. Il ſuit l'infidelle clarté ;
Et tombe dans un précipice.
Vous qui vous fiez à vos ſens,
A notre Voïageur déçu je vous compare :
Par ſes propres deſirs & par de faux brillans
Ainſi l'homme ſéduit s'égare.

FABLE XX.

Le CORPS, & L'OMBRE.

UNe Chate jeune & folâtre
En badinant vit ſon Ombre ; & courut
Aprés ce fantôme. Elle crut
Voir une autre elle-même : elle s'opiniâtre
Avec ardeur, recule, avance : il fuit
Auſſi légerement. La Chate le pourſuit ;
Peu s'en faut qu'elle ne l'attrape
Par de ſoudains élancemens :
Le jeu lui plaît ; ſes pates & ſes dents
Font de leur mieux ; mais l'Ombre échape,
Et fait les mêmes mouvemens.
Hélas, auſſi peu ſages qu'elle,
Occupez de la bagatelle,

Nous consumant en vains efforts,
Sujets à des erreurs grossieres,
Nous nous repaissons de chimeres,
Nous prenons l'Ombre pour le Corps.

FABLE XXI.

Le LAPIN, le RENARD, & le LOUP.

MEsſer Loup preſsé par la faim,
Fit rencontre de Jean Lapin.
Celui-ci ſe voïant en danger de la vie ;
S'écria ; grace, je vous prie ;
Je ne ſuis pour vos dents qu'un modique morceau :
Chétif, exténüé, je ſors de maladie ;
Je n'ai que les os, & la peau :
Dans un état ſi déplorable,
De vous raſſaſier je ne ſuis point capable.
A quatre pas d'ici demeure un Renardeau
Friand, dodu, c'eſt votre affaire ;
Vous en ferez un bon repas ;
Il ne vous échapera pas :
Comptez ſur moi ; laiſſez-moi faire.

Je vais chez le voisin, je lui proposerai,
Sans que de rien il se défie,
De quiter sa taniere ; & je l'engagerai
A venir dans cette prairie
Respirer l'air ; je vous le livrerai
Par ce moïen : si non, je servirai
De nourriture à votre Seigneurie ;
Ce sera votre pis aller.
J'y consens, répondit le picoreur avide ;
Mais hâte toi ; c'est trop parler,
Ne perds plus de tems. Le perfide
Va trouver le Renard. L'animal détesté
Qu'une ardeur famélique anime,
Le suit de prés : l'un croit ses jours en sûreté ;
L'autre croit tenir sa victime.
Notre matois défiant, soupçonneux
A la porte de sa taniere
Avoit construit une trape, où tous deux
Tomberent confus, & honteux,
Loup & Lapin s'entend. La bête carnaciere
Dévora sans pitié le cauteleux grison,

Au lieu du rusé compagnon
Dont elle esperoit se repaître.
Cet exemple nous fait connoître
Que l'odieuse trahison
Retombe souvent sur le traître.

FABLE XXII.

Le POIRIER, le PAON, & le ROSSIGNOL.

ON me dépoüille, on me lapide,
S'écrioit un Poirier, tout fécond que je suis;
Ciel, quelle injustice perfide!
On brise mes rameaux chargez d'excellens fruits:
Tandis qu'on laisse en paix le Sapin inutile,
Le Sicomore oisif, & le Chêne stérile.
Puissante Junon, venge-moi;
Disoit le Paon superbe, en son aigre langage:
Sans respecter les dons que j'ai reçus de toi,
Une cruelle main m'outrage,
M'insulte, me poursuit, m'arrache mon plumage.
Le sort du Merle & du Corbeau

Eſt plus heureux; dequoi me ſert-il d'être beau?
Conſolez-vous; leur dit un Roſſignol en cage:
Le mérite n'eſt pas à l'épreuve des coups
Qu'ici bas la vertu doit craindre
Des vicieux, des ingrats, des jaloux:
J'en connois bien d'autres que vous
Qui ſont encore plus à plaindre.

FABLE XXIII.

Le TIGRE, & le RENARD.

UN Tigre usurpateur, hardi dans ses projets,
Avoit conquis une vaste contrée ;
De ses vassaux faisoit curée.
Ils lui dirent ; Seigneur, nous sommes vos sujets ;
Treve de sang, & de carnage ;
Cessez d'exterminer les hôtes des forêts ;
Nous vous apporterons chaque jour pour hommage,
Un tribut d'excellent gibier,
Et plus qu'il n'en faudra pour vous rassasier.
Ainsi vous n'aurez plus la peine
De courir les bois, & la plaine.
Il accepta la proposition.
Un Renard vieux syndic de la gent tributaire
Dit au peuple ; je veux de cette oppression
Vous

Vous affranchir ; laiſſez-moi faire ;
Chargez-moi ſeulement de la commiſſion
De régaler demain le Tiran ſanguinaire.
On l'en chargea. Maître Renard
Formoit un grand deſſein : il partit un peu tard :
Le Tigre frémiſſoit déja d'impatience.
Sans lui rien apporter il parut devant lui,
Triſte, confus, tremblant, au moins en apparence.
Ferons-nous, dit le Roi, bonne chere aujourd'hui ?
Sire, excuſez : en diligence
Je venois m'acquiter avec fidélité
De l'impôt que l'on doit à votre Majeſté :
Mais un Tigre, quelle inſolence !
Sans reſpect en chemin m'a par force arrêté.
Où vas tu ? m'a-t-il dit d'une voix formidable :
Je vais porter au Roi ces Perdrix, ces Faiſans,
Ces Marcaſſins, ces Ortolans,
Et ces Liévres ; c'eſt pour ſa table.

Au Roi ! traître, impoſteur, en me montrant les dents ;
C'eſt moi, c'eſt moi ſeul que pour maître
Tout ce païs doit reconnoître :
Pour vous commander je ſuis né ;
Replique arrogamment le félon, le perfide.
A ces mots, ce mangeur avide
A dévoré votre dîné.
Conduis-moi vers celui dont l'orgueil me menace ;
Reprit, en faiſant la grimace,
Le Prince Hircanien tranſporté de courroux ;
Et que le téméraire expirant ſous mes coups
Reçoive par la mort le prix de ſon audace.
Je vais vous le montrer, répond
Le malin pourvoïeur ; c'eſt ce que je ſouhaite.
A l'inſtant, il le mene au bord d'un puits profond.
De l'ennemi c'eſt ici la retraite ;
Il faut vous en venger ; vous le voïez, Seigneur ;

Ne différez point sa défaite ;
Tout le veut, la raison, l'interest, & l'honneur.
Le Tigre approche, voit dans le puits son image ;
Et s'imagine voir à cet aspect trompeur
L'insolent qu'il poursuit. Pour contenter sa rage,
Il s'y jette ; & périt dupe de son erreur.
Un malfaicteur ne peut se soustraire au supplice ;
Et s'il échape à la Justice,
Rarement il échape à sa propre fureur.

FABLE XXIV.

La PERDRIX, & le CHAT.

DAmoiſelle Perdrix, jeune Périgordine,
Rouge, graſſe, & de bon fumet,
Eut un procès contre une Bécaſſine ;
Je ne ſçai pas pour quel ſujet.
On devoit le juger bientôt : notre plaideuſe
Qui ſentoit ſa cauſe douteuſe,
Avec tous les atours d'un minois ſéducteur
Sollicita ſon Rapporteur :
C'étoit un Matou. Quelle chance,
Ou plûtôt quel écueïl pour un Juge paillard !
Notre Chat la lorgne, & lui lance
Plus d'une tendre œillade, & plus d'un doux regard.
Les charmes tentateurs font pancher la balance.
Le Tartufe ſoûpire, & ſon cœur eſt en feu :

Il s'émancipe ; on se met en défense,
Mais seulement par bienséance :
Aprés quelques refus on lui donna beau jeu.
Du discours, il en vint aux plus libres caresses.
C'est peu d'en faire, il en reçut ;
Il obtint tout ce qu'il voulut :
On s'assura sur ses promesses.
Le lendemain avec succès
La Perdrix gagna son procès.
A solliciteuses pareilles
Fermez les yeux, n'ouvrez que les oreilles,
Ministres de Thémis ; sinon, pour votre cœur
Je crains satan & la malice :
En ces occasions aisément le pied glisse ;
Le Juge corrompt la pudeur ;
La Belle corrompt la Justice.

FABLE XXV.

Le LION, le RENARD, & le BOEUF.

LE Lion voulant éprouver
Du Renard & du Bœuf la terdreſſe & le zele,
Leur dit ; par vos conſeils ſongez à me prouver
Que votre ame à ma gloire eſt ſenſible, & fidelle :
Parlez, expliquez-vous en ſinceres amis.
Pour ſignaler mon nom que faut-il que je faſſe
Dans le rang où le Ciel m'a mis ;
Et que feriez-vous à ma place ?
Sire, dit le Renard, livrez vous aux plaiſirs ;
Que ce ſoit en regnant votre ſeule maxime :
Un Monarque eſt en droit de ſuivre ſes deſirs ;
Sur le trône eſt-il rien qui ne ſoit légitime ?

Les Grands, de leur pouvoir doivent tout pré-
sumer,
Plus jaloux de se faire craindre,
Que contens de se faire aimer:
C'est aux petits à se contraindre.
Sire, ajoûta le Bœuf sensé, judicieux,
Les Rois, à l'exemple des Dieux
Qui versent leurs bienfaits sur tout ce qui res-
pire,
Ne sont nez que pour rendre heureux
Ceux qui vivent sous leur empire:
C'est par là qu'aux cœurs généreux
Leur sort paroît digne d'envie.
Que la raison conduise, & régle votre vie:
Fuïez les passions; sous les Rois vicieux
Les peuples sont licencieux.
Etre bienfaisant, équitable;
Aux criminels inspirer de l'effroi;
Aux innocens se montrer favorable;
Voilà, Seigneur, les vertus d'un grand Roi.
Alors le Lion en colere
Menaçant le Renard, lui dit d'un ton sévere;

Adulateur infame, éloigne toi de moi :
Et vous, dit-il au Bœuf, qu'inſpire la ſageſſe,
Miniſtre loüable & prudent,
Comptez ſur ma faveur, comptez ſur ma tendreſſe ;
Vous ſerez dans ma cour mon plus cher confident.

FABLE XXVI.

FABLE XXVI.

Le BROCHET, la CARPE, & le PESCHEUR.

EN un beau jour d'été, sur la liquide plaine
D'un étang voisin de la Seine,
Un Brochet s'égaïoit, & faisoit mille sauts :
Une Carpe jeune, fringante,
A tête folle, extravagante,
Bondissoit sur les mêmes eaux.
Un Pescheur de mauvais augure,
De la rive les apperçut ;
Avec ses filets accourut
Dans le dessein d'en faire sa capture.
Le Brochet au plûtôt, prudent & soupçonneux,
Quita, non sans regret, ce séjour poissonneux,
Où le galant faisoit tous les jours chere entiere;
Et suivant un ruisseau rentra dans la riviere.
Sans songer à se garentir

Du péril évident dont elle eſt menacée,
Notre Commere peu ſenſée
Continuë à ſe divertir.
Le Peſcheur qui n'étoit à ſon apprentiſſage,
Jette ſon épervier, & bouche maint paſſage
Par où le poiſſon peut ſortir.
Le Brochet déja loin, hors de péril reſpire;
Dans les filets dame Carpe ſe prit.
Le prudent ſçait prévoir le danger, & s'en retire;
Le ſot y ſuccombe, & périt.

FABLE XXVII.

Le LOUP, le RENARD, la BREBIS, & L'AGNEAU.

UNe Brebis nourriſſoit un Agneau.
Le Renard carnacier, & le Loup ſanguinaire
Réſolurent d'avoir la peau
L'un de l'enfant, & l'autre de la mere.
Pendant la nuit enſemble ils vinrent au logis
De l'innocente & timide Brebis.
Laiſſe moi commencer, compere;
Dit le Loup au Renard qui n'en voulut rien faire.
Nos deux Scélérats là deſſus
Avec tant d'ardeur conteſterent,
Que pluſieurs coups qu'ils ſe porterent
Furent de part & d'autre & donnez & reçus:
De l'ame des méchans la concorde eſt banni.

Le Loup crie, au Renard, le Renard crie, au
Loup ;
Conduits par un mauvais génie
Ils manquerent chacun leur coup.
On s'éveille à ce bruit dans tout le voisinage:
On sonne le Tocsin, l'allarme est au village ;
Bergers & Chiens confusément
Courent avec empressement.
Nos brigands à grands pas prennent soudain la
fuite,
Gagnent païs ; & veulent vainement
Se dérober au châtiment
Qu'un si noir attentat mérite :
Punis & massacrez ils périrent tous deux.
Voulez-vous être en assurance
Contre vos ennemis ? entre eux
Mettez la mesintelligence.

FABLE XXVIII.

Le PIN, & le ROSEAU.

SUr un Mont ſujet aux orages
Un Pin altier étoit planté,
Et preſque toûjours agité
Par l'Aquilon, & ſes ravages.
Aprés avoir lutté longtems
Contre les efforts des Autans
Qui lui faiſoient ſouvent la guerre,
Il eſſuïa le courroux du tonnerre :
Par le Salpêtre & le Nitre, enflamé
Juſques au tronc l'arbre fut conſumé.
Dans un vallon au bas de la même montagne
Vivoit paiſiblement un modeſte Roſeau,
Sans faſte, ſans éclat ſur les bords d'un ruiſſeau
Dont l'eau pure & tranquile arroſoit la campagne.
A l'abri des malheurs du Pin,

Il ne redoutoit pas les bruïantes tempêtes
Qui frapent les superbes têtes ;
Content, sans crainte, sans chagrin,
Sans trouble, sans inquietude,
Il vécut dans sa solitude,
Jusqu'à ce que la mort termina son destin.
La médiocrité me paroît desirable :
Pour les rangs les plus hauts soïons indifférens :
Les Petits aux revers dont le coup nous accable
Sont moins exposez que les Grands.
C'est une vérité dont *Séjan* fit l'épreuve ;
Et que *Belizaire* attesta :
Maint *Visir* l'expérimenta ;
Mille exemples en sont la preuve.

++++++++++++++++++++++++++

FABLE XXIX.

Le BOEUF, le MOUTON, le CASTOR, L'AUTRUCHE, L'HERMINE, le VER à Soïe, & la MARTE.

ENvers les animaux sois moins préfomptueux,
Ils travaillent pour toi, Mortel; ils te fournissent
Ton vêtement; ils te nourrissent;
Ingrat, que ferois-tu sans eux?
L'instinct dont leur espece en naissant est pourvûe,
Confond notre raison si sujete à broncher:
Tel d'entre nous conduit un Bœuf à la charüe,
Qu'au joug au lieu du Bœuf on devroit attacher.
Un Citadin de bonne mine,
En plumet, en Castor, gands blancs, souliers bienfaits,

Manchon de Marte Zibelline,
Habit de drap de *Vanrobais*
Doublé de Velours & d'Hermine,
Avec plaisir se regardoit,
Se quarroit, & se panadoit.
Le Bœuf en le voïant, disoit d'un ton critique
Au Mouton; d'où provient la fierté chimérique
Des hommes? ils naissent tout nus;
Et nous, nous naissons tout vêtus.
Ce fanfaron doit à mon pere
L'ornement emprunté de sa tête légere,
Repliquoient le Castor, l'Autruche: ses habits
Ont coûté la vie à ma mere,
Disoient l'Hermine, & la Brebis.
Le Ver à Soïe, & la Marte ajoûterent;
Si chacun de nous tous revendiquoit les biens
Dont jadis ses avides mains
Injustement nous dépoüillerent;
Plus honteux que le Geai déplumé par les Paons,

Il conviendroit qu'à nos dépens
Les humains enrichis à tort s'enorgueillissent
O tems ! ô siecle ! ô mœurs ! que de gens aujourd'hui
Par leur faste nous ébloüissent,
Qui sont parez des dépoüilles d'autrui !

FABLE XXX.

Le LION, le LE'OPARD, & le BOEUF.

LE Léopard ambitieux
De sang toûjours l'ame altérée,
Disputoit au Lion le titre glorieux
De Souverain d'une riche contrée.
Par ses Confédérez celui-ci secouru,
Avec des Généraux aguerris & fidelles
S'avançoit contre les rebelles
Dont le nombre s'étoit accru.
Déja ses légions en deux corps partagées
Etoient dans une plaine en bataille rangées;
Les yeux étincelans, le chef & le soldat
Ne respiroient que le combat,
Presque certains de la victoire.
On alloit donner le signal;
Quand un Bœuf à lourde mâchoire,

Superſtitieux animal,
Dit au Lion ; Seigneur, votre gloire m'eſt chere ;
Avant que nous donnions, ſouffrez qu'on délibere :
J'ai vû voltiger un Corbeau
Sur votre armée ; & cet oiſeau,
Vous le ſçavez, eſt de mauvais augure.
Attaquons l'ennemi, malgré ta conjecture ;
Répondit le héros. Des préſages ſi vains
Ne peuvent aporter d'obſtacles à mes deſſeins.
La valeur jointe à la juſtice
Eſt ſure d'un ſuccés heureux :
N'en doutons point, le Ciel ſecondera mes vœux ;
Et s'il eſt équitable, il doit m'être propice.
Sans balancer, marchons flatez de cet eſpoir.
On obéit : chacun en bon ordre s'avance ;
Et par ſa fiere contenance
Témoigne qu'il s'aprête à faire ſon devoir.
Les deux partis ſont en préſence :
De mille cris confus l'air au loin retentit

Le choc avec ardeur commence :
Le ſang coule à grands flots que la terre engloutit.
On fit de part & d'autre un horrible carnage :
Plus d'un guerrier fameux ſignala ſon grand cœur.
Mais la fin du combat démentit le préſage.
Le Léopard périt : le Lion fut Vainqueur.

EPILOGUE.

PAr maint Apologue ſenſé
Eſope inſtruiſit la Phrigie ;
Il en fut mal récompenſé.
Phédre avec la même énergie,
Par une ingenieuſe & ſage allégorie
Voulut enſeigner l'art de bien vivre aux Romains ;
Les deſordres de ſa patrie
Firent avorter ſes deſſeins.
Sur le même ſujet, d'une grace infinie
Parmi nous *la Fontaine* exerça ſon génie ;
Cenſeurs de tant d'abus, ſes efforts furent vains.
Ainſi que ces fameux & zélez moraliſtes
J'ai voulu des humains réformer les erreurs,
Et la corruption des eſprits & des cœurs ;
Ainſi que ces grands fabuliſtes
Je ne les rendrai pas meilleurs.

Ceſſons d'eſperer que l'on puiſſe
Guérir les maux contagieux
D'un ſiécle ſi licencieux :
On combattra toûjours le vice,
Sans corriger le vicieux.

AUTRE EPILOGUE.

TAnt bien que mal j'ai fourni ma carriere.
Partez, mon livre & voyez la lumiere :
C'eſt trop languir ; ne differez plus tant ;
Partez, volez ; l'Imprimeur vous attend.
Que vous allez eſſuyer de critiques !
Que de Cenſeurs, & que d'eſprits cauſtiques
Sur vos écrits auſſi doux que le miel
Malgré mes ſoins vont répandre leur fiel !
Tel fut toûjours le ſort d'un bon ouvrage.
Que contre vous leur envieuſe rage
Puiſſe émouſſer ſon impuiſſante dent ;
Soïez *la lime*, & qu'ils ſoient *le ſerpent*.
De quelques traits que leur langue vous perce ;
Quelque venin que ſur vous elle verſe ;
Soïez tranquile ; & mépriſez les coups
Des vicieux, des ſots, & des jaloux.
Gardez un ſage & modeſte ſilence ;
Ecoutez tout, ſans perdre l'eſpérance :

Diverſement de nous on jugera ;
Si l'un vous nuit ; l'autre vous ſervira.
D'ailleurs, le Dieu qui préſide à la fable
Flate mes vœux d'un ſuccés favorable :
C'eſt ce génie avec zele imploré
Qui m'a conduit ; m'auroit il égaré ?
Partez, mon livre, & voïez la lumiere :
Tant bien que mal j'ai fourni ma carriere.

Fin du cinquiéme & dernier Livre.

TABLE

TABLE DES FABLES

Contenuës en ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LE Vautour & la Colombe, *Fable* 1. *Page* 1
Le Milan, le Singe & le Chat, *f.* 2. *p.* 4
L'Asne & la Géniſſe, *f.* 3. *p.* 6
Le Merle & la Fauvette, *f.* 4. *p.* 8
Le Livre & l'Auteur, *f.* 5. *p.* 10
Le Soleil en colere, *f.* 6. *p.* 14
L'Homme & ſon Chien, *f.* 7. *p.* 16
L'Aiglon, *f.* 8. *p.* 17
La Tubéreuſe & le Zéphir, *f.* 9. *p.* 19
La Biche & la Chévre, *f.* 10 *p.* 21
Le Seigneur & la Guenon, *f.* 11. *p.* 25
Le Chien & la Brebis, *f.* 12. *p.* 27
Priape & les Arbres, *f.* 13. *p.* 29
L'Arbre & le Maître d'un Verger, *f.* 14. *p.* 31
Le Corbeau & le Cheval mort. *f.* 15. *p.* 32
Les deux Poulains, *f.* 16. *p.* 33.
Le Roſſignol, *f.* 17. *p.* 35
L'Agioteur & la Fortune. *f.* 18. *p.* 37
Le Serpent & la Couleuvre, *f.* 19. *p.* 39
Le Chien & le Voleur, *f.* 20. *p.* 41
Le Sacrificateur & la Victime, *f.* 21. *p.* 42
Le Brochet & la Perche, *f.* 22. *p.* 45
Le Paiſan Plaideur, *f.* 23. *p.* 47
L'Amour & la Raiſon, *f.* 24. *p.* 49
Le Berger ambitieux, *f.* 25. *p.* 52
La Gruë, le Butor, & le Serpent, *f.* 26. *p.* 54
Alexandre & Bucéphale, *f.* 27. *p.* 56
Le Loup pris dans un piége, *f.* 28. *p.* 58
L'Asne & ſon Maître, *f.* 29. *p.* 60
Les Lapins, le Chaſſeur & le Cheval, *f.* 30. *p.* 62

LIVRE SECOND.

LE Berger, le Loup, & le Renard, *Fable 1. Page 64*
L'Eſclave & les Meurtriers, *f. 2. p. 69*
Le Renard & le Coq, *f. 3. p. 71*
Le Viſage & le Maſque, *f. 4. p. 73*
Le Singe & la Guenon, *f. 5. p. 75*
Arion & le Dauphin, *f. 6. p. 78*
La Chambriere & la Chienne, *f. 7. p. 80*
Le Chêne & le Saule, *f. 8. p. 83*
Le Prodigue & l'Avare, *f. 9. p. 85*
La Linotte & le Moineau, *f. 10. p. 88*
Narciſſe & ſon image, *f. 11. p. 90*
Le Singe vêtu en homme, *f. 12. p. 92*
Plutus & le Peuple, *f. 13. p. 94*
La Ronce & le Cédre; *f. 14 p. 96*
L'Amour & l'Interêt, *f. 15. p. 99*
Les deux Chats, *f. 16. p. 101*
Diane & Adéon, *f. 17. p. 103*
La Pie & le Sanſonnet, *f. 18. p. 105*
Le Loup agoniſant, *f. 19. p. 107*
Le Chien & le Philoſophe, *f. 20. p. 109.*
Le Jardinier, la Chevre, le Pourceau, l'Aſne, & la Guenon, *f. 21. p. 111*
Le Voyageur & le Mandiant, *f. 22. p. 114*
Le Renard & le Leup, *f. 23. p. 116*
La jeune Bergere & le Vieillard, *f. 24. p 119*
Le Cheval & le Taureau, *f. 25. p. 121*
L'Avare & le Voleur, *f. 26. p. 123*
L'Homme & la Mouche, *f 27. p. 125.*
La Mort & la jeune fille, *f. 28. p. 127*
Le Chêne & l'Oranger, *f. 29. p. 130*
Le Cigne & le Héron, *f. 30. p. 132.*

LIVRE TROISIEME.

L'Aigle, Fable 1. p. 134
Socrate & Xantippe, f. 2. p. 138
Le combat des Coqs, f. 3. p. 140
La fontaine du Plaisir, & la fontaine de la Sagesse, f. 4. p. 142
Le vieux chien, le Valet, & le Maître, f. 5 p. 144
Le Seigneur & le Lion, f. 6. p. 146
Le Riche & le Pauvre, f. 7. p. 148
Le Temple de la Gloire, f. 8. p. 150
La Mouche & l'Araignée, f. 9. p. 152
Le Papillon & le Lys, f. 10. p. 154
La Statuë, f. 11. p. 156
Les défauts palliez, f. 12. p. 158
Europe & le Taureau, f. 13. p. 160
Le Lion & l'Homme, f. 14. p. 162
Alexandre & Diogéne f. 15. p. 166
La Foire, f. 16. p. 168
La Plume & le Papier, f. 17. p. 169
Le Ruisseau, f. 18. p. 172
Le Tigre, f. 19. p. 173
Le Chat libertin & la Chatte vengée, f. 20. p. 175
Les deux Taureaux, f. 21. p. 178
La Rose & l'Arbrisseau, f. 22. p. 180
Le Berger & la Tourterelle, f. 23. p. 182
Le Tonneau vuide & le Tonneau plein, f. 24. p. 185
La Lune, l'Astrologue & le Chien, f. 25. p. 187
Le Valet devenu Maître, f. 26. p. 189
Le Rossignol & le Joüeur de Flute, f. 27. p. 191
L'Yvrogne & la Bouteille, f. 28. p. 193
L'Enclume & le Marteau, f. 29. p. 196
Jupiter & l'Homme, f. 30. p. 198.

LIVRE QUATRIEME.

Les deux Lions en guerre, *Fable* 1. *Page* 200
Le Vieillard ignorant, *f.* 2. *p.* 203.
Les deux Chiens, *f.* 3. *p.* 204
Le Roi & le Courtisan, *f.* 4. *p.* 206
Le Roi des Abeilles & la Fourmi, *f.* 5. *p.* 208
L'Amateur du jardinage & son Ami, *f.* 6 *p.* 210
Le Cormoran & le Héron, *f.* 7. *p.* 213
Le Bras & le Poignard, *f.* 8. *p.* 215
Le Lion & son Bienfaicteur, *f.* 9. *p.* 217
L'Esprit & le Cœur, *f.* 10 *p.* 219
La Fille Nourrice de son pere, *f.* 11. *p.* 221
Le Roi & la Biche, *f.* 12. *p.* 224
Le Chat & les Rats, *f.* 13. *p.* 225
L'Aigle & le Dragon, *f.* 14. *p.* 227
Le Fer & l'Aimant, *f.* 15 *p.* 229
Le Chene & l'Olivier, *f.* 16. *p.* 231
Thémis & la Chicanne, *f.* 17. *p.* 233
Le Cheval & l'Asne, *f.* 18. *p.* 236
Apollon & Midas, *f.* 19. *p.* 238
Le Loup & le Berger, *f.* 20. *p.* 239
Le Chien & les deux Liévres, *f.* 21. *p.* 241
L'Arbre & le Rejetton, *f.* 22. *p.* 243
L'Aigle & le Corbeau, *f.* 23. *p.* 245
Le Cheval de Caligula, *f.* 24. *p.* 247
Jupiter & son fils, *f.* 25. *p.* 248
La Foüine, le Renard, & le Loup, *f.* 26. *p.* 251
Les deux Chevaux, *f.* 27. *p.* 252
Alcimedon, & Amarillis. *f.* 28. *p.* 255
La Perdrix & le Chasseur, *f.* 29. *p.* 259
Le Prince & le Pastre. *f.* 30. *p.* 261

LIVRE CINQUIEME.

L'Ours & le Lion, Fable 1. Page 265
Le Cheval, le Chien, le Coq, le Perroquet, & le Chat, f. 2. p. 268
La Désobéissance loüable, f. 3. p. 274
La Bergere & la Brebis, f. 4. p. 278
Le Cerf, le Chien, & le Loup, f. 5. p. 281
Alexandre & le Député d'une Ville, f. 6. p. 83
La Tulipe & la Jonquille, f. 7. p. 289
Le Chat domestique & le Chat sauvage, f. 8. p. 292
Le Rat & ses Camarades, f. 9. p. 295
Les Elephans, & les Lapins, f. 10. p. 297
Le Pastre, l'Orme, & le Noyer, f. 11. p. 300
Les Songes, f. 12. p. 303
Le Chat & les Pigeons, f. 13. p. 306
Le Vase & son Maître, f. 14. p. 308
Le Singe & le Barbier, f. 14. p. 310
Le Fleuriste & le Moineau, f. 16. p. 312
Le Renard & le Loup, f. 17. p. 314
La Pendule & le Libertin, f. 18. p. 316
Le Voyageur & le Folet, f. 19. p. 319
Le Corps & l'Ombre, f. 20. p. 321
Le Lapin, le Renard, & le Loup, f. 21. p. 323
Le Poirier, le Paon, & le Rossignol, f. 22. p. 326
Le Tigre & le Renard, f. 23. p. 328
La Perdrix & le Chat, f. 24. p. 332
Le Lion, le Renard & le Bœuf, f. 25. p. 334
Le Brochet, la Carpe, & le Pescheur, f. 26. p. 335
Le Loup, le Renard, la Brebis & l'Agneau, f. 27. p. 337
Le Pin & le Roseau, f. 28. p. 339
Le Bœuf. le Mouton, le Castor, l'Autruche, l'Hermine, le Ver à soye & la Marte, f. 29. p. 341

Le Lion, le Leopard & le Bœuf, f. 30. p. 344
Epilogue, 347
Autre Epilogue, 349

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *Fables de M. le Brun.* Cet Autheur déja connu par d'autres Ouvrages, fait voir que malgré les Anciens & nos Modernes, l'invention nouvelle & le bon goût, en matieres de Fables, ne ſont point épuiſez. Ainſi j'ay crû que l'impreſſion de celles-cy feroit plaiſir au Public. Ce 30. May 1722. MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé GUILLAUME SAUGRAIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il luy avoit été mis en main un Manuſcrit, qui a pour titre *Fables du ſieur le Brun*, qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de *Cinq* années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit livre, n tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits & de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests: A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de

copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de notre trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville: le tout à peine de nullité des preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens: Voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens vingt-deux, & de notre regne le ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, pag. 134. *n.* 154. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 4. *Juillet* 1722. *Signé*, DELAULNE, *Syndic.*

Bibliothèque
rsité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due